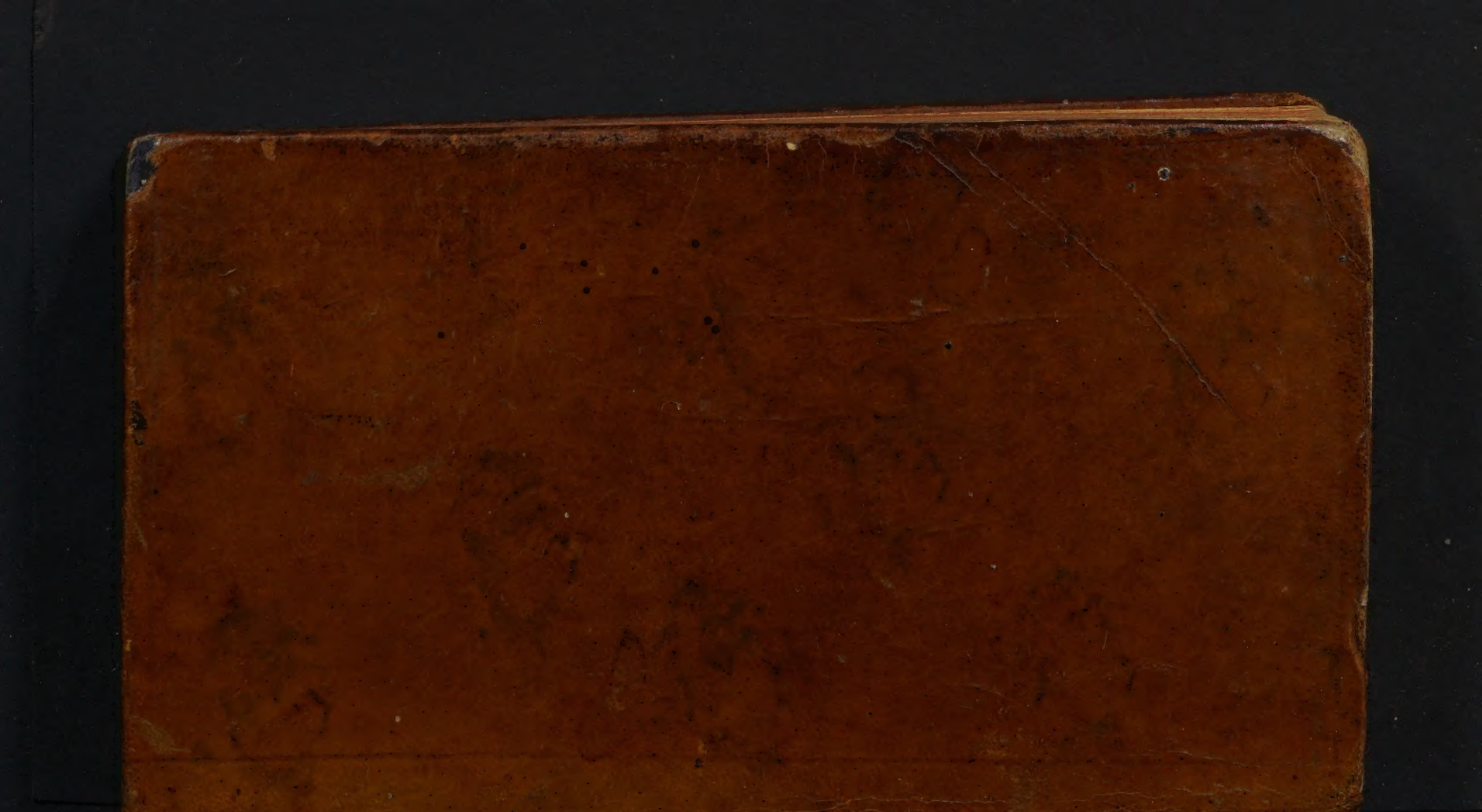


VIE
DE
SAINT

Wer mein Fleisch isst und mein Blut trinkt, der bleibt in mir und ich in ihm.
Johannes VI. 57.
ECCE PANIS ANGELORUM
Dies ist das Brod welches vom Himmel herab gekommen ist. Wer dieses Brod isst, wird ewig leben.
Johannes VI. 59.

FA 14666

LA VIE
DE LA VÉNÉRABLE
MERE ANNE
DE XAINTONGE.

LA VIE
DE LA VÉNÉRABLE MERE ANNE
DE XAINTONGE.

Institutrice de la Compagnie de Sainte Ursule, au Comté de Bourgogne.

Par le Père CLAUDE BONAVENTURE ARNOULX *de la Compagnie de* JESUS.

A AVIGNON.

Chez ANTOINE OFFRAY, Imprimeur & Marchand Libraire, au Nom de JESUS.

Et se vend à LYON,

Chez PLACIDE JACQUENOD, ruë Tupin.

Et à BESANCON,

Chez la Veuve CHARMET, grande ruë.

M. DCC. LV.

A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR JEAN ANTOINE TINSEAU,

ÉVÊQUE DE NEVERS, COMTE DE PRÉMERY, ABBÉ DE SAINT CYRAN, ET DE BITHÉNE.

MONSEIGNEUR,

L'Ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à VOTRE GRANDEUR, est un hommage qui lui est dû. Ce sont les

actions, & les prodiges de ſainteté d'une Servante de Dieu, dont un de vos ayeux admira la piété, & travailla à établir la Compagnie à Beſançon. J'eſpére que les mêmes ſentiments qui la firent révérer pendant ſa vie, le feront encore après ſa mort. Le tableau de la vertu a quelque choſe de lumineux qui plait dans tous les tems. Si celui que je vais tracer n'eſt point peint avec cette légéreté de ſtile, cette vivacité de couleurs, cette délicateſſe de goût, que VOTRE GRANDEUR ſait donner à toutes choſes, il aura dumoins l'avantage de paroître ſous ſes auſpices, & le public ne manquera pas de lui faire un accueil favorable, s'il ſe perſuade qu'un Grand Evêque dont les talents ſupérieurs, la ſcience, l'érudition en tout genre de ſavoir ſont connus, a daigné l'honorer de ſa protection.

Cette bonté d'ame qui égale en VOTRE GRANDEUR le brillant de l'eſprit me le fait eſpérer, & quand je me rappelle les larmes que j'ai vuës

couler, & que couta à votre première Egliſe (a) votre Tranſlation au Siége que vous occupés ſi dignement, je me flatte qu'un Prélat qui gagne les cœurs au point qu'en les perdant, on croit perdre un Père, ne dédaignera pas un hommage qui eſt une légere marque du dévouëment de celui qui le rend.

Ce zéle que VOTRE GRANDEUR témoigne non ſeulement pour le troupeau qu'elle conduit avec tant de ſageſſe, & de fruits, mais pour la gloire & l'accroiſſement de l'Egliſe, lui rappellera ſans doute avec plaiſir, le bien que fait un Inſtitut qu'elle a vû de près, tandiſque partageant les ſoins que demande le gouvernement d'un vaſte Diocéſe, (b) elle vivoit dans le ſein d'une illuſtre Métropole que ſon antiquité, & les ſujets qui la compoſent rendent également recommandable. Mais quel

---

(a) de Belley.
(b) de Beſançon.

que soit le sort d'un Ouvrage entrepris par l'amour de la piété, il me fournira du moins l'occasion que j'embitionnois depuis long-tems de vous donner une preuve publique, du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéïssant Serviteur,

CLAUDE BONAVENTURE ARNOULX,
de la Compagnie de JESUS.

PRÉFACE.

L'Hiſtoire que je donne au public doit l'intéreſſer. Ce ſont des faits qui ſe ſont paſſés dans des tems peu éloignés des nôtres, & preſque ſous nos yeux. La plûspart ſont à notre portée ; & ſi un certain monde qui ſe repaît de frivolité, cherche moins à connoître des actions illuſtrées par un vrai Chriſtianiſme que mille inutiles bagatelles qui amuſent l'eſprit ſans l'orner, ou ſans régler le cœur, les ames dévotes trou-

veront dumoins ici des exemples, & des leçons de piété.

Le Père Groſés Jéſuite en avoit tracé une partie dans la vie de la Mère de Xaintonge qu'il fit imprimer en 1691. Mais pluſieurs faits lui ont échappés, & la forme qu'il a donné à ſon Ouvrage en le diviſant par Chapître, interrompt néceſſairement le fil de l'Hiſtoire, & par là-même, rend la narration plus languiſſante.

Quelques nouveaux Mémoires qui me ſont tombés entre les mains, le déſir qu'avoient différentes perſonnes de voir une nouvelle Vie de cette Servante de Dieu, m'ont déterminé à l'écrire. Comme le Père Groſés, j'en ai tiré le fond des manuſcrits que nous ont laiſſés les Pères Binet, & Orſet. Ma-

nuſcrits aſſés ſûrs pour les faits qu'ils rapportent ; mais d'un goût trop vieux, pour n'avoir pas été obligé de les abandonner, ſoit pour le ſtile, ſoit pour le jour ſous lequel ils préſentent les choſes.

Au reſte, je ne me diſſimule point que différents traits qui tiennent du merveilleux ſont expoſés à ne pas agréer dans un ſiécle dont la plus grande ſcience ſemble être de douter, de vouloir tout diſcuter, tout approfondir, & peu croire. Il ſuffit qu'un fait ſoit extraordinaire pour ſe permettre de le révoquer en doute. On ſe fait même une gloire de porter la délicateſſe en ce point juſques à l'excès. Mais quel eſt le motif de cette délicateſſe ! ne ſeroit-ce point qu'on a perdu cette ſimplicité de

Réligion qui a pour compagne & pour fruit la pureté des mœurs. Une trop grande crédulité eſt blâmable ; mais une trop grande incrédulité l'eſt-elle moins ! Cet eſprit prétendu philoſophique dont on ſe pique, qui, par un goût dépravé, veut ramener toute choſe à la ſeule raiſon ; ne paſſe-t-il point les bornes d'une juſte critique ! &, comme dit l'Ecriture, ne blaſphéme-t-il point ce qu'il ignore, & qu'il doit reſpecter.

Nos Pères étoient plus crédules, mais avoient-ils moins d'honneur & de probité ! & ſi nous en avons autant qu'eux, quelle gloire trouvons-nous à ne pas penſer comme eux, quand nous avons des raiſons fortes, des témoignages reſ-

pectables qui assurent un fait. N:: pourroit-on point remarquer que ceux qui rejettent le plus hautement une infinité de ces faits, par cela seul qu'ils sont merveilleux, ne sont pas ceux qui se picquent le plus de piété.

Eh quoi ! un air d'irréligion donne-t-il plus de bon sens, plus de sagacité dans les choses, plus de lumiéres ! Le commerce d'un certain monde a-t-il pour privilége de communiquer plus de science, plus de droits de prononcer définitivement sur des points dans lesquels on est souvent neuf, & peu versé. Le bras de Dieu est-il raccourci ! & parce qu'on ne mérite pas certaines faveurs, est-on authorisé à ne pas croire ce que le Souverain du Ciel,

toujours le même dans tous les tems, veut bien faire pour les ames qui lui ſont fidélles.

Quoiqu'il en ſoit, les événements merveilleux repandus dans le cours de cette Hiſtoire paroîtront moins ſurprenants, ſi l'on fait bien réflexion aux vertus, & à la ſainteté de celle en faveur de qui ils ſe ſont opérés. Je n'ai rapporté que ceux qui m'ont paru être appuyés par des témoignages inconteſtables. Je ne les donne pourtant point comme des miracles; il n'apartient qu'à l'Egliſe de prononcer ſur ces faits, comme ſur la ſainteté de ſes enfants. Si j'ai quelquefois appellé du nom de Sainte celle dont j'écris l'Hiſtoire, c'eſt ſeulement parce qu'elle apratiqué des vertus qui paroiſſent au

deſſus du commun, & je n'ai garde de m'écarter de ce que preſcrit ſur ce point le Décret de Notre Saint Père Urbain VIII., 17. Mars 1625. L'unique choſe que je déſire, c'eſt que le tableau que je préſente, en donnant une haute idée de la Mère de Xaintonge, puiſſe inſpirer cet amour pour la piété que témoigna ſi hautement cette Servante de Dieu. On ne doit avoir d'autre vûë en écrivant, que d'inſtruire, de former l'eſprit, de régler le cœur, lors même qu'on le fait pour amuſer ; mais le goût de la vertu, l'eſpérance de faire reſpecter la Réligion ſont les motifs qui doivent prédominer, & quiconque en laiſſe appercevoir d'autres, ſe déshonore.

IMPRIMATUR,

SI videbitur Reverendiſſimo Patri Inquiſitori.

BRUN
Can. Vicarius, &
Off. Generalis.

IMPRIMATUR,
F. J. B. MABIL.
Inquiſitor Generalis.

PERMISSION

Du Révérend. Père Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS dans la Province de Lyon, par le pouvoir que j'en ai reçû de notre Révérend Père Général, permet au Père CLAUDE BONAVENTURE ARNOULX de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qui porte pour titre, *La Vie de la vénérable Mère Anne de Xaintonge*, Inſtitutrice de la Compagnie de Sainte Urſule au Comté de Bourgogne, qui a été vû, & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la préſente permiſſion. A Lyon le quinze Avril 1755.

JEAN BARTH. FRANCONY.

TABLE
DES SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

Aiſſance de Mlle. de Xaintonge. La nobleſſe, & la piété de ſes parents. Les ſoins qu'ils prirent de ſon éducation. Ses heureuſes diſpoſitions pour la vertu. Elle ſe diſpoſe au ſacrement de Confirmation. Le déſir qu'elle témoigne de le recevoir. Le Jeûne qu'elle voulut obſerver. Elle tombe malade. La patience qu'elle montra dans ſa maladie. Les réponſes édifiantes qu'elle fit. Elle marque une grande envie d'entendre la

Messe. On la dit dans sa chambre. Elle est guérie pendant le Saint Sacrifice. Sa convalescence se passe dans un sincére empressement d'avancer dans la vertu. Le Père de Villars Jésuite reconnoît l'esprit de Dieu dans toutes ses démarches. Il lui prescrit des pratiques conformes à sa situation présente. Mlle. de Xaintonge en voyant communier de jeunes Réligieux, a un désir ardent de le faire. Son Confesseur lui différe sa première communion. On est obligé de la lui laisser faire. Les mortifications qu'elle commença dès-lors à pratiquer. Monsieur, & Madame de Xaintonge chargent Mlle. de Ligera de la veiller. Elle s'apperçoit de ses austérités. Les avis qu'elle lui donne à cette occasion. Mlle. de Xaintonge va découvrir à son Confesseur l'état de son ame. Il lui fait différentes leçons, & lui recommande surtout l'obéïssance. Elle pratique cette vertu dans la plus grande exactitude. La manière dont-elle se comporte dans le monde. L'union qu'elle y conserve avec Dieu.

Son zéle pour le ſalut des ames ſe réveille à une inſtruction. Son Confeſſeur veut encore l'éprouver avant que de lui en laiſſer ſuivre les mouvements. Trait ſingulier qui lui arrive à un Sermon. La réſolution qu'elle prend de ſe mettre plus ſimplement. Elle en demande la permiſſion à ſes parents qui la refuſent d'abord, & l'accordent enſuite. Son Confeſſeur la voyant revêtuë d'un habit ſimple & modeſte lui donne pluſieurs avis importants. Elle répéte à la Paroiſſe le Catéchiſme aux plus ignorants. Le monde l'en blâme, & réprouve ſes diverſes œuvres de piété. Madame de Xaintonge lui fait des reproches ſur ſa conduite. Mr. ſon Père prend ſon parti. On rend juſtice à ſa vertu. Elle fait eſtimer la piété, & l'inſpire. La penſée lui vient d'inſtituer une Societé de filles pour travailler à la ſanctification des perſonnes de ſon ſexe. Son Confeſſeur pour ſe donner le tems de l'éprouver, & d'éxaminer ſon deſſein, le rejette. Elle-même pour obéïr cherche à le perdre de vuë. Dieu le lui rend toujours préſent. Son Confeſſeur ſe rend à ce

que le Ciel lui inſpire. Mlle. de Xaintonge communique ſes projets à ſa ſœur de Ligera. Cette vertueuſe fille l'invite à les exécuter, mais n'y veut pas prendre part. Elle parle de ſes deſſeins à Monſieur ſon Père qui ſemble y entrer. Dieu lui fait connoître que c'eſt à Dole qu'elle doit faire ſon établiſſement. Elle ſe réſigne à tout ce que Dieu demande d'elle. Le Parlement de Dijon exile les Jéſuites de ſon reſſort. La perſécution qu'elle eut à ſouffrir à cette occaſion. Mr. ſon Père lui defend de penſer à aller à Dole. L'épuiſement où elle ſe trouve, tout à coup dans une Egliſe. Le rétabliſſement de ſes forces. La pauvre perſonne qui les lui a renduës, lui découvre ſon intérieur. Mlle. de Xaintonge s'adreſſe à Madame ſa mère, la prie de lui obtenir de Monſieur de Xaintonge la permiſſion de ſe rendre à Dole. Elle paſſe un an entier à ſolliciter ſon départ ; & à beaucoup ſouffrir pendant ce tems-là. Elle eſt arrettée à Dijon par les lettres de ſon Directeur. Ce que fit Monſieur de Xaintonge au ſortir du Palais, donne

occaſion à Mlle. de Xaintonge de partir. Elle confie ſon ſecret à une femme de chambre qu'elle engage à la ſuivre. La manière dont elle ſe prépare à ſon voyage, & paſſe la nuit. Le combat intérieur qu'elle eut à ſoutenir en rencontrant Madame ſa Mère. Sa ſœur de Ligera lui apparoît. Son conducteur s'égare. Son bon Ange lui montre le chemin. Elle arrive à Dole.

LIVRE SECOND.

Mlle. de Xaintonge à ſon arrivée à Dole ſe fait conduire à l'Egliſe des Jéſuites. Elle y paſſe pluſieurs heures en oraiſon. Elle ſe confeſſe au Recteur du Collége, lui découvre ſon intérieur, & le motif de ſon voyage. Ce Père lui parle de la neuvaine qui s'eſt faite à Mont-roland. Elle conſent à voir exécuter ſon projet par d'autres, pourveu que la gloire de Dieu s'y trouve. Un Gentilhomme vient de Dijon pour l'engager à s'en retourner. Le refus qu'elle en fait, & ce qu'elle lui dit. Elle prie une Maîtreſſe

d'école de lui laiſſer partager ſa peine ſans partager ſon ſalaire. Le bien qu'elle fit dans cette claſſe. Les œuvres de charité qu'elle exerce à l'Hôpital. Son aſſiduité aux Egliſes, à la prière, ſa dévotion, lui attirent une eſtime générale. Chacun veut la voir, & on ne la voit jamais ſans être édifié, & porté à la vertu. Elle lie une amitié particulière avec Mlle. de Boiſſet qu'elle engage à une plus grande perfection. Ses ſuccès l'allarment. Elle déſire des Croix, & conſent à tout ſouffrir, pourveu que l'œuvre de Dieu s'avance. Monſieur de Xaintonge ſuſcite des perſécutions à ſa fille. Il porte le Parlement de Dijon, à écrire à celui de Dole, pour le prier de la renvoyer. Le Parlement de Dole ne veut pas ſe prêter à ce qu'on lui demande. Monſieur de Xaintonge fait ſemer de faux bruits à Dole. Il lui aliéne les eſprits. Elle n'oſe plus paroître. On lui conſeille de s'en retourner. Elle ne montre de la ſenſibilité que quand on l'accuſe de donner du ſcandale. La fille qui l'avoit accompagnée, l'abandonne. Son hôteſſe la perſécute

ſécute, & lui ferme ſa maiſon. Elle eſt abbatuë du coup. Son Ange Gardien la conſole. Elle accepte pour logement un miſérable réduit que lui offre la belle fille de ſon hôteſſe. Elle ſouffre beaucoup & tombe dans une diſette extréme, n'ayant pas même de quoi manger. Jeſus-Chriſt lui offre de la nourrir de la ſeule communion, elle le refuſe. Dieu recompenſe ſa généroſité; mais éprouve ſa vertu par les plus violentes tentations. Les démons ſe préſentent à elle ſous d'horribles figures. Les ſcrupules la tourmentent. Elle conſerve une même fidélité, une même égalité d'humeur. Son Directeur porte le calme dans ſon ame, & lui donne différents avis qu'elle laiſſe par écrit. Monſieur de Xaintonge empêche les Jéſuites de confeſſer ſa fille. Elle ſe conſole aux pieds de Jeſus-Chriſt. La crainte qu'elle a, qu'on ne s'oppoſe à ſes deſſeins l'éloigne pour un tems du Sacrement de Pénitence. Le parti qu'elle prend de ne pas ſe confeſſer, & d'attendre que Dieu lui envoye quelqu'un qui entre dans les vûes qu'il lui a données, lui attire bien

* * *

des perſécutions. Dans le déſir où elle eſt de communier, Dieu daigne lui faire trouver la Sainte Hoſtie dans la bouche. Elle remet à Jeſus-Chriſt les talents qu'il lui a confié. Elle envie le ſort de ſa ſœur de Ligera. Dieu lui fait connoître qu'il veut ſe ſervir d'elle. Ses fatigues, & ſouffrances la font tomber malade. On craint de la perdre, toute la Ville veut la voir. On eſt obligé de la diſtraire de la grande application qu'elle a à Dieu. Mr. de Xaintonge apprend la maladie de ſa fille, prie le P. Recteur du Collége de lui procurer des ſecours, & de lui rendre ſon Confeſſeur. Elle eſt guérie par le Saint Viatique, comme elle l'avoit prédit. Mr. ſon Père vient la voir. Il l'engage, à faire un voyage à Dijon. Sa Convaleſcence. Son attention à veiller ſur elle-même. Elle veut que les filles de ſa Compagnie s'approchent de la Sainte Table avec le commun des fidéles. Elle arrive à Dijon. L'empreſſement qu'on a de la voir. Combien on eſt édifié. Henri IV. rapelle les Jéſuites en France. Mr. de Xaintonge veut retenir ſa fille à Di-

jon. Il lui fait mettre par écrit le plan de ſon Inſtitut, le donne à examiner. On le condamne d'abord, & puis on l'approuve, quand elle a expliqué ſes vuës, & ſon projet. Mr. de Xaintonge veut un plan plus détaillé, le donne à de nouveaux examinateurs, qui après bien des réflexions, & des diſcutions le louent, & donnent leur approbation. Madame de Xaintonge eſſaye de retenir ſa fille par ſes larmes, & ſa tendreſſe. Leurs entrétiens touchants. La conſtance de Mlle. de Xaintonge s'ébranle. Le recours qu'elle a Dieu. Mr. ſon Père la trouve à genoux devant le lit de Madame ſa Mère. Elle demande au nom de Jeſus-Chriſt la permiſſion de s'en retourner à Dole. Nouvelles proteſtations de ſa fidélité à Dieu. Le Père de Villars lui conſeille d'attendre que le Ciel lui déſigne le moment de partir, & lui donne des avis ſalutaires. Mr., & Madame de Xaintonge craignent de s'oppoſer aux deſſeins de Dieu, ils conſentent à ſon départ. Comment cela ſe paſſa. Elle demande à Monſieur ſon Père ſa bénédiction, & la reçoit. Elle

instruit le Père de Villars de ce qui est arrivé, & se rend à Dole.

LIVRE TROISIE'ME.

Comment Mlle. de Xaintonge est reçuë à Dole. Ses entretiens avec Mlle. de Boisset & ses compagnes. Elle refuse de recevoir dans l'Institut la maîtresse d'école chez qui elle a demeuré. Belles maximes qu'elle établit à cette occasion. Ce refus lui attire une persécution. Son hôtesse abandonne sa maison pour mieux soulever tout le monde contre elle. Elle passe la nuit sans lit, en prieres, & en austérités. Leçons sur l'avantage de souffrir. On la presse de s'adresser à Mgr. l'Evêque de Lausane suffragant de Besançon, pour lors en visite à Dole, afin d'obtenir la permission d'établir enfin sa Compagnie. Messieurs de l'Hôtel de Ville parlent en sa faveur au Prélat. Il la reçoit avec bonté, examine son Institut, & en conçoit une grande estime. Abrégé & idée de la vie que ménent les filles de la

Mère de Xaintonge. Elle a recours au Ciel, & invite ſes Compagnes à le faire dans tous leurs beſoins. Mgr. l'Evêque de Lauſane loüe, & approuve ſon Inſtitut. Elle va remercier la Sainte Vierge, perſuade, aux Commiſſaires qu'on lui a donné de ne point s'oppoſer à ſon établiſſement, quoiqu'elle n'ait point de fonds apperçus. Elle s'adreſſe au Parlement. Le Rapporteur de ſon affaire lui eſt contraire. On rejette les Bulles de Grégoire XIII, *& de Sixte* V. *L'érection de ſa Compagnie eſt prohibée par le Parlement, juſques à ce qu'elle préſente un Bref du Pape qui regarde le Comté de Bourgogne. Elle en préſente un. A quelle occaſion il fut donné. Monſieur de Saint* Maurice *conclut à l'érection de la Compagnie de* Mlle. *de Xaintonge. L'établiſſement eſt authoriſé par Arrêt. Comment la Fondatrice reçoit cet Arrêt. Elle ſe réunit avec ſes Compagnes en Communauté, & commence ſa Compagnie. Elle achéte une maiſon. Belles leçons qu'elle fait à ſes filles. Elle refuſe la ſupériorité qui n'eſt d'abord qu'alternative. Elle*

l'établit triennale ; fait élire la Mère de Boisset. Elle est Maîtresse des Novices. Quels sentiments elle leur inspire. Les exemples qu'elle donne. On ouvre les Classes. Fruits qu'on retire de cette nouvelle maison. La Ville de Vesoul lui envoye des députés pour lui demander de ses filles. Elle a peine à en accorder, & pourquoi. Elle se rend à Vesoul, & y fonde une maison. On va la chercher de Besançon pour commencer un établissement. Elle le refuse jusques à ce que les Réligieuses Carmélites soyent reçues dans la Ville. On la blâme de sa complaisance. Elle retourne à Dole. Elle se fait respecter, & aimer de toutes ses filles. Comment elle se comporte avec elles. On la rapelle à Besançon. Elle y établit une maison. Cette Communauté obtient d'Innocent X un Bref qui approuve, & confirme l'Ordre. Eloges & approbations de l'Institut. Instructions à la Supérieure de la maison de Besançon. L'estime où elle étoit dans cette Ville. Les honneurs qu'on lui rend à son départ. Elle apprend la mort de Monsieur son Père. Son voyage à Dijon.

Le bien qu'elle y fait. Elle envoye quelques unes de ſes filles à Saint Hypolite, & va donner le commencement à la maiſon d'Arbois. Lettre de Saint François de Sales. On l'empêche d'aller à Porentrui. Elle y envoye deux de ſes Sœurs. Sa Compagnie établie a Gray. La Mère de Xaintonge tombe malade. Combien elle ſouffre. Les vertus qu'elle fait paroître pendant ſa maladie. On veut l'exorciſer. Ses ſentiments en cette occaſion. Elle reçoit la viſite du Pere Cotton. Elle s'explique ſur ſa mort prochaine. Elle ſe confeſſe, & reçoit la Communion. Son union avec Jeſus-Chriſt. La peine qu'on a d'interrompre ſes amoureux colloques avec Dieu. Inſtruction ſur la maniére de paſſer la Fête de la Sainte Trinité. Eclairciſſements que donne la Fondatrice à une Dame qui vient la conſulter. Ses Saintes ardeurs pour s'unir à Dieu. Sa mort, ſes obſéques, le concours de monde qui s'y trouve. L'empreſſement qu'on témoigne d'avoir quelque choſe qui ait été à ſon uſage.

LIVRE QUATRIE'ME.

L'eſprit de Dieu répandu dans toutes les actions de la Mère de Xaintonge. Motif qui l'empêchent d'unir ſa Compagnie à un Ordre déja établi. Vœu de ſtabilité. Raiſons pour leſquels on peu retrancher de la Congrégation celles qui ne ſe comporteroient pas bien. Zéle de la Mère de Xaintonge. Ce qu'elle dit des Saints Anges. Récueillement qu'on peut conſerver dans les actions de zéle. Elle apprend différents petits ouvrages pour ſe rendre plus utile. Douceur qu'elle exige des perſonnes qui inſtruiſent. Exemple du Sauveur qu'elle apporte. Elle ne veut pas qu'on ſe décourage, quand on ne réuſſit pas comme on voudroit dans les ſoins qu'on donne aux autres. Son amour pour ſa propre perfection. Elle fait ſentir à ſes filles que le premier devoir eſt de ſe ſanctifier ſoi-même. Mortification de la Mère de Xaintonge. Elle inſpire cette vertu à ſes Sœurs, & modére pourtant leur ardeur pour la pénitence. Ses inſtructions ſur ce point. Son amour pour la pauvreté.

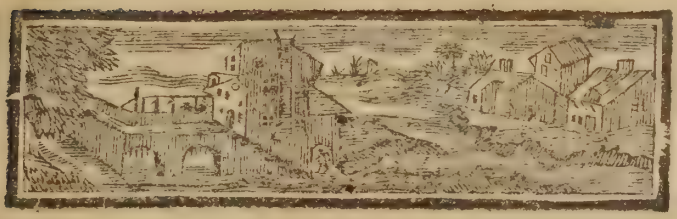
Elle refuſe un logement que lui offre Monſieur Boivin. Elle prend pour elle, ce qu'il y a de plus mauvais dans la maiſon. Son admirable pureté. La modeſtie qu'elle exige. L'eſtime qu'avoit la Fondatrice de l'obéïſſance. Sa grande exactitude à la pratiquer. Traits marqués d'obéïſſance. Prudence dans la pratique de cette vertu. Leçons qu'elle donne à une Sœur à ce ſujet. Les Maximes ſur le gouvernement de ſes maiſons. Sa bonté & ſa fermeté tout à la fois. La répréhenſion qu'elle fait à une Supérieure qui avoit parlé à une Sœur trop vivement. Correction à une de ſes filles qui avoit manqué à la charité. Attention qu'elle a à l'exercer. Elle ſe laiſſe blâmer de peur de faire de la peine en expliquant un fait. Combien elle eſt Maîtreſſe d'elle-même. Son amour pour Dieu. La tendreſſe de cet amour. Le déſir qu'elle avoit de l'exciter dans tous les cœurs. Comment elle nourrit le feu divin par l'accompliſſement de ſes devoirs. Marque ſinguliere de déſintéreſſement. Humilité de la Mère de Xaintonge. Ce que le mépris d'elle-

même l'engage à ſouffrir. Ses Maximes ſur l'humilité. Cette vertu paroit dans toute ſa conduite. La ſainteté de ſes converſations. L'explication de ces paroles pour être tout à Dieu, il faut être tout à ſoi, & en ſoi. Amour de la Fondatrice pour l'oraiſon. Les progrés qu'elle y fit. Sa manière d'oraiſon. Combien elle recommandoit cet exercice. Comment elle exigeoit qu'on s'y preparât. Elle ne veut pas qu'on abandonne l'oraiſon, à cauſe de l'aridité, & des ſechereſſes. Inſtructions ſur les prières vocales. Solidité de la dévotion de la Mère de Xaintonge. Elle nourrit ſa piété par pluſieurs ſaintes pratiques. Sa confiance aux bons Anges. Les apparitions qu'elle a eües de ces Eſprits bienheureux. On ne peut rien ajouter à ſon attention continuelle à s'entretenir dans la préſence de Dieu, ſes piéuſes induſtries pour ſe faciliter cet exercice. Ses viſites fréquentes au Saint Sacrement. Comment elle s'y uniſſoit à Dieu. Ce qu'elle dit ſur la manière de viſiter le Sauveur dans le Sacrement de ſon amour. Empreſſement marqué d'aſſiſ-

ter au Saint Sacrifice de la Meſſe. Ses penſées ſur ce divin Sacrifice. Son ardeur pour la Communion, les faveurs qu'elle y reçoit. Sa préparation, & ſes diverſes méthodes. Son exactitude & ſa douleur dans ſes Confeſſions. Inſtruction ſur ce qui regarde ce Sacrement. Elle eſt en vénération à tous les grands hommes de ſon ſiécle. Portrait de la Mère de Xaintonge par le P. Binet. Elle montre qu'elle ſait le latin dans une occaſion où il y va du bien de ſon Ordre. Dieu lui fait connoître ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de pluſieurs de ſes filles. On l'entend parler avec ſon bon Ange. Elle annonce à un jeune Gentil-homme qu'il ſera Réligieux, dans un tems où il n'y avoit nulle apparence que cela dût être. Elle prédit à Monſieur Tinſeau que ſes filles entréront dans l'Inſtitut. Madame de Montrond va ſe recommander à ſes priéres à Dole, & obtient ce qu'elle déſire. Elle change par les vœux qu'elle adreſſe à Dieu, le cœur d'un homme qui empêchoit ſa fille de ſe faire Urſuline. Guériſon de la Mère de Saint Maurice. Se-

cours donnés à une de ſes filles qui s'étoit égarée dans un bois. Madame de Bréville ayant invoqué la Mére de Xaintonge eſt guérie d'un mal preſſant. Apparition à la Mère Broc. La plupart des papiers de la Fondatrice ſont brulés après ſa mort. Obligation d'imiter les Saints.

Fin de la Table des Sommaires.



LA VIE
DE LA VENERABLE MERE ANNE DE XAINTONGE,

Institutrice de la Compagnie de Sainte Ursule, au Comté de Bourgogne.

LIVRE PREMIER.

LA vie de la Mère de Xaintonge est un enchaînement heureux, & continuel de vertus. On y verra nombre de ces événements merveilleux que l'on aime à trouver dans les fastes

des Saints. Mais ce qui eſt plus intéreſſant, & digne d'imitation, c'eſt qu'on y verra cette innocence, cette pureté de cœur, cet amour des ſouffrances, qui ſeuls annoncent une grande ame. Il ſera encore facile de remarquer un dépouillement de ſoi-même, un déſir ardent de plaire à Dieu, & de le glorifier, une prudence, une ſageſſe conſommée, dans ſa conduite, & le plan de l'Inſtitut qu'elle forma, qui en doivent donner la plus haute idée, & porter à l'amour de la perfection chrétienne.

Cette Sainte, & vertueuſe Fille nâquit à Dijon, l'an mille cinq cent ſoixante & un, & reçût le nom d'Anne au baptême. Monſieur de Xaintonge ſon père, & Madame Marguerite Colard ſa mère, tous deux d'une nobleſſe diſtinguée la regardérent comme un don que le Ciel leur faiſoit. Pleins qu'ils étoient l'un & l'autre de réligion, ils penſérent, ainſi que devroient le penſer tous les parents, qu'un de leur principaux devoirs, étoit l'éducation de leur enfant. Monſieur de Xaintonge Conſeiller

au Parlement de Bourgogne, ce Magiſtrat ſi reſpectable, & ſi connu par ſa droiture, & le zéle qu'il fit paroitre pour Henri quatre d'immortelle mémoire, ne dédaignoit pas au ſortir de ſes plus ſérieuſes occupations de s'entretenir avec ſa petite fille. Les lüeurs d'eſprit, les ſemences de vertu qu'il aperçevoit dans cet enfant, faiſoient qu'il avoit un plaiſir ſingulier à lui inſinuer des ſentiments dignes de ſon rang, & de la pieté chrétienne, tandiſque Madame ſa mère par ſes ſoins, & encore plus par ſes exemples, toujours plus perſuaſifs que les paroles, travailloit à la former de bonne heure, aux vertus qu'elle même pratiquoit.

Heureuſe ſemence dont bien-tôt on apperçût les fruits. Cette enfant ſembloit dédaigner la frivolité des amuſements de ſon âge, & n'avoir d'empreſſement que pour apprendre les éléments de la réligion, & ce qui eſt plus étonnant, pour les enſeigner aux autres, dès qu'elle les avoit appris. C'étoit quelque choſe de ſingulier de voir Mademoiſelle de Xain-

tonge dans un âge si tendre aller chercher les domestiques de la maison, leur répéter les instructions qu'on lui avoit faites, & les leur faire redire à eux mêmes, leur enseigner la maniére de rendre leurs actions méritoires en les faisant pour Dieu. Aussi Monsieur & Madame de Xaintonge ne pûrent-ils s'empêcher de reconnoître quelque chose d'extraordinaire dans leur fille, & de pressentir les vûes du Ciel sur elle.

Dieu en effet sembloit prendre plaisir à la préparer de longue main aux prodiges de sainteté, & de vertu qu'on admira dans la suite, & on ne peut douter à la façon dont elle parloit des choses de Dieu qu'elle n'eut reçu d'en haut des connoissances secrétes, & au dessus de son âge. Ce qui parut surtout au moment qu'elle reçût le Sacrement de Confirmation. Ayant entendu dire qu'un Evêque devoit dans peu le conférer à Dijon, elle voulut aussi-tôt s'instruire auprès de Monsieur son père de ce qui concerne ce Sacrement, & lui demanda quels effets il produisoit en nous. Ce

ſage Magiſtrat ne lui eut pas plûtôt appris, qu'il donnoit de nouvelles forces pour combattre, & vaincre les ennemis de Jeſus-Chriſt, qu'elle témoigna l'envie la plus empreſſée de le recevoir. Ce père véritablement chrétien qui ſe faiſoit un devoir d'étudier les mouvements de la grace dans ſon enfant, encore plus que de la former aux bienſéances du monde; crût ſéconder les deſſeins de Dieu en ſe rendant aux déſirs de ſa fille. Il lui expliqua lui même quelles ſont les préparations qu'exige ce Sacrement, & lui répéta plus d'une fois, que comme Dieu par cette onction ſacrée vouloit lui faire part de ſes dons les plus précieux, elle devoit de ſon côté y apporter les plus grandes diſpoſitions, ratifier l'oblation, & les promeſſes qu'on avoit faites pour elle au Baptême, être non ſeulement réſoluë de ne jamais offenſer un ſi bon maître, mais encore d'accomplir avec une entiére fidélité tout ce qu'il demanderoit d'elle.

Belles leçons dans la bouche d'un père? & que de bons effets, de ſem-

blables inſtructions ne produiroient t'elles pas encore, ſi on avoit ſoin de les donner. Oüi, répondit Mademoiſelle de Xaintonge, je ſuis dans la réſolution de faire ce que vous me propoſés. J'ai même penſé que je devois jeuner le jour que je recevrai ce Sacrement. Et pourquoi, lui dit Monſieur ſon père, c'eſt répliquat-elle, que dans la lecture de la vie des Saints que vous faites faire aux domeſtiques les jours de fêtes, j'ai entendu que le jeune faiſoit mourir la racine du péché. Ainſi Mademoiſelle de Xaintonge mettoit-elle déja toutes choſes à profit, & fit-elle comprendre à Monſieur ſon père que les diverſes pratiques de pieté introduites dans les familles ne ſont jamais ſans fruit.

Madame de Xaintonge, au jour marqué, fit conduire ſa fille à l'Egliſe, où l'Evêque qui s'étoit arretté à Dijon pour donner la Confirmation, impoſoit les mains. Mais la foule fut ſi grande que jamais la femme de chambre qui la conduiſoit ne put parvenir juſqu'à lui. Elle fut donc

contrainte de ramener ſur le ſoir au logis Mademoiſelle de Xaintonge, qui, encore à jeun, témoigna tout le regret qu'elle avoit de n'avoir pas été confirmée. Elle ſe conſola pourtant par l'eſpérance d'être plus heureuſe le lendemain. Mais le ſecond, & le troiſiéme jour s'étant livrée au même jeune, quoiqu'on lui put dire, & n'ayant pas mieux reüſſi que le premier, elle fut inconſolable. Monſieur ſon père la trouva même dans un accablement, & une douleur ſi vive que pour l'en tirer, il crût devoir lui promettre d'aller faire ſa cour au prélat qui étoit ſur ſon départ, & de le prier de lui conférer ce Sacrement. Il tint parole, & après les premiers compliments, il raconta en détail tout ce qu'avoit fait ſa fille, mais en-vain, pour recevoir la Confirmation.

Le pieux Evêque à ce récit conçût une haute idée de cette jeune enfant, & dit que Dieu avoit ſans doute des vûës particulieres ſur une ame qu'il attiroit à lui de ſi bonne heure, & d'une maniére ſi marquée, il ajouta que le lendemain il ſatisferoit les

déſirs de cet Ange. Il le fit en effet, & il ſe trouva encore une foule de perſonnes qui ſe préſenterent pour participer à la même faveur : mais Mademoiſelle de Xaintonge parut ſi recüeillie, ſi compoſée, au milieu de cette foule, & d'un bruit qui euſſent dûs naturellement occuper & diſtraire toute autre, que le Prélat qui l'avoit long-tems examinée, dit à ceux qui l'environnoient. Ces commencements ſont trop beaux dans un enfant, & tiennent trop du miracle pour n'avoir pas de grandes ſuites. L'eſprit ſaint toujours empreſſé à ſanctifier les ames ne pouvoit manquer de communiquer ſes dons à une diſciple qui avoit temoigné tant d'ardeur à le recevoir. Ils éclatérent ces dons, ſurtout par la patience, & la pieté que fit paroître Mlle. de Xaintonge dans une maladie dont elle fut attaquée vers ce tems-là, & qui la mit preſqu'au tombeau. Une fiévre ardente accompagnée des ſimptômes les plus facheux, fit en peu de jours déſeſpérer de ſa vie. Elle ſeule paroiſſoit tranquille au milieu des alarmes

de sa famille, & quelques violentes que fussent les douleurs qu'on lui voyoit souffrir, il ne lui échappa jamais aucune plainte. Elle poussoit seulement de tems en tems quelques soupirs, & l'on croyoit que c'étoit l'effet de la vivacité du mal. Mais Madame sa mère l'entendant un jour soupirer plus fortement qu'à l'ordinaire, s'approcha de son lit, & lui dit : ne souhaités vous rien ma fille. Oüi, répondit la malade. Je dis à Dieu que je souhaite souffrir pour lui, & que je désire de ne le jamais offenser. Une autrefois Monsieur son père s'étant informé de ce qu'elle vouloit : rien, dit elle, que d'aimer Dieu. Mais, répliqua le tendre père, ne voudriez vous pas qu'il mit fin à vos maux. Je désire uniquement, qu'il me donne toujours la grace de faire sa volonté, & comme Monsieur de Xaintonge s'aperçût qu'elle faisoit couler quelques larmes, sans doute, lui dit-il, la violence du mal que vous ressentés, vous les arrache. Non, répondit-elle, je ne pleurerois pas, si j'avois la consolation d'assister au saint sacrifice de la Messe, ma plus

grande douleur eſt d'en être privée. Monſieur de Xaintonge touché des ſentiments de ſa pieuſe fille, alla ſur le champ propoſer au Curé de la paroiſſe, s'il voudroit venir le lendemain célébrer la Meſſe dans la chambre de la malade. La propoſition étoit extraordinaire. Il obtint pourtant aiſément ce qu'il demandoit, dans un ſiécle où l'on traitoit tout ce qui regarde la réligion avec une familiarité, ſouvent peu digne de nos ſaints miſtéres.

Quoiqu'il en ſoit cette nouvelle remplit de joye la malade ; ce qui n'empêcha pas cependant que le lendemain elle ne ſe trouvât beaucoup plus mal. On crut même pendant qu'on dreſſoit l'Autel, qu'il y avoit tout à craindre. Au moment que le prêtre commença la Meſſe, elle prit un ſi grand air de recüeillement, & de modeſtie que les aſſiſtants qui étoient en aſſés grand nombre, ſe diſoient les uns aux autres que les Chérubins n'étoient pas autrement devant le thrône du Seigneur. On ne ſçait pas ce qui ſe paſſa entre Dieu, & cette ame ſelon ſon cœur ; mais ce qui ſurprit

toutes les perſonnes qui étoient préſentes, c'eſt qu'à l'élévation de l'Hoſtie, elle s'inclina avec une force qu'on ne lui croyoit point, & qu'au même moment un abcès qu'elle avoit dans la tête s'étant crevé, la laiſſa ſi parfaitement guérie, qu'un reſte de foibleſſe, & la ſeule pâleur de ſon viſage annonçoient qu'elle avoit été malade. Auſſi Monſieur, & Madame de Xaintonge à qui Dieu par cette guériſon rendoit leur fille, la recûrent-ils en ce moment preſqu'avec autant de joye, & de réconnoiſſance, que ſi par l'effet le plus merveilleux de ſa toute puiſſance, il lui eut rendu la vie en la tirant du tombeau.

Une guériſon ſi ſubite, & arrivée dans de pareilles circonſtances parut donc, avec raiſon, avoir quelque choſe d'extraordinaire. Ce qui parut également ſingulier, ce fut de voir une jeune perſonne ne parler plus que du déſir de vivre, & de mourir pour Jeſus-Chriſt. Le père de Villars Jéſuite qui l'avoit confeſſée pendant ſa maladie, la viſita ſouvent dans ſa convaleſcence, & chaque fois cet

homme fort verſé dans les voyes ſpirituelles découvroit dans ſa jeune pénitente quelques nouvelles traces de la miſéricorde de Dieu ſur elle. C'eſt ce qui lui fit penſer qu'elle demandoit une direction ſupérieure à la foibleſſe de ſon âge. Il ſéconda d'abord la ſainte envie qu'elle avoit de mortifier ſes ſens, d'établir uniquement le régne de Jeſus-Chriſt en ſon cœur, & ſe fit un devoir d'entrer dans toutes les veües de perfection qu'il jugea lui avoir été inſpirée de Dieu dans le tems de ſa guériſon. Il lui ſuggera diverſes pratiques de pieté, & lui ordonna des priéres vocales en attendant que l'Eſprit Saint qu'il ſentoit être ſon premier maître lui donna des leçons d'oraiſon.

Ce divin eſprit ne tarda pas à le faire; car Mademoiſelle de Xaintonge aſſiſtant un jour à une meſſe où de jeunes Réligieux ſuivant l'uſage de leur Compagnie, reçûrent la communion des mains de leur Supérieur, elle ſentit à la veûë de leur modeſtie, & de leur pieté un ardent déſir de communier elle-même, & s'unit

ſi étroitement à Dieu, que pendant aſſés long-tems elle demeura comme abîmée en ſa préſence. Reverüe, pour ainſi dire, à elle même, toute enfant qu'elle étoit, elle ſe trouva pénétrée d'un eſprit d'abaiſſement, & de mépris d'elle même qui lui dura toute ſa vie, mais en même tems, d'un nouvel empreſſement d'approcher de la ſainte table. Pour apprendre à s'y préparer, elle alloit les jours de fêtes & de Dimanches chercher à l'Egliſe l'édifiant ſpectacle qui l'avoit frappé. Monſieur ſon père lui ayant demandé ſi elle ne ſouffroit pas bien du froid, en entendant une meſſe qui dans l'hiver ſe dit avant le jour. Non, répondit-elle, je ſuis ſi occupée de ce qui ſe paſſe au Saint Sacrifice que je ne m'aperçois pas du froid, quand j'entends la meſſe.

Cependant le Confeſſeur de Mademoiſelle de Xaintonge lui apporta pluſieurs raiſons pour différer ſa premiere communion; mais comme elle avoit l'eſprit bon, & même ſubtil, elle répondit à toutes les diffi-

cultés qu'il pût lui faire avec une juſteſſe qui lui étoit propre. Quand il lui parla de ſon âge, Jeſus-Chriſt, lui diſoit-elle, avec un air perſuaſif n'a-t'il pas commandé qu'on permit aux enfants d'approcher de lui. Le père la renvoya à Monſieur, & à Madame de Xaintonge qui ne ſe montrérent pas plus faciles. Mais enfin les uns, & les autres touchés de ſa pieté, & des exercices qu'on lui en voyoit conſtamment pratiquer, conclurent qu'il falloit lui accorder cette faveur aux fêtes de Pâques, ou de la Pentecôte. Il ſeroit difficile de retracer tout ce qu'elle fit pour s'y préparer, & juſques où elle porta l'eſprit de mortification. Elle ne penſoit qu'à ſe refuſer ce qui pouvoit lui faire quelque plaiſir, à étudier même les choſes pour leſquelles elle avoit le plus d'averſion, afin de les embraſſer. On avoit deja remarqué, qu'autant qu'elle pouvoit, elle ſe retranchoit toutes ſortes d'aſſaiſonements dans les mets qu'on lui ſervoit; mais on n'avoit pas encore découvert toutes les macérations dont elle uſoit, par-

ce qu'elle avoit sû choisir les tems, & les lieux où elle pouvoit les pratiquer en liberté & plus secrétement. Monsieur, & Madame de Xaintonge, s'étant enfin doutés du fait, chargérent une personne de l'observer, qui étoit elle-même une leçon vivante de vertu.

C'étoit Mademoiselle de Ligera sœur uterine de Mademoiselle de Xaintonge, & qui dans la maison de son beaupère vivoit comme morte au monde, & dans des exercices continuels de pieté. Elle reconnut aisément que sa jeune sœur par le désir qu'elle avoit de crucifier son corps passoit les bornes de la prudence qui sont toujours celles de la vraye pieté. Elle crut devoir l'en avertir elle même, avant que de rien témoigner de ce qu'elle avoit remarqué. Vous m'étonnés, lui dit Mademoiselle de Xaintonge, quelles leçons, ma chere sœur, me donnés-vous, & pourquoi me conseillés-vous un ménagement que je sai à mon tour que vous ne gardés pas. Il est vrai, lui répondit Mademoiselle de Ligera, mais mon âge

peut me permettre ce que le votre vous défend. D'ailleurs je ne fais rien que du consentement de mon Confesseur, & je doute si vous avés consulté le votre sur ce que vous pratiqués. Cet avis surprit Mademoiselle de Xaintonge qui brulée de l'ardeur de se détruire elle-même, pour faire vivre Jesus-Christ en elle, croyoit qu'elle pouvoit indifféremment se permettre tout ce qui pouvoit la conduire à ce but. Ce qui donna occasion à Mademoiselle de Ligera de lui expliquer ce que trop peu d'expérience lui laissoit encore ignorer.

La vertu, lui dit elle, doit être l'objet de nos vœux, & une sainte envie de chercher, & de faire ce qui peut plaire à Dieu, nous animer; mais comme il est aisé de nous tromper dans ce qui nous touche personnellement nous ne devons pas nous en fier à nous-mêmes. Ce qui seroit selon le Seigneur dans les uns, peut ne pas lui être agréable dans les autres; les tems, les circonstances, les dispositions varient. Il est des régles générales, il en est de particulieres.

L'humeur, le naturel entrent pour beaucoup dans ce que l'on fait. Souvent on s'imagine ſuivre les voyes du Ciel, lorſqu'en effet on ne ſuit que ſes propres idées. Il eſt donc de la derniere importance de découvrir ſon intérieur, & ſes pratiques à un Confeſſeur qui tenant la place de Dieu, nous trace le chemin qui doit conduire à lui, & nous redreſſe ſi nous venons à nous en écarter. Elle lui ajouta qu'en tout cas on avoit le mérite de l'obéïſſance, que tout ce qu'elle avoit pratiqué juſqu'alors d'auſtérités, & de macérations auroit été d'un tout autre prix devant Dieu, ſi l'obéïſſance en eut été le motif; que Jeſus-Chriſt lui même, modéle de toutes les vertus, pendant le cours de ſa vie mortelle, n'avoit eu de volonté que celle de ſon père.

Mademoiſelle de Xaintonge qui par un certain ſentiment d'humilité, & de modeſtie n'avoit oſé découvrir les vûës que ſon divin Maître lui donnoit, ouvrit les yeux aux leçons de ſa ſœur. L'exemple ſurtout de Jeſus-Chriſt qu'elle lui avoit propoſé, fit

ſur ſon eſprit tout l'effet poſſible ; & comme les perſonnes qui cherchent Dieu avec une vraie droiture ſe rendent à la lumiere dès qu'elles l'aperçoivent, elle ne balança point d'aller trouver ſon Confeſſeur, pour lui découvrir avec une naïve ſincérité, & l'état de ſon ame, & toutes ſes pratiques. Ce ſage directeur à qui elle ne cacha plus rien de ce qui regardoit ſon intérieur, ne put s'empécher d'admirer les deſſeins de Dieu, les graces dont il l'avoit prévenüe, & la fidélité avec laquelle elle y avoit répondu. Il changea peu de choſes dans les exercices qu'elle s'étoit tracés, toute jeune qu'elle étoit, & ne réprouva que ceux qui difficilement pouvoient s'accommoder avec ſon état.

J'aurai ſoin de votre conſcience, lui dit il, je tâcherai d'étudier la conduite de Dieu ſur vous, car ce doit être l'étude de ceux qui dirigent les ames. Vous m'obéïrés, ou plûtôt, vous obéïrés à Jeſus-Chriſt, dont vous voulés que je vous tienne la place, dans ce qui regarde votre bien ſpirituel. Pour tout le reſte, vous aurés

une déférence entiére aux volontés de Monſieur votre père, & de Madame votre mère. La véritable devotion, continua t'il, eſt douce, obéïſſante, & rien ne lui eſt plus contraire que l'entétement de certaines perſonnes qui ne ſavent acquieſcer à rien de ce que les autres ſouhaitent, ou les font ſouffrir par leurs manquements, ſous prétextes de prieres, & de bonnes œuvres, Il faut ſcavoir quitter Dieu pour Dieu. La premiere des vertus dans laquelle je veux que vous vous exerçiés, c'eſt l'obéïſſance. Chacune de vos actions dès lors aura ſon prix, & vous ſerés ſûre de ne point vous écarter du bon chemin. Vous ferés par-là le ſacrifice de l'eſprit, & de la volonté propre, encore plus néceſſaire pour avancer dans la pieté que le renoncement aux plaiſirs, & à vos ſens, ou plûtôt vous ne devés point ſéparer l'un de l'autre, parce que l'un & l'autre ſerviront à établir le régne de Jeſus-Chriſt dans votre ame, & à rendre vos actions, les plus indifférentes mêmes, méritoires aux yeux de Dieu : ainſi lui parla ſon Confeſſeur.

Pleinement imbüe de ces ſaintes leçons, la vertüeuſe Xaintonge ne quitta le père de Villars que pour aller ſe proſterner aux pieds de ſon divin Maître, & lui proteſter avec cette ferveur qui fait le caractére des ſaints, qu'elle n'avoit plus d'autres déſirs que de chercher à lui plaire par une éxécution continuelle de ſes volontés, qu'elle s'abandonnoit totalement entre ſes mains, & le conjuroit d'agréer le ſacrifice qu'elle lui faiſoit d'elle même. On peut dire qu'elle immola la victime en entier, car on ne ſauroit porter plus loin l'eſprit d'obéïſſance qu'elle le faiſoit. Le moindre ſigne de Monſieur, & de Madame de Xaintonge étoit pour elle un ordre. Elle pouſſa même les choſes trop loin. Peu contente de prévenir leurs volontés, elle prenoit ſouvent pour elle les ordres qu'on donnoit aux domeſtiques, & s'acquittoit de leurs fonctions, quelques viles qu'elles fuſſent. Madame de Xaintonge s'en aperçût, & la reprit aſſés vivement. Elle ne put pourtant s'empécher de rendre intérieurement juſtice aux

ſentiments de pieté, & de vertus qui faiſoit agir ſa fille. Chaque jour ſembloit en découvrir en elle de nouvelles.

Son attrait pour l'oraiſon avoit crû ſenſiblement ; auſſi ſaiſiſſoit-elle avec une vraïe avidité les momens de s'entretenir avec Jeſus-Chriſt. Elle répandoit ſon cœur devant lui, & c'étoit toujours avec une ſainte effuſion qui ne lui laiſſoit trouver de plaiſirs, qu'à ſes pieds. Quelque conſolation pourtant qu'elle y reſſentit, elle ne témoignoit ni peine, ni regret, quand les ordres de Madame ſa mère la demandoient ailleurs. Sans ſe donner au monde, elle ſavoit s'y prêter ; ainſi la voyoit-on, quand il le falloit, recevoir & entretenir les compagnies que ſa mère recevoit, elle s'en acquittoit même avec un air aiſé, & de douceur, qui faiſoit aimer en elle la vertu. Son habillement dans ces ſortes d'occaſions n'avoit rien ni de recherché, ni de négligé. La bienſéance, & le devoir la guidoient uniquement. Mais à l'exemple de la vertueuſe Eſther, elle gémiſſoit en ſecret de la

néceſſité où elle ſe trouvoit, de paroître, & de ſe montrer. Le monde qui ne jugeoit que de l'extérieur ne pouvoit ſe laſſer d'admirer cette égalité d'humeur, ces maniéres douces, & affables qui tenoient d'un enjoüement modeſte, & prévenoient en ſa faveur. Mais il ne voyoit pas les grandes choſes qui ſe paſſoient dans cette ſainte ame, les violences qu'elle ſe faiſoit dans ces ſortes de rencontres, l'union avec Dieu qu'elle ne perdoit point de vûë, cette pureté de cœur qui l'engageoit à des retours ſi continuels, ſur elle même, qu'elle avouât en rendant compte de conſcience à ſon directeur qu'au milieu des occupations domeſtiques les plus diſtrayantes, ou des compagnies les plus amuſantes ſon cœur étoit autant à Dieu, que pendant la méditation & l'oraiſon.

Une fidélité ſi héroïque, & ſi ſoutenüe la préparoit inſenſiblement aux vûës que Dieu avoit ſur elle. Son zéle pour le ſalut des ames qui ſembloit s'être ralenti commença à ſe réveiller, ou plûtôt Dieu ne lui en laiſſa

ſuivre les mouvements, que lorſqu'elle ſe fut elle-même perfectionée dans la vertu. Le premier devoir eſt de ſe ſanctifier, & on ne parvient guére à établir le régne de Jeſus-Chriſt dans les autres, qu'auparavant on ne l'ait établi dans ſoi-même.

Un jour que Mlle. de Xaintonge aſſiſtoit à une inſtruction qui ſe faiſoit à la paroiſſe, elle s'aperçut que le peuple avoit eu peine à entrer dans les leçons qu'on lui avoit faites. Le déſir de travailler à ſanctifier ces bonnes gens ralluma tout ſon zéle, & lui inſpira le deſſein d'aller le Dimanche ſuivant à l'Egliſe avant que le catechiſme commençât, pour expliquer les vérités chrétiennes d'une façon plus ſimple, & plus familiere; mais comme elle ne faiſoit plus rien que par un eſprit d'obéïſſance, qui dura autant que ſa vie, elle propoſa ce projet à ſon Confeſſeur. Quoique ce guide éclairé ſentit que cette nouvelle vûë étoit une continüation des deſſeins de Dieu ſur Mlle. de Xaintonge, il crut devoir encore l'éprouver. Sa vertu faiſoit déja beaucoup d'éclat. Elle

étoit pourtant encore trop liée avec le monde pour rien entreprendre de semblable. Il réjetta donc sa propoſition & lui dit avec un air de froideur. En vérité, ce ſeroit quelque choſe de bien ſingulier de voir une jeune perſonne chargée des livrées du monde aller enſeigner l'humilité, & l'abnégation de Jeſus crucifié.

Mademoiſelle de Xaintonge n'inſiſta pas davantage, & pour ſe dédommager en quelque façon du refus qu elle venoit de recevoir, elle prit le parti de s'attacher à inſtruire, & à ſanctifier la maiſon de ſon père. Elle réüſſit ſi bien, qu'on diſoit communément qu'elle étoit venüe à bout d'en faire comme une eſpéce de couvent par la pieté qu'elle y avoit introduite; mais Dieu vouloit quelque choſe de plus, & il l'y diſpoſa d'une façon ſinguliere.

Aſſiſtant un jour à un Sermon, ou le Predicateur s'éleva avec beaucoup de force contres les parures, & les mondanités dont tant de perſonnes ſe font une damnable étude. Mademoiſelle de Xaintonge ne prit point pour

pour elle cette cenſure. Elle croyoit n'avoir rien d'éxceſſif dans ſes ajuſments, ou dumoins n'agir que par obéïſſance ; mais c'en étoit encore trop, pour une ame que Dieu vouloit s'attacher, & faire ſervir à ſa gloire. Au moment qu'elle étoit prête à ſortir de l'Egliſe, une femme du peuple fend la foule, vient à elle, & lui dit à l'oreille, qu'elle devoit s'appliquer les leçons du Prédicateur qu'elle venoit d'entendre, & que c'étoit Dieu lui-même qui les lui avoit données par l'organe de ſon miniſtre.

Il ſeroit difficile d'exprimer qu'elle fut alors ſa ſurpriſe, & quelle impreſſion l'avis de cette femme fit ſur elle. Etonnée d'une part, de la liberté qu'elle avoit priſe, de l'autre ſe perſuadant que c'étoit effectivement l'eſprit de Dieu qui l'avoit portée à lui parler ainſi, elle jetta les yeux ſur elle-même, & dés lors elle n'y vit plus rien d'innocent. Toutes ſortes d'ajuſtements lui parurent criminels dans quiconque avoit fait au Baptême profeſſion de renoncer au monde, & à ſes

pompes. Il ſembla qu'un nouveau jour ſe fut répandu dans ſon ame. Sa généroſité, & le déſir qu'elle avoit d'être à Dieu, ne lui laiſſérent pas perdre la moindre étincelle de cette nouvelle lumiére. Sur le champ elle fit promeſſe à ſon divin Maître de n'avoir plus d'autres parures que la ſimplicité, & la modeſtie. La difficulté étoit d'y faire conſentir Monſieur, & Madame de Xaintonge, qui dans ces tems-là lui offrirent pluſieurs partis avantageux qui ſe préſentoient. Mais quand l'amour de la vraie pieté parle, il eſt toujours perſuaſif. S'étant jettée à leurs pieds, je viens, dit-elle, demander une permiſſion que vous ne ſauries me refuſer, puiſque c'eſt au nom de Jeſus-Chriſt, & de ſa part que je vous la demande. Dépuis long-tems, continua-t'elle, vous devés vous apercevoir que je ne veux point d'autre époux que ce divin Sauveur, aujourd'hui je m'y ſens plus portée que jamais; ſouffrés donc que la ſimplicité de mes habits, & la modeſtie de mes parures annoncent le parti que j'ai pris.

Monſieur, & Madame de Xaintonge qui ne penſoient qu'a établir leur fille, & qui ne s'attendoient pas à une pareille propoſition, furent extrêmement ſurpris. Ils lui repréſentérent pendant pluſieurs jours que la réſolution qu'elle prenoit, avoit quelque choſe de trop précipité, qu'un tel changement ne manqueroit pas de faire parler, qu'il ne falloit point ſe déterminer ſi légérement, & qu'elle eut à faire de nouvelles réflexions. Elle en fit en effet de très-ſérieuſes, mais ce fut que pour renouveller quelques tems après ſes premieres inſtances. Dieu qui tient nos cœurs entre ſes mains, diſpoſa tellement celui de Monſieur, & de Madame de Xaintonge, que pour cette fois ils ſe rendirent aux priéres de leur fille, avec une facilité qui la ſurprit elle-même.

Mademoiſelle de Xaintonge s'étant donc vétüe d'une façon extrêmement modeſte, alla trouver ſon Confeſſeur & ſe ſouvenant de la leçon qu'il lui avoit donnée ſur ce point. Mon père,

lui dit elle, pour le coup je ne porte plus les livrées du monde. Me voilà, ce me semble, dans un habit assés décent pour pouvoir travailler au salut des autres, comme au mien. Le père à qui elle raconta ce qui venoit de se passer, admira de nouveau intérieurement la conduite de Dieu sur elle, il l'a reconnut même dans la facilité qu'avoient eûë tout à coup Monsieur, & Madame de Xaintonge à permettre ce changement dans le tems qu'on devoit le moins s'y attendre, il ne laissa pas que d'en faire sentir à Mademoiselle de Xaintonge les conséquences, & de la prémunir contre les attaques du monde.

Dieu, lui dit-il, vous veut toute à lui, vuidés donc votre cœur de tout ce qui n'est pas Dieu. Un changement d'habits sans un changement de cœur n'auroit pas de quoi attirer ses regards. Souvenés-vous que dans les voyes de la pieté, il ne faut jamais retourner en arriére. Certaines démarches font tort à la vertu, si on ne les soutient pas. Votre zéle

pour le ſalut des ames eſt loüable, mais que de prudence, & de ſageſſe ne demande pas le véritable zéle, ſurtout dans une perſonne de votre ſexe! Il eſt une retenuë, une bienſéance dont vous devés accompagner toutes vos actions. Ce qui vous diſſiperoit, ou vous troubleroit doit être rejetté. Penſés à vous même avant que de penſer aux autres. Quand on veut que les bénédictions de Dieu tombent ſur ce qu'on entreprend pour ſa gloire, il les faut mériter par ſa fidélité.

Munie de ces ſages avis Mademoiſelle de Xaintonge en fit la régle de ſa vie, & ne tarda guéres à les mettre en pratique. Ses oraiſons, ſon union avec Dieu, ſes mortifications, ſemblérent dès lors devenües & plus ferventes, & plus continuelles. Le Dimanche ſuivant elle ſe trouva à la paroiſſe avant que le catéchiſme commençât, & s'approchant des perſonnes qu'elle crût les moins inſtruites elle leur expliqua les éléments de notre Sainte Réligion avec cette douceur

qui lui étoit naturelle, cette ſimplicité, cette netteté qui les fit comprendre, & gouter. Le monde dont cette démarche faiſoit la condamnation ne la goutta pas également. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer des cenſeurs. Ce changement d'habits ſembloit reprocher à pluſieurs l'excés de leur luxe ; & cette charité chrétienne, la négligence à faire du moins régner l'inſtruction, & la vertu dans les familles particulieres. On trouva ſurtout mauvais qu'elle allât chez des maîtreſſes d'école faire, pour ainſi dire, les préludes, de ce dont elle devoit s'acquitter dans la ſuite avec tant de fruits, inſtruire, & édifier de jeunes filles qui ne pouvoient ſe laſſer de l'admirer, & de l'écouter.

Si Mademoiſelle de Xaintonge a ſi fort en horreur la parure, diſoit-on, qu'elle ſe retire dans un Cloître, ou ſi elle veut reſter dans le monde, qu'elle ſe montre avec des vétements conformes à ſa condition. Quelle idée d'entreprendre des exercices qui ne conviennent ni à ſon ſexe, ni à ſon

rang, ni peut être à sa capacité. Ainsi raisonne le monde, toujours ennemi de ce qui n'est pas selon ses idées, ou de ce qui condamne ce qu'il fait. Mais toute la censure du monde ne pût ébranler Mademoiselle de Xaintonge qui n'écoutoit d'autre voix que celle de la vertu. Un jour même que Madame sa mère lui réprochoit assés amérement qu'on la blamoit dans les compagnies, de la condescendance qu'elle avoit eûë, & qu'on la rendoit en quelque façon responsable de toutes ces singularités, elle lui répondit avec tant de sagacité, de bon sens & de modestie que Monsieur son père qui étoit présent, prit son parti. Ce sage Magistrat dit à son épouse qu'ils n'étoient point comptables au public du gouvernement de leur famille, qu'au fond leur fille n'avoit rien fait que de leur consentement, & que ce même public approuveroit peut être dans peu, ce qu'il désapprouvoit alors.

La vertu en effet, tôt ou tard, s'assûre des triomphes. Quelques mois

furent à peine écoulés que Mademoiſelle de Xaintonge eut autant d'approbateurs, qu'elle avoit eû de cenſeurs. Les perſonnes qu'elle avoit inſtruites devenoient ſes panégyriſtes, & portoient, pour ainſi dire, dans chaque maiſon l'eſtime qu'elle en faiſoient. Elle même ſe gagnoit par ſes bonnes maniéres, tous ceux avec qui elle avoit quelque rélation. Continüant à faire, & à recevoir avec Madame ſa mère les viſites que la bienſéance demandoit, elle y parût avec tant de douceur, de modeſtie, d'affabilité qu'elle ſembloit n'avoir fait profeſſion ouverte de dévotion que pour rendre par ſes façons la vertu plus aimable. C'étoit une gayeté ſainte & modeſte qui tout à la fois inſpiroit une douce joye, & portoit à Dieu, une adreſſe ſinguliere à éloigner les converſations où la charité, & les autres devoirs chrétiens n'étoient pas aſſés reſpectés. On entroit dans ſes vûës ſans s'en appercevoir, & l'on convenoit en la voyant, en l'entendant, que la véritable pie-

té n'a rien de gêné, ni de ſauvage. Jeſus-Chriſt lui-même converſant avec les hommes étoit doux, complaiſant. C'étoit le modéle qu'avoit pris Mademoiſelle de Xaintonge dans ſon commerce avec le monde ; elle lui demandoit ſouvent la grace de l'imiter, & au ſortir de ces entretiens elle examinoit en ſecret ſi elle ne s'étoit point écartée de ſon divin exemplaire, & s'en puniſſoit à l'heure même, ſi elle ſe trouvoit coupable.

Dieu qui recompenſe toujours la fidélité par de nouveaux dons ſe communiquoit chaque jour davantage à cette ame fervente. Ce fut enfin dans une de ces intimes communications avec ſon Dieu, & à la vûë de quelques actions de zéle qu'elle conçut le projet de former une ſocieté de filles qui en travaillant avec ardeur à leur perfection, travaillaſſent en même tems à celle des autres. Elle s'en ouvrit à ſon oracle ordinaire. Je veux dire à ſon Confeſſeur, qui ſoit pour ſe donner le loiſir d'examiner plus particuliérement quels étoient les deſ-

ſeins de Dieu, ſoit pour l'éprouver ; rejetta la propoſition, lui fit entrevoir une foule d'inconvénients, & lui demanda ſi elle ſe croyoit digne que Dieu l'employât ainſi à le glorifier. Non, ſans doute, répondit elle, mais Dieu ſe ſert quelquefois des inſtruments les plus ſimples, & les plus vils. Sa gloire n'en paroitra que davantage s'il veut bien employer pour la procurer, une créature auſſi foible, & auſſi mépriſable que je le ſuis.

Les bas ſentiments que les Saints ont d'eux mêmes ne ſervent qu'à les diſpoſer à recevoir les dons du Ciel, qui aime les humbles : mais comme ils ne ſçavent qu'obéïr, Mlle. de Xaintonge n'oublia rien pour perdre de vûë l'entrepriſe qu'elle avoit formée. Cependant Dieu la vouloit. Auſſi la lui rendoit-il continuëllement préſente. Ses oraiſons ne ſe paſſoient plus qu'en pleurs, & en douleurs par les efforts qu'elle faiſoit pour éloigner la penſée de l'Inſtitut dont elle avoit conçû le projet. Abat-

tuë enfin dans cet innocent combat, qu'elle livroit, pour ainsi dire, à la grace, elle exposa tout ce qui se passoit au dedans d'elle-même, de façon que son Confesseur qui ne pouvoit plus méconnoître la voix de Dieu, s'y rendit enfin.

Il est étonnant qu'une jeune personne se soit sentie assés de force, & de courage pour oser tenter une si vaste entreprise ; car Mademoiselle de Xaintonge étoit alors à la fleur de son âge ; mais comme elle n'avoit d'empressement que pour accomplir les ordres d'en haut, elle ne s'effraya ni des travaux, ni des difficultés qu'elle auroit infailliblement à surmonter, & combien lui en fallut-il vaincre ! Elle s'y soumit par avance, & ne s'occupa plus que des moyens propres à faire reüssir son projet. Il s'agissoit avant toutes choses de le faire gouter à ses parents. L'affaire n'étoit pas aisée. Mademoiselle de Xaintonge crut devoir s'en ouvrir dabord à sa sœur de Ligera. Cette vertueuse fille qui passoit pour

un modéle de pieté, approuva le deffein de ſa ſœur, mais elle ne s'y prêta pas. Notre bonheur, ma chere ſœur, lui dit-elle, eſt d'étudier la volonté de Dieu ſur nous, & de l'exécuter. Comme nous devons tout eſpérer, quand nous agiſſons par ſes ordres, nous devons auſſi tout craindre, ſi nous agiſſons de nous mêmes. Il vous appelle à travailler au ſalut des autres. Il n'en eſt pas ainſi de moi. Tout ce qu'il en exige, c'eſt que je travaille au mien, ne comptés donc pas ſur moi, puiſque Dieu ne m'inſpire pas de vous ſuivre, mais ſuivés vous-même ce qu'il demande de vous. C'eſt ſon eſprit qui vous ſuggére la penſée de l'établiſſement que vous projettés, & ſa gloire s'y trouvera.

Ces paroles ſorties de la bouche d'une perſonne que Mademoiſelle de Xaintonge regardoit comme une Sainte, excitérent dans elle une nouvelle ardeur. Déja elle n'attendoit plus que l'occaſion de s'expliquer avec Monſieur ſon père, & Mada-

me

me ſa mère. Dieu la lui fournit ; un jour qu'elle venoit d'exercer quelques actes de charité, Monſieur de Xaintonge lui parla en ces termes. Je vous vois avec plaiſir chercher les occaſions de glorifier Dieu, & ſi vous vous propoſés de le faire encore davantage, je vous en faciliterai les moyens. Mademoiſelle de Xaintonge ſentit toute l'étendüe de ces promeſſes. Pleine de cette joye qui anime les Saints quand ils croyent pouvoir contribuer à la gloire de Dieu, elle alla ſe jetter à ſes pieds, & le remercier de ce qu'il vouloit bien avancer une œuvre qu'il lui avoit inſpirée ; mais elle n'en étoit pas encore où elle penſoit.

Dieu ſemble ne vouloir faire ſervir à ſes divines vûës que les perſones éprouvées par les contradictions, & les peines. La Croix eſt, pour ainſi dire, la baſe de tous les edifices qu'il éléve à ſa gloire. Mlle. de Xaintonge devoit avoir ce trait de reſſemblance avec les amis de Dieu, & gouter toute l'amertume du Calice qu'il

a coûtume de leur préſenter. Au milieu de ſes ſentiments d'action de grace, & de reconnoiſſance, elle entendit une voix intérieure qui lui dit, que ce n'étoit point dans ſa patrie qu'elle pourroit éxécuter l'établiſſement d'un nouvel Inſtitut, & que la Ville de Dole devoit le fonder. Elle vit ſi peu d'apparence à faire réüſſir ſon projet hors de Dijon, & dans une terre étrangére, (car Dole dépendoit encore alors de l'Eſpagne) qu'elle rejetta cette penſée, mais elle ne fut pas la maîtreſſe de l'étouffer. Révenuë pourtant, à elle-même, elle fit à Dieu un ſacrifice de tout ce qu'elle étoit, & lui proteſta qu'elle ſeroit toujours prête de le ſuivre par-tout où ſa voix l'appelleroit, qu'elle le prioit ſeulement de lui faire connoître ſa volonté, & de lui donner les moyens de s'y conformer.

A peine Mlle. de Xaintonge eut-elle donné à Dieu cette marque de généroſité qu'elle ſe trouva beaucoup plus tranquille. Hélas! le calme ne devoit pas être de longue durée, &

il n'annonçoit guéres que des orages. Etant allée chercher ſon Confeſſeur qui étoit en ce tems-là le Père Gentil, pour lui faire part de ce qui ſe paſſoit, elle apprit avec la derniére ſurpriſe que le Parlement de Bourgogne, à l'exemple de celui de Paris, exiloit les Jeſuites de ſon reſſort. O mon Dieu, s'écria-t'elle avec douleur, ne m'abandonnés pas, ſoyés moi vous-même toute choſe. Alors elle ſe rapella ce que ſon Confeſſeur lui avoit ſouvent dit, qu'il ne falloit s'attacher qu'à Dieu, & que quand il le voudroit, ſans le miniſtére des hommes, il ſçauroit bien venir à bout de ſes deſſeins. Ils étoient en ces moments-là des décrets de rigueur pour MLLE. de Xaintonge : affligée du départ de ceux en qui elle avoit mis ſa confiance, elle le fut encore bien davantage d'apprendre que MONSIEUR ſon père y avoit contribué plus qu'aucun autre. Il avoit de l'eſtime pour les Jeſuites, & il les aimoit, mais ſon zéle pour le ſervice du Roy l'empécha dans cette occaſion de

ſe donner le tems d'éxaminer, & de découvrir la vérité. L'Arrêt porté, il prévit bien que ſa fille y ſeroit ſenſible, il voulut la conſoler, mais il s'y prit d'une étrange façon. Il lui raconta une partie de ce que l'héreſie de tout-tems fertile en calomnies, avoit enfanté en ce genre contre ces Pères, eſpérant par-là ſe juſtifier, & les lui faire oublier. C'étoit mal s'y prendre auprès d'une perſonne qui avoit vû par elle-même tout le contraire de ce qu'on lui diſoit : auſſi rien ne put-il diminuer l'eſtime, & la reconnoiſſance de Mlle. de Xaintonge pour ceux qui avoient été ſes premiers maîtres dans la vie ſpirituelle ; & tout ces traits dictés par la ſatyre ne ſervirent qu'à aigrir ſa douleur & à la faire ſouffrir.

Elle étoit au point d'éprouver ce que le Calice de Jeſus-Chriſt a de plus amer, car ſa réputation tomba avec le coup que l'on porta aux Jeſuites. On accuſa ces Pères de lui avoit fait tenir des voyes ſinguliéres. La modeſtie de ſes habits, la charité

de ſes viſites, la longueur de ſes oraiſons ne furent plus que les adreſſes d'une vanité déguiſée. Le refus même qu'elle fit de découvrir ſon intérieur, & ſes projets aux perſonnes à qui elle ſe confeſſa, augmenta la perſécution. Elle ne ſe détermina point à ce ſilence ſans raiſon ; mais ce fut uniquement à cauſe des contradictions qu'elle avoit déja éprouvées de la part de ceux à qui elle avoit voulu s'ouvrir.

Chaque jour on ſembloit prendre plaiſir à faire à monſieur & à Madame de Xaintonge, de nouvelles plaintes ſur le compte de leur fille. Souvent il lui en marquoient leur mécontentement, & pluſieurs même des Demoiſelles de pieté avec qui elle étoit en liaiſon, par une amitié cruelle, lui rapportoient les diſcours qu'on tenoit ſur ſon compte, & les jugements qu'on portoit d'elle ; mais peu ſenſible aux jugements des hommes, elle ſe croyoit trop heureuſe, ſi ſon état d'humiliation pouvoit attirer ſur elle un regard de Dieu. Com-

me elle avoit réellement le don de perſuader, elle eût pû conjurer une partie de l'orage, ſi elle avoit voulu parler pour ſa juſtification. Elle en étoit bien éloignée. Convaincüe de cette maxime de la vie ſpirituelle que l'occaſion d'un ſacrifice eſt une occaſion précieuſe qu'il ne faut pas manquer, elle ne dit jamais rien qui pût diminuer la mauvaiſe eſtime qu'on affectoit d'avoir pour elle. Mon bon maître s'eſt bien laiſſé condamner à la mort, diſoit-elle quelquefois, pourquoi ne laiſſerois-je pas le monde m'imputer ce qu'il lui plait. Des Croix, quand on les porte dans cet eſprit de Dieu, quelques péſantes qu'elle ſoient en elles-mêmes, deviennent légéres. Mlle. de Xaintonge ſembla les trouver telles, ou du moins elles ne ſervirent qu'à lui inſpirer plus de fidélité, & d'exactitude à ſes pieux exercices. Sa réſignation aux ordres de Dieu ne fut jamais plus grande, & ſon union avec lui plus conſtante.

Pluſieurs mois ſe paſſerent dans cet état de ſouffrances & d'humilia-

tions. Elle ne parloit plus de ſon projet, & on croyoit preſque qu'elle y avoit renoncé. Le monde, comme pour la laiſſer reſpirer blamoit moins ſon genre de vie, & quelques perſonnes allérent juſques à lui donner des éloges qui aſſurément lui étoient dûs. On eût dit que Dieu vouloit lui menager le tems de ſe fortifier contre toutes les nouvelles attaques qu'elle alloit bientôt ſoutenir. Elle-même ſembloit s'y préparer par les nouveaux ſecours, les nouvelles lumieres qu'elle demandoit ſans ceſſe au Ciel. Ses priéres, & ſes mortifications tendoient ſurtout à obténir de Dieu la grace de connoître le lieu où il vouloit qu'elle forma ſa Congrégation. Elle eut bien ſouhaité que c'eût été à Dijon, mais Dole ſe préſenta toujours à elle. Les loix de la prudence paroiſſoient s'y oppoſer; elle le ſentoit. Elle n'ignoroit pas auſſi, que Dieu, quand il lui plait, ſçait nous faire triompher des plus grands obſtacles. C'eſt ce qui lui fit eſpérer qu'il porteroit enfin Monſieur ſon père à ſe rendre à la

propoſition qu'elle vouloit lui faire. Il s'agiſſoit de ſaiſir le moment favorable pour s'expliquer plus ouvertement qu'elle ne l'avoit encore fait. Elle crût enfin l'avoir trouvé. Un jour que MONSIEUR ſon père lui demanda des nouvelles d'une affaire pour laquelle il s'intéreſſoit, elle lui répondit que Dieu avoit beni ſes ſoins, mais qu'il exigeoit d'elle un autre ſacrifice. Et quel ! répondit auſſitôt MONSIEUR de Xaintonge. Celui qu'il exigea d'Abraham, repliqua-t'elle. Quoi ! reprit le tendre père, vous voudriés nous quitter, & où prétendés vous aller ! à Dole, lui dit MLLE. de Xaintonge, où Dieu m'appelle pour commençer l'établiſſement dont je vous ai déja parlé ; je voudrois qu'il pût ſe faire ſous vos yeux, mais ce n'eſt pas à moi à preſcrire à Dieu, ni le tems, ni le lieu où..... Elle alloit continuer, lorſque MONSIEUR ſon père l'interrompit, & lui dit que pour le coup il n'uſeroit pas d'une condeſcendance dont il voyoit bien qu'elle abuſoit, qu'il y avoit

de la témérité dans ſon projet, & que jamais il n'y donneroit les mains, qu'il lui défendoit-même, en vertu de ſon autorité paternelle, d'y plus penſer. Il lui fit ſentir en même-tems, & lui exagera les inconvénients qu'il y auroit à ſe tranſporter à Dole, terre étrangere pour elle, où naturellement elle ne devoit eſpérer ni ſecours, ni appui. Il lui ajouta au reſte en s'adouciſſant, que ſi elle vouloit changer le lieu de l'Inſtitution qu'elle projettoit, en la faiſant à Dijon, plûtôt qu'à Dole, il y contribueroit de ſon crédit & de ſes biens.

Cette réponſe jetta Mlle. de Xaintonge dans une ſi grande perplexité qu'elle ſembloit ne pouvoir plus diſtinguer la voix de Dieu. Elle reſpectoit celle d'un père à qui elle s'étoit fait un devoir d'obéïr. D'une part, les raiſons qu'il venoit de lui apporter l'avoient frappée, & paroiſſoient propres à hâter l'éxécution de ſon deſſein en le commençant à Dijon. De l'autre, elle ſentoit toujours, je ne ſçai, quel penchant intérieur plus

fort que toutes les raiſons qu'on lui objectoit.

Dans ce nouvel embarras elle ſe jetta de nouveau aux pieds de Jeſus-Chriſt, & le conjura de lui faire connoître enfin ſa divine volonté. Elle étoit alors dans un endroit aſſés obſcur d'une Egliſe qu'elle avoit choiſie à deſſein de ne pas être apperçuë. Ses larmes, & ſes ſoupirs ſollicitoient le cœur de Dieu, lorſque tout à coup elle ſentit ſes forces diminuer au point qu'elle étoit comme dans une impuiſſance entiére d'agir. Son eſprit ſeul ne participa point à cet accablement. Plus unie même à Dieu qu'à l'ordinaire, elle crut l'entendre lui dire d'une maniére diſtincte que quelques belles que fuſſent les apparences, ſon entrepriſe échoüeroit dans ſa patrie, parce qu'il ne la ſeconderoit pas, & qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre que celui qu'il lui avoit deja ſuggeré.

Pour cette fois Dieu avoit parlé à Mlle. de Xaintonge d'une façon ſi marquée qu'elle n'eût plus aucun

doute. Après mille protestations de fidélité & de soumission, elle voulut se lever, mais l'épuisement de ses forces duroit encore, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peines qu'elle vint à bout de faire le mouvement nécessaire du bras pour tendre l'aumone à une femme qui se présenta pour la lui demander. Elle fut d'abord surprise qu'on l'eut apperçûë dans un endroit aussi retiré; mais elle le fut bien davantage, quand cette femme s'étant approchée pour lui serrer la main, elle sentit sur le champ toutes ses forces revenir. Elle ne fit qu'entrevoir sa bienfaitrice qui dans l'instant même se retira. Elle l'avoit pourtant assés envisagée pour la reconnoître au sortir de l'Eglise, au milieu d'une troupe de pauvres qui l'environna. Elle s'approcha d'elle, & la tira à l'écart pour lui parler. Alors cette femme qui dans un habit simple avoit quelque chose de majestueux, lui dit, qu'elle la félicitoit de la résolution où elle étoit de suivre la voix du Ciel. Vous aurés, lui ajoûta-t'elle, de grandes

perſécutions à ſoutenir à Dole, mais enfin l'œuvre de Dieu triomphera.

Jamais rien d'égal à l'étonnement où fut Mlle. de Xaintonge de voir qu'on eu connoiſſance de ce qui ſe paſſoit entre Dieu ſeul, & elle. Les réflexions qu'elle fit à ce moment l'empêchérent de s'appercevoir de ce que devint cette femme qui diſparut à l'inſtant. Elle eût beau la chercher, elle ne la trouva plus. Ce qui lui fit penſer toute ſa vie que c'étoit la mère des miſéricordes qui avoit daigné opérer cette merveille en ſa faveur, & l'affermir dans ſes pieux deſſeins. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que dans ces heureux moments, Mlle. de Xaintonge reſſentit des impreſſions ſi vives de vertu, & de graces qu'elles influérent ſur tout le reſte de ſa vie. Elle même dans la ſuite en fit l'aveu, mais ſon humilité ne lui à pas permis d'entrer dans le détail de ces divines faveurs. Ainſi contente de plaire à Dieu, les perſonnes véritablement dévotes craignent-elles de révéler ce qui peut leur faire honneur devant les hommes. Cep-

Cependant Mlle. de Xaintonge penſoit ſérieuſement à éxécuter les ordres du Ciel. Elle crut cette fois devoir s'adreſſer à Madame ſa mère dans l'eſpérance de la trouver moins inflexible que Monſieur ſon père. Elle le fit & comme elle connoiſſoit toute la tendreſſe de cette vertueuſe Dame pour elle, & en même tems la délicateſſe de ſa conſcience, & ſa fidélité à obéïr à Dieu, elle ſe flatta qu'il lui ſeroit aiſé de la gagner. Je ſens, lui dit-elle, la playe que je vais faire à votre cœur, en vous parlant de m'éloigner de vous, & tout ce qu'il en coute au mien. Mais quand nôtre ſouverain maître a parlé, pouvons-nous faire autrement que de nous rendre à ſes ordres. Si je vous dois l'obéïſſance, combien ne la lui dois je pas davantage, à lui qui eſt le premier père. La voix de la grace ne doit-elle pas l'emporter ſur la voix de la nature. Triomphés donc pour Dieu, ma chere mère, de votre tendreſſe pour moi : faites plus, je vous en conjure, gagnés mon père, & obtenés moi un conſente-

ment que je ne puis arracher. Eh quoi ! ſerai - je perduë pour l'un & pour l'autre, quand je ſerai où Dieu me veut. Ces demandes réiterées, & ces larmes attendriſſoient Mme. de Xaintonge ſans la faire condeſcendre aux déſirs de ſa fille. Envain en voulut-elle parler à Mr. de Xaintonge. Ce magiſtrat d'une fermeté inébranlable dans ce qu'il avoit une fois réſolu, oublioit les ſentiments de douceur, & de modération qu'il avoit témoigné juſques alors.

Plus d'un an ſe paſſa dans cette viciſſitude de demandes, de plaintes, de reproches, ſans que Mlle. de Xaintonge perdit rien de l'égalité de ſon humeur, ou de l'aſſiduité à ſes ſaintes pratiques. Il lui venoit ſeulement en penſée de ſe retirer ſecrétement ; mais ſon directeur lui avoit ſouvent écrit de ne rien faire de violent, ou qui pût donner occaſion à des ſoupçons, qui quoique mal fondés pourroient faire parler. L'eſprit de Dieu, lui écrivit-il, eſt un eſprit de force, mais en même - tems de prudence.

Abandounés-vous entre les mains de votre bon maître, & attendés avec réſignation qu'il vous ouvre un chemin que tout conſpire à vous fermer. Jeſus-Chriſt n'a point prévenu les moments que la ſageſſe de ſon père lui avoit marqués ; ne precipités rien, & que l'humilité, la douceur dirigent les réponſes que vous faites aux perſonnes qui veulent vous retenir à Dijon. Elle eut en effet beſoin de beaucoup de modération non ſeulement pour ſupporter les amertumes journaliéres dont on l'abreuvoit à la maiſon, mais encore les reproches peu meſurés des perſonnes du déhors qui voyant qu'elles ne gagnoient rien ſur elle, ſe croyoient en droit de lui dire les choſes les plus dures. Sa douceur, & ſa modeſtie euſſent dû, ce ſemble, les toucher, ou dumoins leur donner une haute idée de ſa vertu. Elles ne produiſirent néanmoins ni l'un ni l'autre effet. Les contradictions continüérent, mais elles étoient autant de moyens dont Dieu ſe ſervoit pour la purifier, & lui faire obtenir le con-

ſentement qu'elle ſollicitoit, il vint d'une façon ſingulière.

Un jour qu'il s'étoit élevé au Palais quelques diſputes ſur la converſion d'Henri quatre, Monſieur de Xaintonge, toujours plein de zéle pour la gloire de ce Monarque, ſoutint avec chaleur qu'elle étoit ſincére, & que les motifs qui faiſoient agir le Duc de Mayenne n'étoient ni auſſi droits, ni auſſi purs, qu'on vouloit le perſuader. Il retourna chés lui encore animé contre quelques perſonnes qui n'avoient pas voulû entrer dans ſes ſentiments. Il parla dans ſa famille avec le même feu, demanda à ſa femme, & à ſes enfants ce qu'ils en penſoient. Tous à l'exception de Mlle. de Xaintonge entrérent dans ſes vües, & répondirent d'une façon conforme à ſes déſirs. Cette vertueuſe fille qui au moment qu'elle voyoit quelques diſputes s'échauffer avoit coutûme d'élever ſon cœur à Dieu, & de s'occuper de lui, ſembla ne prendre nulle part à la converſation. Monſieur

de Xaintonge en parut offenſé, & lui dit aſſés bruſquement. Que penſés-vous du Duc de Mayenne? & croyés-vous que le zéle de la Réligion l'anime véritablement? Dieu ſeul, répondit-elle, connoit le fond des cœurs. Je n'oſerois prononcer ſur rien de ce qui s'y paſſe; d'ailleurs je ne ſuis point au fait de l'affaire préſente. Et moi, répartit Monſieur de Xaintonge, je penſe que vous penſés très-mal. Ne pas condamner les ennemis du Roi, c'eſt lui manquer. Je ne veux perſonne dans ma famille qui ait d'autres ſentiments que les miens. Vous pouvés aller débiter les votres, où il vous plaira.

La réponſe de Mlle. de Xaintonge n'avoit rien que de ſage, & ne méritoit point une repartie ſi séche. Auſſi ſentit-elle bien que le diſcours de Monſieur ſon père étoit l'effet d'un mouvement de vivacité. Elle crût pourtant devoir le mettre à profit, & le regarda comme une occaſion que Dieu lui ménageoit pour

faciliter ſes deſſeins. Sur le champ elle prend le parti d'obéïr à cette eſpéce de commandement qu'on venoit de lui faire, & de ſe rendre à Dole. Pour l'exécuter avec décence, elle chercha quelqu'un qui pût l'accompagner. Elle eut recours à un Procureur du Parlement, homme d'honneur, & reconnu pour tel, dont elle avoit tenu un enfant ſur les ſacrés fonts du Baptême, le priant d'être du voyage, & de lui garder le ſecret; ils convinrent enſemble que ſous prétexte de quelques affaires, on ſe rendroit dans un Village ſitué ſur la route de Dole, où Monſieur de Xaintonge avoit du bien, & que là on prendroit une voiture.

De retour à la maiſon Mlle. de Xaintonge propoſa à une femme de chambre qui lui étoit dévouée, de la ſuivre. Je vous ſuivrai par-tout où vous voudrés, répondit cette fille, & quand je ne le ferois pas par inclination, je le ferois pour obéir à Madame votre mère qui m'a attachée à votre perſonne, & m'a ordonnée de

vous rendre en tout tems, & en tout lieu les ſervices qui dépendront de moi. Mlle. de Xaintonge fut ſurpriſe de cet ordre, elle ſe reſerva pourtant à en demander l'explication dans une autre circonſtance, & ſe contenta de dire à cette fille qu'elle lui ſavoit gré de ſa bonne volonté, qu'elle n'avoit qu'à faire ſes préparatifs pour partir le lendemain de grand matin. Elle même prépara de ſon côté ſon petit équipage. Hélas ! il conſiſtoit en un habit ſimple qu'elle s'étoit faite faire à l'avance, quelques linges, des diſciplines, des haires, des cilices. Le reſte de la ſoirée ſe paſſa à la maniére accoutumée. Elle parût au ſouper avec un air auſſi tranquille, & auſſi peu empreſſé que ſi elle n'eût rien médité d'extraordinaire. Elle témoigna ſeulement un peu plus d'affection à Monſieur & à Madame de Xaintonge avant que de ſe retirer.

Dès que Mlle. de Xaintonge fut dans ſa chambre, elle renvoya la fille qui la ſervoit, en lui diſant d'al-

ler répoſer, & qu'elle auroit ſoin de l'éveiller à tems. Pour elle, elle ne paſſa jamais une plus terrible nuit. Au moment qu'elle ſe vit ſeule, elle ſe jetta au pied de ſon Crucifix, & là fondant en larmes, elle renouvella à Dieu la conſécration qu'elle lui avoit faite d'elle-même, le conjura de la ſoutenir dans le deſſein qu'il lui avoit inſpiré, & accepta tout ce qu'il voudroit ordonner d'elle. Il ſeroit difficile d'exprimer ce qui ſe paſſa en cette ame généreuſe dans ces moments critiques. Dieu, comme s'il eût voulu l'éprouver de nouveau, & s'aſſurer de ſa fidélité, la laiſſa tomber dans un excés d'accablement. Tantôt elle s'accuſoit de dureté en quittant des parents qui lui témoignoient une tendreſſe ſi marquée; tantôt gémiſſant ſous le poids de ſon entrepriſe, elle en ſentoit les dégouts, & les difficultés. Les pleurs, le chagrin de ſes proches, les diſcours du monde qu'il lui ſembloit déja entendre, les régles de la prudence en apparence violées, un aban-

don général qu'elle prévoyoit, les perſécutions qu'on lui avoit prédites, tout cela, & mille autres mouvements dont ſon cœur fut agité, la firent tomber dans une défaillance, d'où, celui qui l'avoit permiſe pouvoit ſeule la tirer. Revenüe à elle-même, elle ne fit uſage de ſes forces que pour embraſſer la Croix qui lui étoit préſentée. Oüi, ô mon Dieu, s'écrioit-elle, je la porterai cette Croix, pourvû que vous daigniés ne pas m'abandonner. Rendés-la encore plus peſante; j'y conſens, ſi votre gloire s'y trouve. C'eſt ainſi qu'elle paſſa la plus grande partie de la nuit en vûës accablantes, & en ſacrifices. Les unes ſuccédoient aux autres. Toute environnée pourtant qu'elle étoit de ſes tribulations futures, elle n'avoit d'empreſſement, comme elle le dit, que de ſe jetter dans cet océan de douleurs.

Le moment marqué arriva, & elle ſortit de la maiſon avec la fille qui devoit l'accompagner. Mais Dieu qui ſembloit prendre plaiſir à l'éprouver

lui mnageoit encore une vûë qui devoit réveiller toute la tendreſſe de ſon cœur, & lui faire remporter un nouevau triomphe. Quoique le chemin qui devoit la conduire à la porte de la Ville lui fût fort connu, & qu'il y eût déja aſſes de jour pour diſtinguer les objets, elle ſe trompa, & fut long-tems à paſſer de rüe en rüe ſans pouvoir reconnoître où elle étoit, comme ſi le démon eût fait un dernier effort pour la retenir en errant ainſi ; elle aperçût de loin Madame ſa mère qui, ſelon ſa pieuſe coûtume, alloit entendre la premiere meſſe, pour ſe renfermer enſuite dans ſon domeſtique.

Cette rencontre imprévûë eût été capable d'ébranler la conſtance d'une ame moins généreuſe. Mille ſentiments divers de regret, de crainte, d'attachement, s'élevérent dans ſon cœur, elle fut ſur le point d'aller embraſſer celle qu'elle fuyoit, de lui proteſter que jamais plus elle ne l'abandonneroit. Au milieu de ce combat intérieur elle s'arrêta un mo-

ment, & ſe reprochant ſa foibleſſe, elle s'écarta pour ne point être aperçûë. Elle ne le fut point en effet, & ſortit enfin de la Ville. Son courage lui donnoit des forces. Elle marcha même avec tant d'ardeur qu'elle arriva d'aſſés bonne heure au Village où ſon conducteur l'attendoit. Chemin faiſant, elle voulut ſavoir l'éclairciſſement de ce que lui avoit dit la fille qu'elle emmenoit, & elle apprit que Madame ſa mère craignant qu'elle ne meditât une évaſion, avoit ordonné à cette fille de la ſuivre par-tout où elle iroit.

La premiere choſe que fit Mlle. de Xaintonge en arrivant dans ce lieu, fut de faire chercher un Prêtre qui pût lui dire la Meſſe. En attendant qu'elle commençât, elle ſe mit à faire de profondes réflexions ſur ſa ſituation préſente. Dieu qui avoit déja opéré pluſieurs prodiges en ſa faveur, en opéra un nouveau dans ce moment. Il permit que Mlle. de Ligera ſa ſœur, qui étoit morte depuis un an lui apparût. Cette fille dé-

cédée en odeur de ſainteté, l'avoit plus d'une fois exhortée, peu de tems même avant ſa mort, à s'armer de patience, & à mériter par ſa fidélité d'être l'inſtrument de la gloire de Dieu. Cette ſainte fille lui apparut donc alors environnée de gloire, & lui dit: vous marchés au Calvaire, ne vous laiſſés pourtant point abattre. Ce Calvaire ſera pour vous, & pour bien d'autres, la porte du Ciel. Elle diſparut à l'inſtant, & remplit Mlle. de Xaintonge toute à la fois de conſolation, & d'eſpérance. Car quelques accablantes que fuſſent les idées qui s'offroient ſans ceſſe à ſon eſprit, elles étoient une preuve continuée des vûës de Dieu ſur elle. Ainſi ayant changé d'habit, entra-t'elle dans la voiture avec un nouveau courage. Elle en avoit beſoin, & il fut bientôt mis à une aſſés facheuſe épreuve, que le Ciel ne ſembla permettre que pour lui donner une marque ſingulière de ſa protection.

Le voiturier qui conduiſoit Mlle. de Xaintonge ignorant les chemins, s'égara

gara dans l'épaiſſeur d'un bois, de façon qu'errant dans des routes qui ſe croiſoient les unes les autres, il marchoit ſans pouvoir ſortir de cette forêt. Cet homme craignant d'y être encore pour long-tems ſe livra à toute ſon inquiétude : mais les ſaints ont des reſſources que les autres n'ont pas. Mlle. de Xaintonge ſe recuëillit intérieurement, & pria Dieu de la tirer de cet embarras, de peur que ſi ſes parents envoyoient pour la chercher, on ne la rencontrât dans les chemins, & on ne la ramenât à Dijon. Le ſecours fut auſſi prompt que la priére avoit été fervente. Un jeune homme vêtu de blanc parut à l'inſtant, remit l'équipage dans la route de Dole, & ſe déroba auſſi-tôt à leur vûë. Le conducteur de Mlle. de Xaintonge fut extrêmement ſurpris de voir tout à coup cet homme dans un endroit où il avoit ſi long tems, & ſi inutilement réclamé quelqu'un. Pour elle qui s'étoit adreſſée à Dieu, elle en reconnut la bienfaiſante protection, & ne douta pas que ſon Ange Gardien

ne lui eût rendu ce bon office. Elle l'en remercia, le conjurant de vouloir bien lui continuer ſes ſoins, & la protéger juſques à Dole, où ils arrivérent heureuſement le lendemain.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE ANNE DE XAINTONGE

Institutrice de la Compagnie de Sainte Ursule, au Comté de Bourgogne.

LIVRE SECOND.

Sitôt que Mlle. de Xaintonge fut arrivée à Dole, elle n'eut rien de plus pressé que d'aller au pied des Autels, renouveller à Dieu la consécration d'elle-même, & le désir de travailler à sa gloire. Elle s'étoit fait

conduire dans l'Egliſe du Collége des Jéſuites, où elle paſſa pluſieurs heures dans la plus fervente oraiſon. Tantôt elle rendoit graces à Dieu de l'avoir tirée, comme un autre Abraham, de la maiſon de ſon père, tantôt elle lui demandoit les ſecours qu'il lui avoit promis dans cette terre étrangére. N'ayant pas rencontré, comme elle l'avoit eſpéré, les Pères de Villars, & Gentil, ſes anciens directeurs, elle voulut avoir le Pere Recteur du Collége pour la confeſſer. Dès le même jour elle eut une conférence avec lui, où elle lui découvrit tout ſon intérieur avec cette naïve, & humble candeur propre des ames qui cherchent ſincérement à être guidées dans les voyes de Dieu.

A meſure que le Père l'écoutoit, il admiroit cette innocence, cette pureté de cœur, cette généroſité pour Dieu, ce zéle pour ſa gloire, qui firent toujours le caractère de Mlle. de Xaintonge; mais il ne put apprendre ſans ſurpriſe, & ſans une véritable ſatisfaction, que le déſir de former

une ſociété de filles dévouées à l'inſtruction des jeunes perſonnes de leurs ſexe, étoit le motif de ſon voyage. Il crût même en rapellant ce qui étoit arrivé depuis peu de tems, que c'étoit Dieu qui jettoit les fondements de ce nouvel edifice. C'eſt le Ciel, lui dit-il, qui vous a envoyée ici pour conſommer une œuvre qu'il a déja, pour ainſi dire, ébauchée. Quelques Demoiſelles de cette Ville recommandables par leur naiſſance, & leur pieté, ont conçû un projet ſemblable à celui dont vous me parlés. Aujourd'hui même elles finiſſent une neuvaine qu'elles ont faite à Montroland, lieu célébre par la dévotion ſinguliére qu'on y a à la Sainte Vierge, & par les miracles qui s'y ſont opérés. Le but qu'elles ſe ſont propoſé, c'eſt d'obtenir de Dieu qu'il veüille inſpirer à quelques perſonnes pieuſes de s'unir enſemble pour éxécuter ce charitable, & utile projet. C'eſt vous, ſans doute, que Dieu a choiſie pour être l'inſtrument de ſa gloire. Votre voyage à Dole eſt une preuve que la

Mère de miſéricorde les a éxaucées. Je ſerois heureux de pouvoir contribuer à l'œuvre de Dieu; ainſi comptés ſur moi pour tout ce qui pourra en faciliter l'éxécution, ou l'accompliſſement. Mlle. de Xaintonge remercia le Ciel de ce que lui-même daignoit lui préparer les voyes. Comme elle ne connoiſſoit perſonne à Dole, elle pria ce Pére de lui faire trouver un logement, où elle eût la liberté de vaquer tranquillement à ſes exercices de pieté, & aux autres œuvres de charité qu'elle ſe propoſoit de faire. Pendant qu'on lui cherchoit une habitation, elle ſe retira à l'Egliſe. Là elle donna à ſon divin maître des marques d'une généroſité, & d'une grandeur d'ame peu commune. La gloire de Dieu étoit ce qu'elle cherchoit uniquement, & non celle de paroître y contribuer. Preuve aſſurée du vrai zéle. Contente de voir faire le bien, peu lui importoit que ce fût par elle, ou par d'autres qu'il ſe fit. Seigneur, s'écria t'elle, je vous remercie de ce que vous avés trouvé des ames ſelon

votre Cœur. Faites que nous nous reüniſſions pour vous faire aimer, & connoître. Je ſerai la dernière de toutes. La ſeule choſe que j'ambitionne, c'eſt votre gloire. Que le deſſein que j'avois conçu ſoit exécuté par qui il vous plaira. Si vous êtes glorifié, cela me ſuffit. Ainſi les ames véritablement à Dieu, n'ont-elles d'autres interêts que les ſiens. Mlle. de Xaintonge s'occupoit de ſes ſaintes réflexions, lorſque la perſonne qui devoit la loger vint la prendre.

A peine fut-elle arrivée qu'on lui annonça qu'un étranger la demandoit. C'étoit un gentil-homme de Dijon, homme de bien qui l'avoit autre fois recherchée en mariage. Le refus qu'avoit fait Mlle. de Xaintonge de s'établir n'avoit point diminué les ſentiments d'eſtime qu'il avoit conçû pour elle. C'étoit un hommage qu'il rendoit à ſa pieté, & il l'avoit marqué en plus d'une rencontre. Mlle. de Xaintonge elle-même le conſidéroit à cauſe de ſes bonnes qualités. Monſieur de Xaintonge qui

en étoit instruit se flatta que ce gentil-homme auroit peut-être quelque ascendant sur l'esprit de sa fille, il le pria de se rendre à Dole, & de ne rien oublier pour l'engager à revenir, car il ne douta nullement sur la permission qu'elle lui avoit si souvent demandée, qu'elle ne se fût retirée dans cette Ville. L'empressement d'obliger Monsieur de Xaintonge, son ancienne inclination ne laissérent en effet rien omettre à ce gentil-homme de ce qui pouvoit contribuer à l'heureux succès de la commission dont il étoit chargé. Mademoiselle de Xaintonge refusa de lui parler seul à seul, & voulut que son Hôtesse fût témoin de la conversation. Il étoit bon qu'elle fût instruite des motifs qui l'animoient. C'étoit même un égard qu'elle devoit à sa réputation; car les personnes qui veulent travailler au salut des ames ne sauroient être trop délicates sur ce point.

Mlle. de Xaintonge reçût donc ce gentil-homme avec ces façons ai-

mables, & modeſtes qui lui étoient comme naturelles, & lui demanda le ſujet de ſon voyage: il lui expoſa dans les termes les plus forts, & les plus engageants, le chagrin qu'elle avoit cauſé à une parenté reſpectable, par une retraite précipitée, il lui repréſenta qu'il étoit non ſeulement de ſon honneur, de celui de ſa famille, mais encore de la gloire de Dieu, qu'elle retournât à Dijon, que ſi elle s'obſtinoit à refuſer de s'établir, elle pourroit du moins dans ſa patrie, mieux que partout ailleurs exécuter les projets dont on la diſoit occupée; qu'elle étoit à Dole ſans ſecours, ſans protection, ſans reſſource, au lieu qu'elle trouveroit tout cela dans ſa ſeule famille.

Le tableau étoit tracé avec art, & pouvoit ſéduire par les fauſſes couleurs qu'il préſentoit. Mademoiſelle de Xaintonge n'eût garde de s'y laiſſer ſurprendre. Je n'ai rien fait, Monſieur, à la légére, lui repondit-elle avec douceur, vous ſavés vous-même que j'ay ſouvent ſollicité la per-

miſſion de me rendre ici. Je ne l'ai fait qu'apres avoir reçû de mon père la permiſſion de me retirer où il me plairoit. Jamais il n'a eû d'emportements à mon égard, je n'ai pas dû préſumer qu'il lui échappa de me donner un congé tant de fois refuſé, ſans intention de ſa part de me donner la liberté d'en uſer. Mon deſſein n'a rien de ſi ſingulier, & il a déja été approuvé par d'habiles gens. Pour ce qui eſt de mon honneur, je crois m'être comporté avec trop de décence pour qu'il en ait pû ſouffrir la moindre atteinte ; & pour ce qui concerne celui de notre famille, elle en recevra, à mon avis, un nouvel accroiſſement par le dévoüement total de quelqu'un d'elle au ſervice du Seigneur. Ce qui eſt un ſujet de peine pour moi, c'eſt qu'on vous ait donné celle de venir ici inutilement. Vous pouvés vous en retourner à Dijon, & aſſurer mes parents de tout mon reſpect, & de toute ma tendreſſe. Ils ont droit à l'un & à l'autre mais les droits de la nature doivent ſe tai-

re devant ceux de la grace. Si je ſuis venuë ici, c'eſt que Dieu, à ce qu'il m'a paru, le demandoit. Pouvois-je me refuſer à ſa volonté ! Le Gentil-homme ſentit bien que Mlle. de Xaintonge avoit pris ſon parti de façon à ne pas reculer, auſſi n'inſiſt-a t'il pas davantage, & ſe retira, toujours plus pénétré d'eſtime, & de conſidération pour elle. Tout mortifié qu'il étoit de n'avoir pas réuſſi dans ſa commiſſion, il ne put s'empêcher de rendre juſtice à ſa vertu, & d'en faire l'éloge, en remettant à Monſieur de Xaintonge la lettre dont elle l'avoit chargé, & dont voici le précis.

» J'ai reconnu, Monſieur & cher » père, toute votre tendreſſe pour » moi dans la démarche qu'a faite » Monſieur .... de venir juſqu'à Dole » pour m'engager à retourner à Dijon. » Si je n'avois écouté que la voix de » mon cœur, je ne vous aurois ja- » mais quitté, ni une mère que j'ai- » me ſi tendrement ; mais j'ai dû » obéïr à celle de notre Seigneur ; il

» a exigé de moi ce ſacrifice, je l'ai
» fait, & ce bon maître ſait ce qu'il
» m'en a couté : ne vous repentés
» point de m'avoir permis, &, pour
» ainſi dire, ordonné de partir. En
» quelque lieu que je ſois, ne ſerai-
» je pas trop heureuſe, ſi je m'y ſanc-
» tifie. Plein de réligion comme vous
» l'êtes, voudriés-vous encore vous
» oppoſer aux deſſeins de Dieu ſur
» moi. Remerciés-le plûtôt de ce qu'il
» veut bien ſe ſervir d'un auſſi vil inſ-
» trument pour le glorifier. En faveur
» de ce père commun, daignés me
» conſerver une amitié que je ſerois
» au déſeſpoir de perdre par ma fau-
» te. S'il veut m'ôter la ſatisfaction
» de travailler ſous vos yeux à la
» bonne œuvre qu'il m'a inſpirée,
» n'eſt-ce pas moi qui en ſouffrirai la
» premiere. Mon unique conſolation
» ſera de penſer que je ſuis où Dieu
» veut que je ſois, & de prier pour
» un père, & pour une mère, qui me
» ſont auſſi chers que ma vie. »

Victorieuſe de cette premiere attaque, Mlle. de Xaintonge ne penſa qu'à

qu'à s'attacher plus fortement à Jeſus-Chriſt. Elle régla ſa journée. Une partie fut conſacrée à l'oraiſon, à la prière, & l'autre aux œuvres de charité. L'amour qu'elle avoit pour Dieu, la rendoit ingénieuſe à chercher ce qui pouvoit lui procurer de la gloire. Elle commença par aller trouver une maîtreſſe d'école, & par la prier de ſouffrir qu'elle partagea ſes peines, ſans partager ſon ſalaire. C'en étoit pour elle un bien grand que la conſolation de jetter des ſemences de chriſtianiſme, & de pieté dans le cœur des jeunes perſonnes qu'elle inſtruiroit, & c'étoit-là un des principaux points de l'Inſtitut qu'elle vouloit établir. La vertu ne s'inſpire point par le vice. La maîtreſſe d'école étoit naturellement emportée, & donnoit des leçons dont des enfants toujours tremblants avoient peine à profiter. La douceur de Mademoiſelle de Xaintonge commença par lui gagner toutes ſes jeunes éléves. En la voyant douce, modeſte, elles apprenoient à le devenir elles-

mêmes ; car l'exemple a plus de force pour persuader que tous les enseignements. Elle leur parloit de leurs petits devoirs, du bonheur d'être à Dieu, de la nécessité de le servir, des avantages de la dévotion à la Sainte Vierge, d'une maniére si insinuante, si proportionnée à leur âge, que ces instructions eurent tout l'effet qu'elle pouvoit désirer. Ces enfants ne parloient dans leurs maisons que de leur nouvelle maîtresse, & témoignoient autant d'empressement d'aller à l'école qu'ils avoient montré auparavant de répugnance. Tant il est vrai que les bonnes maniéres, & la vertu sont de puissants attraits pour tous les âges.

De ces ennuyeux exercices Mlle. de Xaintonge passoit à des plus pénibles. Elle ne quittoit la classe que pour aller s'exercer dans ce que la charité a de plus héroïque. Point de services si fatigants & si bas, qu'elle ne se fit un devoir de rendre chaque jour aux malades de l'Hopital. Elle faisoit leurs lits, leur préſen-

toit les remédes, parloit à chacun d'eux ſuivant leur ſituation préſente. C'étoit toujours avec une douceur, une onction qui leur faiſoit paſſer dans l'ame ce qu'elle vouloit leur inſpirer. On ne pouvoit l'entendre ſans ſe ſentir porté à Dieu. Auſſi les malades avoient-ils coûtume de dire que quand la charitable demoiſelle leur avoit parlé, ils ſembloient être ſoulagés d'une partie de leurs maux.

C'étoit en effet aux pieds du vrai conſolateur qu'elle puiſoit les leçons qu'elle faiſoit. Tout le tems qu'elle ne donnoit pas à ſes œuvres de charité, elle l'employoit à s'entretenir avec Jeſus-Chriſt. On la voyoit paſſer les heures entiéres dans les Egliſes avec une modeſtie, une dévotion qui en eût inſpiré aux moins fervents. Si elle quittoit le lieu ſaint, ce n'étoit que pour ſe retirer dans ſa chambre, y vaquer de nouveau à la prière, à la lecture, ou à quelques ouvrages pour les pauvres. Une lumiére ſi éclatante ne pouvoit demeurer long-tems cachée ſous le boiſ-

ſeau ; elle eût beau chercher une humble obſcurité, en attendant que Dieu la mit en voye d'éxécuter le deſſein qu'elle ne perdoit point de vûë. Bientôt toute la Ville fut inſtruite du précieux thréſor qu'elle poſſédoit.

La perſonne chez qui Mlle de Xaintonge logeoit ne contribuoit pas peu à augmenter cette eſtime générale par le récit qu'elle faiſoit des vertus dont elle étoit tous les jours témoin. Il n'en falloit pas tant pour exciter la piété, ou du moins la curioſité d'une infinité de perſonnes. Tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans la Ville s'empreſſa de lui rendre viſite. On en ſortoit toujours plein d'une nouvelle eſtime pour elle. Ses vertus étoient devenuës le ſujet des entretiens, & on ne pouvoit comprendre comment une fille de ſon rang à qui tous les agréments de l'âge, de l'eſprit, les avantages de la naiſſance, & de la fortune, aſſuroient les plus brillants établiſſements dans le monde, n'avoit d'empreſſe-

ment que pour mener une vie retirée, pénible, dénuée des douceurs, & de l'éclat qu'elle pouvoit trouver dans la maiſon paternelle. Mais ce qu'il y avoit en ces diverſes occaſions de mieux, & de vraïment conſolant, c'eſt que rarement cette admiration étoit-elle ſtérile. Mademoiſelle de Xaintonge avoit un talent particulier pour porter à Dieu dans les converſations ſans rien avoir de gêné, ni de cette péſante & étudiée gravité qu'affectent quelquefois des perſonnes qui font profeſſion de dévotion. Elle ſavoit avec un air aiſé tourner les entretiens ſur les choſes de pieté, dire un petit mot, faire une réflexion, ſi à propos qu'elle inſpiroit l'amour, & le déſir de la vertu. Auſſi a-t'on remarqué que preſque toutes les Demoiſelles qui eurent quelque liaiſon avec elle, ou ſe ſont conſacrées à Dieu dans le cloitre, ou ſe ſont jointes à elle pour établir ſon Inſtitut. La premiere qui l'embraſſa, & qui eut le plus de part à l'amitié de Mlle. de Xaintonge, fut Mademoiſelle de

Boiſſet. Déſabuſée des amuſéments ordinaires qui occupent les jeunes perſonnes, elle menoit déja une vie exemplaire. Le commerce qu'elle eût avec ſa nouvelle amie ne ſervit pas peu à perfectionner ce que la grace avoit commencé. Les exercices de la vie intérieure lui devinrent dès-lors familiers, & elle diſoit aſſés ſouvent qu'elle n'avoit appris à ſervir Dieu, que depuis qu'elle étoit à l'école de Mademoiſelle de Xaintonge. Heureuſes les perſonnes qui ne ſe voyent que pour ſe communiquer leurs vertus. Ce devroit toujours être le fruit des amitiés, & l'on n'en rapporte ſouvent que des vices, faute de faire un diſcernement dans les perſonnes que l'on voit.

Tant de réputation & de ſuccès alarmérent Mademoiſelle de Xaintonge. Elle ſavoit que la Croix eſt la baſe des édifices que Dieu veut élever, & elle ne recevoit de toute part que des bienfaits, & des honnêtetés. D'un autre côté, elle ne trouvoit perſonne, même parmi les De-

moiſelles qui avoient formé le même projet qu'elle, qui voulut le commencer. Plus d'une fois elle s'en plaignit à Jeſus-Chriſt, & expoſa ſa peine à ſon Confeſſeur. Ce n'eſt pas là, mon Père, lui diſoit-elle, le Calvaire que mon Dieu m'avoit promis. On me comble ici d'amitiés, moi qui ne ſuis qu'une miſérable devant Dieu, & l'on n'a que de la froideur pour le deſſein qu'il m'a inſpiré. C'eſt pourtant la ſeule choſe qu'il y ait de bon en moi. Que les outrages, & les affronts me ſeroient doux en comparaiſon des careſſes que l'on me fait, s'ils pouvoient me conduire au terme que je déſire ; que cette œuvre rendroit de gloire à Dieu ! que j'aurois de ſatisfaction de payer les égards qu'on a ici pour moi, par les ſentiments de vertu, & de piété, qu'inſpireroient à de jeunes filles, les perſonnes qui me ſeroient aſſociées. Demandés, mon Père, demandés à Jeſus-Chriſt qu'il me faſſe part de ſon Calice. Il me ſera doux pourvû qu'il me laiſſe la ſatisfaction de le

glorifier. Sentiments dignes d'une ame généreuſe telle qu'étoit Mlle. de Xaintonge. Ils plûrent à Dieu, & furent exaucés. L'orage ſe formoit à Dijon, & vint fondre à Dole, dans le tems qu'on y penſoit le moins.

Monſieur de Xaintonge ne perdoit point de vûë ſa fille. Malgré le déplaiſir qu'elle lui avoit cauſé, elle lui étoit toujours chére. C'étoit l'ainée de ſes enfants, & il ne pouvoit intérieurement s'empêcher de rendre juſtice à ſa vertu. Il ſentoit d'ailleurs que le mot qui lui étoit échappé pouvoit le faire regarder comme auteur, ou du moins, comme l'occaſion de la fuite dont il ſe plaignoit. Il eût voulu qu'elle revint, ſans qu'il parut avoir fait des démarches pour la rappeller. Il en laiſſa le ſoin à ſes amis, qui malgré le feu de la guerre allumée entre les couronnes de France, & d'Eſpagne, écrivirent à Dole à différentes perſonnes de leur connoiſſance. Ces lettres particuliéres n'eurent pas l'effet qu'on en attendoit. Il fallut donc

faire joüer d'autres reſſorts. Monſieur de Xaintonge le fit adroitement. Il ſe plaignit en toute occaſion de la conduite de ſa fille. Tantôt il diſoit que cet exemple étoit pernicieux, & qu'il importoit de fermer cette porte aux révoltes domeſtiques. Tantôt il inſinuoit qu'il étoit du devoir des Magiſtrats de s'oppoſer à de ſemblables déſordres. Le Parlement de Dijon qui voyoit bien le motif qui faiſoit parler Monſieur de Xaintonge, entra dans ſes vûës, & il écrivit à celui de Dole pour le prier de renvoyer Mlle. de Xaintonge. La lettre étoit conçûë dans les termes les plus civils, mais en même-tems les plus preſſants. Toutes les raiſons qu'avoit ſouvent dites Monſieur de Xaintonge y étoient déduites avec force, & l'on n'oublioit pas de faire ſentir à ces Magiſtrats ce que demandoit l'honneur des loix, & de l'obéïſſance à la voix d'un père indécemment violée, diſoit-on, ſous prétexte de zéle.

Le Parlement de Dole plein d'é-

gards pour celui de Dijon, fit examiner avec la dernière éxactitude la conduite de Mlle. de Xaintonge. La vertu gagne à être éclairée de près. Ces nouvelles informations ne firent que confirmer l'idée qu'on avoit déja de cette vertueuſe fille. Un maintien doux, & modeſte, des journées paſſées dans la priére, & les œuvres de charité, l'édification publique, dépoſerent en ſa faveur. Auſſi le Parlement de Dole qui, dans ſa conduite ne ſuivoit d'autres régles que celles de la ſageſſe, & de l'équité, ne jugea pas à propos d'acquieſcer aux volontés de celui de Dijon. Ce Sénat auguſte du Comté de Bourgogne répondit à celui du Duché de même nom, qu'il ſeroit toujours empreſſé de lui donner des marques de ſa plus vive conſidération, mais que dans cette occaſion il croiroit bleſſer & la juſtice, & ſa réputation, que d'agir contre Mlle. de Xaintonge. Elle pourra, continuoit-on, retourner à Dijon quand elle le jugera à propos, & on ne la retiendra point, mais auſſi

on ne la forcera pas à ſe retirer. Ce ſeroit un affront contre lequel réclameroient également & ſa naiſſance, & ſa vertus qui nous ſont connuës. Elle eſt venuë ici ſans y être ni appellée, ni attirée. Seroit-il de nôtre honneur de violer les droits de l'hoſpitalité envers une étrangére; que ſa vie édifiante diſtingue encore plus que ſon nom. Si ſa parenté peut lui perſuader de ſe retirer volontairement, nous y donnerons les mains, & nous la ferons accompagner honorablement juſques à Dijon.

Cette démarche n'ayant pas réüſſi, Monſieur de Xaintonge eût recours à une autre, qui eut d'étranges ſuites. Il fit écrire à pluſieurs particuliers de Dole des lettres qu'ils devoient montrer. On y paroiſſoit ſurpris du refus du Parlement, & on inſinuoit adroitement que cette conduite pourroit bien avoir des ſuites facheuſes, jetter des ſemences de diviſions, & peut-être d'une guerre particuliére entre les deux Provinces. Ce ſecond artifice eut ſon effet. On dit hautement qu'il

falloit renvoyer Mlle. de Xaintonge, & pour une fantaiſie, ne pas s'expoſer à des malheurs qu'on dépeignoit comme prochains. Les honnêtes gens ne ſe laiſſérent point ſurprendre à de pareils diſcours, mais le peuple moins éclairé, donna à plein dans le piége. Les habitans de Dole ſont naturellement doux, prévenants envers les étrangers ; une frayeur déplacée, de fauſſes raiſons colorées de quelque ombre de vérité, les rendirent tous autres. De l'eſtime, par la révolution la plus ſingulière & la plus ſubite, on paſſa au mépris ; de la vénération, à la haine ; car c'eſt le propre du peuple d'être extrême. Ce qui avoit ſi fort édifié, ne fut plus qu'hypocriſie. Les actions les plus ſaintes, & les plus charitables devinrent l'objet de leur cenſure. Les injures ſuivirent de près de tels ſentiments. A peine Mlle. de Xaintonge oſoit-elle paſſer dans les ruës. Les traits les plus piquants, & ſouvent les plus odieux la pourſuivoient. La douceur, la modeſtie dont elle ne ſe départit jamais euſſent dû lui

lui regâgner les eſprits, mais elles ne ſervirent qu'à enhardir la populace. Le peu de perſonnes qui lui reſtoit attachées, lui propoſa ſouvent de recourir à la protection des Magiſtrats. Elle le refuſa conſtamment, diſant que c'étoient ſes péchés qui lui avoient attirés cette tempête, & qu'il étoit juſte qu'elle l'eſſuya. Le parti qu'elle prit fut de ne plus ſortir de la maiſon que pour aller à l'Egliſe, & à quelques bonnes œuvres, encore paſſoit-elle par les rües où elle pouvoit le moins être aperçüe pour ôter occaſion, diſoit-elle, qu'elle donl'oit d'offenſer Dieu.

La vertu apprend à ſe moderer, mais elle ne rend pas inſenſible. Mlle. de Xaintonge reſſentit juſques au vif ce traitement. Il devoit être en effet bien dur pour une Demoiſelle de qualité qui avoit autant d'honneur, & de ſentimens qu'elle en avoit. Auſſi lui arracha-t'il des larmes qu'elle verſa en abondance au pied de ſon Crucifix. Ce n'étoit pourtant pas pour s'en plaindre, mais pour accepter

tout ce que Dieu voudroit ordonner d'elle. Ah Seigneur ! s'écrioit elle, je ne mérite que dédain, & confusion. Je ne saurois jamais assés souffrir d'affronts, & de mépris. Je regarde ceux qui m'humilient comme de justes vengeurs des offenses que j'ai commises contre votre divine Majesté. Ce qui me touche & ce que je vous recommande, ce sont vos propres interêts. L'œuvre que vous m'avés inspiré, que va-t'elle devenir ! On craint de me parler. C'est un opprobre de me fréquenter. C'en étoit effectivement un. Les choses en étoient venuës au point qu'on lui avoit interdit l'Hopital, & les écoles. Les gens de quelque considération, à la vérité ne donnoient pas dans ces excès & ces erreurs populaires, & lui rendoient même justice, quand ils venoient à en parler. Loin pourtant de prendre sa cause en main, ils crûrent devoir céder au tems & se retirer insensiblement. Les Demoiselles avec qui elle avoit eu le plus de liaison ne la voyoient que rarement, & en

ſecret. Mlle. de Boiſſet elle-même uſoit de ces ménagements, & l'éloignement de celles ſur qui elle avoit le plus compté, fut peut-être ce qui l'affligea davantage, parce que par-là elle ſembloit perdre toute eſpérance de s'aſſocier des compagnes.

On eut dit que le Calice n'eut point été aſſés amer, s'il n'eut été au comble. Il ſe trouva des perſonnes qui armées d'un zéle uniquement fait pour éprouver les autres, allérent la voir, & la preſſer de s'en retourner pour faire ceſſer le ſcandale qu'elle avoit donné, diſoit-on, à Dijon, & qu'elle continuoit de donner à Dole. Chacun de ces réproches étoit un trait qui lui perçoit le cœur, & l'immoloit, pour ainſi dire, mille fois le jour. Rien juſques alors ne lui avoit échappé, ni pour ſe plaindre, ni pour ſe juſtifier. Elle ſe regardoit même, comme trop heureuſe de pouvoir être une victime de patience. Au mot pourtant de ſcandale, elle crût que l'hommage qu'elle devoit à la vertu l'obligeoit de parler. Elle le fit, mais ce fut

avec cette modération qui n'eſt propre qu'aux Saints. Encore dans la ſuite en eût-elle du ſcrupule, craignant des'être trop flatée.

J'ai des défauts, leur diſoit-elle, & en grand nombre, je tâcherai de m'en corriger. Pour ce qui eſt des imputations dont on me charge, je vous fais les Juges de leur verité, ou de leur fauſſeté. Je ſuis ſous vos yeux; vous avés eû le tems de me connoître. En conſultant vos propres lumiéres, votre jugement ne ſera-t'il pas plus aſſuré, qu'en vous rapportant aux portraits qu'on vous a fait. Quand on a l'original devant ſoi, a t'on beſoin de recourir aux copies. Comment ai-je eu le malheur de tomber dans votre diſgrace! N'avés vous eû des bontés pour moi, que pour me punir d'avoir eu le bonheur de ne vous pas déplaire. Faites tomber ſur moi toute la haine qu'on peut vous avoir inſpiré, mais reſpectés les deſſeins de Dieu. En me traitant, comme vous le penſés, ſelon mes mérites, n'allés pas contre

le bien qu'il veut vous faire. C'étoit souvent les larmes aux yeux, & avec un abattement capable d'exciter la compassion qu'elle prenoit en main la cause de Dieu ; car s'il ne s'étoit agi que d'elle, comme elle en a fait l'aveu, elle n'auroit jamais ouvert la bouche pour sa défense.

Les Jésuites qui avoient eu plus d'occasion de connoître cette grande ame, furent les seuls qui osérent parler pour elle. La fille même qu'elle avoit amenée de Dijon pour la servir, fut accablée de ce torrent d'outrages, & lui demanda permission de se retirer. Mlle. de Xaintonge qui se voyoit par-là privée de la seule personne de qui elle recevoit quelques services, lui dit des choses si touchantes, que cette fille eut honte d'abandonner sa sainte maîtresse ; mais elle ne fut pas à l'épreuve de quelques nouveaux mauvais traitements qu'on lui fit, & alla à Dijon instruire Monsieur & Madame de Xaintonge, du triste état où elle l'avoit laissée. Ils semblérent n'y pren-

dre de part, qu'autant qu'il leur donnoit lieu d'eſpérer de voir bientôt leur fille faire par néceſſité qu'elle n'avoit pas voulu accorder leurs priéres. Leur eſpérance fut trompée, tout ce qu'opéra l'abandon général où elle ſe vit de la part des créatures après la retraite de la fille qui la ſervoit, ce fut de ſe conſoler auprès du Dieu de toute conſolation. Dès qu'elle ſe vit ſeule dans ſa chambre, elle ſe mit à genou, & ſe jetta entre les bras du Tout-Puiſſant. Seigneur, diſoit-elle, ſoyés moi toute choſe. Vous ſavés que je ne veux que vous. Toute la terre ne m'eſt rien, ſi j'ai le bonheur de vous avoir pour moi. Les créatures paſſent, vous ne paſſerés jamais. Soutenés-moi ſeulement dans les épreuves où vous me mettés, & ſouvenés-vous que de moi-même je ne ſuis que foibleſſe.

Ce n'étoit pas ſans ſujet que Mlle de Xaintonge demandoit de nouvelles forces au Ciel dans ſes perſécutions, il s'en préſenta une qui eût triomphé de tout autre courage que

du ſien. Les perſonnes qui avoient voulu la dégouter mirent en œuvres un dernier moyen qui leur parut pour cette fois devoir réüſſir ; mais elle ne ſavoient pas ce que peut un cœur qui ne cherche que Dieu. On employa contre elle ſon hôteſſe même à qui on vint a bout de perſuader qu'il étoit de ſon intérêt de ne plus ſouffrir chès elle une perſonne devenuë l'objet de la haine publique, qu'elle ſe faiſoit tort par les éloges qu'elle lui donnoit, & que le contre-coup pourroit bien retomber ſur elle, & ſur ſa famille. La vertu a des charmes qui malgré qu'on en ait, la font reſpecter. Il coutoit à cette femme de devenir la perſécutrice de Mlle. de Xaintonge, après en avoir été ſi publiquement l'admiratrice. Mais que ne peut pas l'interêt ſur les ames viles ! Elle appréhenda tout le mal qu'on lui faiſoit preſſentir. Si elle ne congédia pas dabord de ſa maiſon celle qu'elle étoit trop heureuſe d'y poſſéder, elle eſſaya du moins de l'obliger, à force de mau-

vaiſes façons, à s'en retirer d'elle-même. Tantôt c'étoient des reponſes bruſques, tantôt des refus déſobligeants de lui apprêter à manger, une dure néceſſité où on la reduiſoit de ſe pourvoir des choſes néceſſaires à la vie, & d'en faire l'apprêt. Ce qu'elle n'avoit pas à ſouffrir de la mère, elle l'avoit de ſes enfants. Envain fit-elle des tentatives pour adoucir des gens qui avoient réſolu de la pouſſer à bout, en leur repréſentant avec cette modeſtie, & cette douceur qui lui étoient comme naturelle, la triſte ſituation où elle ſe trouvoit. On lui fit toujours entendre qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre que celui de ſe retirer, Mais hélas, où le faire ! Toutes les maiſons lui étoient fermées, & le plus court étoit de paſſer ſur tout, eſpérant qu'avec le tems elle fléchiroit des perſonnes que ſa patience ſeule eût dû déſarmer.

Cette innocente victime ſouffroit donc ſans ſe plaindre, ou ſi elle ſe plaignoit, ce n'étoit qu'à Dieu, en

dépoſant ſon cœur dans le ſien. Tous les jours c'étoient nouvelles Croix qu'elle avoit à porter à ſes pieds. Elle ſe taiſoit, elle attendoit, elle patientoit, lorſque ſa patience fut miſe à la dernière épreuve. Un ſoir qu'elle retournoit à la maiſon accablée de fatigues, de jeûnes, & de ſes différentes auſtérités qu'elle n'interrompoit point, elle en trouva les portes fermées. De façon qu'on ne pouvoit y entrer ſans fracture. Son hôteſſe ſans lui rien dire, s'étoit retirée pour quelque tems à la campagne avec ſes enfants, comptant la mettre dans la néceſſité abſoluë de ſe pourvoir ailleurs. Jamais ſurpriſe pareille à celle de MLle. de Xaintonge. Elle ne pouvoit ni deviner le fait, ni ſe le perſuader. Les voiſins qui s'aperçûrent de ſon embarras,& qui ſavoient le tour qu'on lui avoit joüé, l'avertirent avec des railleries inſultantes, que tout étoit fermé pour elle dans cette maiſon, & qu'elle pouvoit aller coucher à Dijon. Elle penſa moins à ces raits moqueurs d'une populace tou-

jours insolente, quand elle n'est retenuë par aucun frein, qu'à l'embarras où elle se trouvoit. Les forces lui manquérent, & ne pouvant plus se soutenir, elle s'assit sur un banc, sans savoir quel parti prendre, ni où passer la nuit, & c'est peut-être une des plus tristes situations où elle se soit jamais trouvée. Elle fut tout à coup saisie d'une douleur si amère, & si vive que ne voyant rien au tour d'elle que d'affreux, & de désolant, quelque effort qu'elle fit, elle ne put retenir ses larmes. Le trouble s'empara de son ame, & elle fut tenté de s'en retourner à Dijon.

Il n'est plus possible, se dit-elle, de penser à l'établissement qui m'a amené ici. Dieu se déclare contre ce projet, qu'il m'avoit, ce semble, inspiré, & il paroit vouloir me mettre dans l'impossibilité de tenir plus long-tems. Il n'est point naturel d'avoir à essuyer des rebuts aussi grands, & aussi universels de la part de gens qui ont de la réligion, & de l'humanité. Ce n'étoient-là que de ces

premiers mouvements ſemblables à ces feux legers qui ſortis du ſein de l'orage s'évanoüiſſent au même inſtant. Ces ſentiments de la nature qui s'élévérent dans ſon cœur firent bientôt place à d'autres, & plus nobles, & plus grands. Ah Seigneur, dit-elle intérieurement, que fais-je ! vous me donnés de la reſſemblance avec vous-même, qui durant votre vie mortelle n'aviés pas où repoſer la tête. On a refuſé à Bethléem de loger votre ſainte mère, & je me plains qu'on me traite ici de même. Je n'ai plus ni maiſon, ni retraite ; mais je vous ai, cela ne me ſuffit-il pas ! Je vous ai, & cependant peu s'en eſt fallu, tant ma foibleſſe eſt grande, que je ne vous aye oublié, pour penſer à moi. Pardonnés, Seigneur, un retour trop naturel, & que je déſavouë. Je vous conſacre, & vous abandonne de nouveau ma vie, & ma perſonne. Vous en diſpoſerés comme il vous plaira.

Dieu veut perfectioner les ames qu'il aime. Son amour les livre quel-

quefois au feu de la tentation. Mais ſa main bienfaiſante les en retire, quand il eſt aſſuré de leur fidelité. Content de celle de Mlle. de Xaintonge, il voulut ſur le champ la conſoler, & la récompenſer de ſa ſoumiſſion. On tient le détail ſuivant, de l'aveu qu'elle en fit elle-même à ſon directeur. Son bon Ange lui apparut au milieu de ſa triſteſſe, & lui ordonna de ſe conſoler. Dieu vous éprouve, lui dit-il, mais il ne vous abandonne pas. Votre conſtance à lui obéir avancera plus l'œuvre qu'il vous a inſpirée que la perſécution des hommes ne pourra la retarder. Continués à lui être fidéle, & comptés ſur l'éxécution de ſes promeſſes. Le ſoleil à ſon lever diſſipe avec moins de rapidité, les vapeurs qui s'élévent des eaux, que ces paroles ne portérent la joye, & la conſolation dans l'ame de Mlle. de Xaintonge, & le changement qui ſe fit en elle, en ce moment, la convainquit encore mieux de la préſence ſenſible de ſon bon Ange, que les paroles qu'elle venoit

noit d'entendre. Il parût même ce changement jusques sûr son visage, & une Demoiselle qui l'avoit observée sans qu'elle s'en fût aperçû, fut étrangement surprise de la voir passer subitement d'un air de douleur, & d'accablement à cet air de douceur, & d'enjoüement modeste qui sembloit ne la jamais quitter.

Cette Demoiselle étoit la belle fille de son hôtesse. Instruite du dessein cruel de sa belle mère, & témoin en plus d'une occasion de la vertu de celle qu'on rebutoit, elle fit des réflexions que la compassion, & l'humanité lui suggerérent. Il lui sembla que la charité éxigeoit qu'elle fournit une retraite à cette servante de Dieu. Elle proposa sa pensée à son mari, qui prévenû contre Mlle. de Xaintonge des idées populaires, refusa d'abord d'y acquiescer. Pressé enfin avec cette ardeur, & cette adresse, d'une femme qui veut obtenir sa demande, il consentit à lui donner un logement. Mais quel logement ! un méchant réduit immédiatement sous le couvert, ex-

posé également aux chaleurs de l'été, & aux frimats de l'hiver long, & communément rigoureux dans le Comté. Il eſt vrai qu'on lui fit bien des excuſes de ce qu'on n'avoit pas autre choſe pour le préſent à lui offrir, & qu'on la preſſa d'uſer pendant le jour du logement commun à toutes les perſonnes de la maiſon. Elle n'avoit garde d'en profiter. Le déſir d'imiter l'humilité, la pauvreté, & les ſouffrances de ſon divin Maître lui fit trouver dans cette miſérable chambre des agréments que l'opulence ne ſauroit fournir. Auſſi y demeura t'elle quatre ans entiers, & ne voulut-elle pas la quitter, lorſque revenuës de leurs préventions, & de la ſurpriſe qui avoit gagné les eſprits, des Dames charitables lui offrirent de la loger ailleurs plus commodément.

On commençoit enfin à lui porter compaſſion. On admiroit ſa patience, ſa douceur, le peu d'empreſſement qu'elle témoignoit à ſe juſtifier, & ſon attention à excuſer ſes parents, dont la tendreſſe, diſoit-elle, étoit la

cauſe de ſes ſouffrances. On ne pouvoit comprendre ſurtout comment une fille délicate, élevée dans l'abondance, accoutumée à la magnificence, & aux aiſes de la maiſon paternelle pouvoit ſe réſoudre à vivre dans un logement formé ſeulement de quelques ais. On l'auroit compris encore moins, ſi on eut ſû tout ce qu'elle y ſouffroit. Elle donnoit la plus grande partie de la nuit à l'oraiſon, qu'elle ne terminoit que par des diſciplines ſanglantes. La haire dont elle étoit chargée, ſuffiſoit pour l'épuiſer. La rigueur du jeune dont elle uſoit, conſumoit inſenſiblement le reſte de ſes forces. Elle paſſoit quelquefois les journées entiéres ſans rien manger, & quand elle prenoit de la nourriture, ce n'étoit qu'un peu de pain & d'eau.

Les beſoins de Mlle. de Xaintonge étoient devenus extrêmes. L'argent qu'elle avoit apporté de Dijon étoit conſumé Les petits ſecours que lui envoyoit Madame ſa mère par des voyes indirectes, & ſans vouloir pa-

roître, étoient de peu de durée ! car Monſieur ſon père vouloit qu'on la laiſſât dans un béſoin total, qui, comme il diſoit, l'obligeroit infailliblement à revenir, & à lui demander grace.

Il n'y avoit que Dieu ſeul, qui ſût ce que Mlle. de Xaintonge ſouffroit dans cet état : & que ne devoit pas ſouffrir une perſonne foible, délicate, & hors d'état de ſe donner le moindre ſoulagement. Ce n'eſt pas qu'elle n'eut pû s'en procurer. Mais ſoit envie de ſouffrir, ſoit crainte de nuire à ſon projet qu'elle ne perdoit point de vûë, elle cacha toujours ſi habilement l'extrême neceſſité où elle ſe trouvoit, qu'il ne vint en penſée à perſonne de lui offrir des ſecours. Elle paroiſſoit même ſi contente, qu'on avoit lieu de préſumer qu'elle ne manquoit de rien, & quand dans la ſuite on ſût l'éxtrémité où elle avoit été réduite, pluſieurs de ceux qui la voyoient ſouvent, aſſurérent qu'elle prévenoit tellement les doutes qu'on eut pû avoir de ſes beſoins,

qu'ils auroient cru lui faire injure que de lui faire offre d'autre choſe que de lui ſervir d'appui dans l'éxécution de ſon deſſein. Ainſi les Saints aiment-ils à n'avoir d'autres ſpectateurs de ce qu'ils font pour Dieu, que lui même. Il eſt vrai que c'eſt à ſes pieds qu'on trouve les ſolides ſecours, & que ce bon maître ne ſe laiſſe point vaincre en généroſité.

Un jour que Mlle. de Xaintonge avoit manqué de tout, & qu'elle expoſoit à Jeſus-Chriſt ſes béſoins avec cette ſainte familiarité, & cette foi vive qui touche toujours ſon cœur, il lui fit entendre intérieurement ſa divine voix, mais d'une maniére ſi intime, & ſi marquée, qu'elle ne put douter de la verité du fait, & lui offrit de renouveller en ſa perſonne la merveille qu'il avoit operée en pluſieurs autres, de la nourrir de la ſeule, & ſainte communion. C'en étoit trop pour une ame auſſi humble que Mlle. de Xaintonge. Elle rendit grace à ſon divin Maître de ſes faveurs, & le pria d'en faire part à

d'autres qui en seroient plus dignes. D'ailleurs elle craignit que de se retirer d'une vie commune, ce ne fût un obstacle à son projet ; & la gloire de Dieu, lui étoit plus chére que sa propre satisfaction. Comme elle vouloit se donner des compagnes, elle ne vouloit pas qu'il y eut rien en elle de singulier, & qu'on ne pût imiter.

Des sentiments si généreux n'arrêtérent pas les bienfaits du Ciel. Elle craignoit un miracle en sa faveur. Mais si Dieu ne fit pas celui, que son humilité sembloit redouter, il en fit un autre, qui n'étoit pas moins réel. Car dès ce moment il n'y eut personne à Dole qui ne se reprochât la dureté dont on avoit usé à son égard. C'étoit un empressement général de l'avoir à sa table, & par les bons offices qu'on lui rendit elle ne manqua plus de rien: un changement si prompt, ne pouvoit venir que de Dieu. Lui seul tient les cœurs des hommes entre ses mains, & peut faire passer du mépris à l'estime, de la haine

à l'amour. Mais comme il eſt de ſa providence de laiſſer rarement les juſtes ſans ſouffrances, & d'en ſubſtituer ſans-ceſſe de nouvelles aux anciennes, il permit que Mlle. de Xaintonge, au défaut des perſécutions humaines qui lui donnérent alors quelque tréve, fût en butte à celles de l'enfer, en attendant que de nouveaux orages de la part des hommes revinſſent mettre ſa vertu à l'épreuve. Car ce fut vers ce tems-là qu'elle eut à ſoutenir les plus violentes attaques de l'eſprit immonde. Elle qui avoit toujours eu un cœur, & une ame ſi pure, ſe vit tourmentée de mille tentations contre la pureté. Les idées les plus facheuſes ſe préſentérent à ſon eſprit. Les démons même, lorſqu'elle étoit retirée dans ſa chambre, ſe montroient à elle ſous d'horrible, figures. Elle en penſa tomber morte plus d'une fois, & il arriva un matin que ſon hôteſſe ayant entendu grand bruit dans le grenier où étoit ſa chambre, y monta, & la trouva toute effrayée, reprenant à peine ſes

forces, elle ne voulut jamais lui découvrir la cauſe de la ſituation où elle ſe trouvoit. Elle venoit des efforts qu'elle avoit fait pour réſiſter à l'enfer armé, pour ainſi dire, contre elle; & comment n'eût elle pas été victorieuſe avec les armes qu'elle employoit. Une nouvelle vigilance ſur elle-même, ſes ſoupirs, ſes larmes, ſes jeûnes, ſes auſterités, étoient un boulevart qu'elle oppoſoit à ſes ennemis. Elle porta même les choſes à l'éxcès. Auſſi ne fallût-il rien moins que l'autorité de ſon Confeſſeur, pour l'engager à modérer ſes macérations. Elle lui découvroit ſa conſcience avec la candeur d'un enfant, perſuadée qu'elle étoit, qu'on ne ſauroit marcher droit dans les voyes de Dieu, ſans y être dirigé, & qu'on ne peut bien être dirigé, ſi l'on ne ſe fait bien connoître.

Cette conduite n'empêcha pas Mlle. de Xaintonge de tomber dans des ſcrupules, & des doutes, qui la fatiguérent beaucoup. Tantôt elle condamnoit les actions & les motifs

qui la faiſoient agir : jamais elle ne les trouvoit aſſés épurés. Tantôt elle s'accuſoit d'avoir, par ſes infidélités, été la cauſe des obſtacles, qui s'étoient multipliés ſous ſes pas. Mille doutes s'élévoient dans ſon ame. La crainte de n'être pas dans la bonne voye, le regret de n'avoir pas aſſés aimé Dieu, la jettoient dans des perplexités, & des inquiétudes, qui lui perſuadoient, qu'elle s'étoit renduë indigne des faveurs du Ciel, & qu'il ne vouloit plus ſe ſervir d'elle. Ce qui lui faiſoit naître ces penſées, c'eſt que malgré tous les ſoins qu'elle s'étoit donné, perſonne n'avoit encore rien voulu faire pour la ſeconder. A la reſerve de Mademoiſelle de Boiſſet, celles mêmes qui lui témoignoient plus d'amitié, & ſuivoient ſes avis dans tout ce qui les portoient à la vertu, ne marquoient que froideur, dès qu'elle leur parloit de l'établiſſement projetté. Si elle ſe trouvoit délivrée de ces incommodes penſées, c'étoit pour ſe reprocher de manquer de confiance en Dieu. J'ai douté, ſe diſoit-elle,

des promeſſes que mon Sauveur m'a faites. Peut-être a-t'il trouvé, que je n'étois pas diſpoſée à faire ce qu'il me demandoit. N'ai-je point manqué de ſoumiſſion ! Ma volonté a t-elle été parfaitement conforme à la ſienne. La ſeule appréhenſion de n'avoir pas eu peut-être toute la ferveur que le Ciel éxigeoit, la déchiroit intérieurement. Dans ces perplexités elle faiſoit à Dieu un ſacrifice de ſon projet, & le prioit de le faire éxecuter par d'autres. Un moment après ; elle le conjuroit de vouloir bien ſe ſervir d'elle pour travailler à ſa gloire. Ses oraiſons n'avoient plus rien de cette amoureuſe union, de cette onction ſainte qui anime & ſoutient. Son eſprit lui paroiſſoit diſtrait, & ſon cœur languiſſant. Elle ſe défioit de tout, elle qui juſqu'alors n'étoit allé à Dieu que par amour, ſembloit ne plus ſe porter vers lui que par un motif de crainte. Elle croyoit entrevoir du péché dans toutes ſes actions. Les violences continuelles qu'elle ſe faiſoit la firent tomber dans un état de

pâleur, & de maigreur, qui annonçoit l'état des souffrances où elle se trouvoit. Son Confesseur seul savoit la cause de ces souffrances. Car dans ce tems là même, comme dans tous les autres, ce qui ne pouvoit être que l'effet d'une vertu consommée, elle sût garder une égalité d'humeurs, qui déroboit aux plus clairvoyants le seul soupçon de sa situation présente.

Dieu qui l'avoit en plusieurs occasions honorée de la visite de son Ange Gardien, eut pû par son ministére l'instruire, & la consoler. Mais outre qu'il vouloit la faire passer par toutes les voyes de la vie spirituelle, il voulut encore montrer en sa personne qu'il se sert de ceux qu'il a prépose à notre conduite, pour nous montrer le chemin qui méne à lui. Son directeur fut celui dont il se servit pour remettre le calme dans le cœur de cette ame affligée. Contre l'ordinaire des personnes scrupuleuses, dont la plus grande maladie est l'entêtement, & l'attachement à leurs idées. Mlle. de Xaintonge avoit une obéïs-

ſance aveugle pour tout ce qui lui étoit ordonné. Elle ſuivoit ponctuellement les avis qu'on lui donnoit, & pour mieux s'en ſouvenir, elle les mettoit par écrit. En voici quelques uns que l'on a trouvé après ſa mort dans ſes papiers.

Ayés pour maxime de vous abandonner totalement entre les mains de Dieu ; éxécuter ſa volonté eſt tout ce qu'il faut déſirer. Soyés indifférente, ou pour ſouffrir, ou pour être ſans ſouffrances. Le calme, & la tempête, viennent de la même main. A meſure que vous êtes dans la ſéchereſſe, & l'aridité, ayés plus de fidelité à vos éxercices, & montrés à Dieu que c'eſt lui que vous cherchés, & non ſes douceurs. Faites le bien, mais faites le ſans empreſſement, & ſoyés ſans inquiétude, quand vous n'avés pas réüſſi ſelon vos déſirs, Dieu tient compte de la bonne volonté, comme de l'effet même, quand elle eſt ſincére. Allés à lui par amour, plûtôt que par crainte, & défiés vous de tout ce qui tend à vous ôter la

confiance en ce bon maître. Son esprit est un esprit de paix, & non de trouble. Quand vous avés fait quelque faute, humiliés-vous devant lui, mais ne vous découragés pas. Un manquement est un motif pour veiller sur soi, & non pour se laisser abatre. Demandés conseil aux hommes, mais consultés encore plus souvent Dieu dans l'oraison. Il est toujours prêt à secourir quiconque s'adresse à lui.

Il sembloit que le Confesseur de Mlle. de Xaintonge en lui donnant ces avis, prévoyoit le besoin où elle alloit être de recourir à Dieu seul. Monsieur son père toujours occupé du désir de la rappeller, se persuada que les conseils des Jésuites soutenoient sa fille dans les sentiments où elle étoit, que si l'on pouvoit les empêcher de la confesser, & de lui donner des avis, il seroit aisé de la ramener à Dijon. Il n'ignoroit pas que ces Pères avoient été sa ressource dans ses plus grandes peines, qu'ils s'étoient même servis de la confian-

ce qu'on avoit en eux, pour inſpirer en ſa faveur des ſentiments d'eſtime, & de conſidération. C'étoit un appui qu'il falloit lui ôter. Pour en venir à bout, Monſieur de Xaintonge commença par écrire au Père Recteur du Collége de Dole de la manière la plus vive, & la plus forte. Sa lettre étoit un invective contre la conduite de ſa fille. Il la peignoit avec les couleurs les plus noires. Sa déſobéïſſance y étoit exagerée, les chagrins qu'il prétendoit avoir reçus d'elle, tracés moins par le pinceau de la vérité, que par celui d'une tendreſſe paternelle qui ſe croyoit outragée.

Des plaintes améres que faiſoit Monſieur de Xaintonge ſur la conduite de ſa fille, il paſſoit à celles qu'il ſe penſoit être en droit de faire contre les Jéſuites de Dole. Ils les accuſoit de ſoutenir la rébellion d'une fille envers ſon père, de mettre le déſordre dans une famille qui depuis long-tems leur étoit attachée. Il concluoit par prier le Père Recteur de défendre à tous ſes inférieurs

de plus entendre à l'avenir les confeſſions de ſa fille, & de lui donner aucun conſeil. Des priéres, il paſſoit aux ménaces, il proteſtoit que ſi ſa fille ne s'en retournoit à Dijon, ou que ſi les Jéſuites lui donnoient le moindre ſecours, ou le moindre conſeil, il emploïeroit toute ſon autorité, & celle de ces amis pour s'oppoſer à leur rétabliſſement à Dijon qu'on propoſoit alors. Cette lettre étoit accompagnée de celles de pluſieurs autres perſonnes qui avertiſſoient les Jéſuites que le plus court moyen de rentrer à Dijon, étoit de mettre Monſieur de Xaintonge dans leurs interêts, & de lui accorder ce qu'il demandoit.

Il en coûta beaucoup à ces Pères de faire la démarche qu'on éxigeoit d'eux. La vertu de Mlle. de Xaintonge leur étoit connuë. Ils la regardoient comme un de ces prodiges de piété, que Dieu montre quelquefois au monde pour confondre ſa lâcheté. Ils croyoient même contribuer à l'œuvre de Dieu, en dirigeant cette ſainte ame

Le chagrin qu'elle alloit avoir, leur en cauſoit, & ils ne ſavoient pas trop à quoi ſe déterminer. Il eſt de la charité, diſoient les uns, de ſoutenir & de ne point abandonner les malheureux. La charité, diſoient les autres à leur tour, oblige auſſi à penſer à ſoi. On ſavoit que Monſieur de Xaintonge avoit un parti puiſſant dans le Parlement de Bourgogne. Les Jéſuites avoient été rappellés dans la plus-part des Villes de France. Il paroiſſoit qu'il ne falloit pas manquer l'occaſion de rentrer dans les exercices de zéle, dont on s'étoit autre fois acquité à Dijon, & il n'y avoit guéres d'eſperance d'y reüſſir, ſi Monſieur de Xaintonge s'y oppoſoit. Cette affaire étoit ſur le point de ſe terminer, & l'établiſſement que projettoit ſa fille paroiſſoit encore éloigné. D'ailleurs il ne manquoit pas à Dole d'habiles directeurs, elle étoit à portée de prendre leurs avis, & de ſuivre leurs conſeils. Les tems pouvoient devenir plus favorables, & ſi Dieu vouloit qu'on donnât de nouveaux

ſecours ſpirituels à une ame déja ſi avancée dans les voïes de la plus ſublime vertu, il ſauroit bien en faire naître les moyens. Sur ces différentes raiſons, on prit ſon parti, & le Recteur du Collége l'ayant confeſſée, lui annonça que c'étoit pour la dernière fois, & qu'il y avoit défenſe à toutes les perſonnes de la maiſon de lui parler. Il lui en apporta les motifs, & la pria de les trouver bons. C'étoit beaucoup éxiger. On ne ſe voit point ſans peine enlever les perſonnes en qui l'on a mis ſa confiance; mais il parloit à une ame audeſſus du vulgaire.

Mlle. de Xaintonge fut accablée du coup. Pouvoit-il manquer d'en arriver ainſi. Ne devoit-il pas lui être extrêmement ſenſible, de ſe voir abandonnée de ceux qui s'étoient déclarés ouvertement pour elle, dans le tems même qu'il y avoit comme une eſpéce de déshonneur à le faire. Jeſus-Chriſt fut ſon conſolateur, elle alla ſe jetter à ſes pieds, & le conjura par l'abondance de ſes lar-

mes d'être plus que jamais ſon guide, & ſa lumière, lui renouvella ſes ſentiments de fidélité, & lui proteſta que l'abandonnement de toutes les créatures ne lui feroit point abandonner ſon entrépriſe, tandiſqu'elle la croiroit utile à ſa gloire. Elle mit en pratique les avis de ſon Confeſſeur, s'attacha avec une ſainte & nouvelle ardeur, à la pureté de cœur, & à l'union avec Dieu. Mais enfin quelque réglée que fût ſa vie, elle n'oſoit approcher de l'auguſte Sacrement de nos autels; ſans s'être auparavant approchée de celui de la Pénitence. D'un autre côté quelque eſtime, quelque reſpect qu'elle eût pour tous les dignes miniſtres de ce Sacrement, autres que ceux dont elle avoit uſé juſques-là, elle avoit bien de la peine à recourir à leurs lumiéres. Elle ſavoit à n'en pouvoir douter, que la plus-part n'approuvoient pas ſon deſſein, & elle craignoit qu'on ne travaillât à l'en dégouter. En effet le premier à qui elle s'adreſſa, crût qu'il étoit de la gloire de

Dieu de la faire expliquer sur ses projets déja assés connus. Elle le fit avec modestie, & simplicité. Mais on lui dit des choses si dures, & si opposées à ce que le Ciel lui avoit inspiré, qu'elle se crût authorisée à ne plus se confesser que dans la nécessité absoluë de le faire, & devoir attendre que Dieu lui rendit ses anciens Directeurs, ou lui en procurât quelque autre, qui voulut bien entrer dans ce que son divin maître demandoit d'elle.

Cette résolution parût extraordinaire à bien du monde. Il n'en fallut pas davantage pour reveiller ses anciennes persécutions. Ceux que leur état auroit dû rendre plus reservés, étoient peut-être ceux qui l'étoient le moins. On la traitoit hautement de visionaire, & d'entêtée. On le faisoit d'autant plus hardiment, qu'on savoit qu'elle n'avoit personne pour la défendre. La tranquillité, & la modération qu'elle fit paroître dans une conjoncture si critique, suffisoient pour faire son apologie. Il ne

lui échappa jamais une plainte, ni contre ſes anciens Directeurs qui l'avoient abandonnée, ni contre ceux qui la condamnoient ſans l'avoir entenduë. Elle plaignoit ſon malheur, & n'en accuſoit point les auteurs.

Cependant ſes déſirs pour la communion croiſſoient. Chaque jour elle ſouffroit davantage d'en être privée. Elle s'en dédommageoit autant qu'elle pouvoit en s'uniſſant de cœur, & d'eſprit à Jeſus-Chriſt. Il étoit, ce cœur, dans une agitation ſi violente, qu'il ſembloit vouloir ſortir de ſa place, & peu s'en fallut que le divin amour ne fit ſur elle, ce qu'il fit ſur Saint Philippe de Néri. Ce fut dans quelques uns de ces ſaints élancements, que lui arrivérent ces prodiges dont elle fit confidence à la ſœur de Saint Maurice Urſuline à Dole, de qui on les a ſçû dans la ſuite. Voici comme s'en explique cette Réligieuſe encore plus recommandable par la ſolidité de ſon eſprit, & par ſa vertu, que par ſon illuſtre naiſſance. Voici, dis-je, comme elle s'en explique

dans un écrit qu'elle a atteſté avec ſerment par devant les députés de Mgr. l'Archévêque de Beſançon, ne rien contenir que ce qu'elle avoit appriſe de la propre bouche de la fondatrice. Elle m'a avoüé, dit-elle, qu'étant tranſportée de l'ardeur de recevoir ſon divin maître, elle avoit ſentie pluſieurs fois des hoſties dans ſa bouche, comme ſi elle s'étoit approchée de la ſainte table. Ce qui la convainquoit mieux que toute autre choſe, de la préſence réelle de celui qu'elle poſſédoit, c'étoit l'impreſſion qu'il faiſoit dans ſon ame. Je me ſentois, dit-elle, alors toute autre. Ce bon maître me parloit, & toutes mes puiſſances étoient comme abſorbées dans lui. Les douceurs intérieures que je goûtois, étoient ſi grandes, qu'il m'arrivoit quelquefois d'avoir paſſé la plus grande partie de la matinée dans ces intimes communications, ſans m'en être aperçuë.

Ces faveurs au fond étoient rares, & ſes déſirs de communier journaliers. Si elle étoit de tems en tems conſolée elle ſouffroit habituellement. Son

zéle pour la gloire de Dieu lui devenoit comme à charge, puiſque c'étoit la crainte de trouver des oppoſitions à ſes projets, qui l'éloignoit de la divine Euchariſtie. Un jour qu'elle ſe croyoit ſeule dans l'Egliſe du Collége, elle adreſſa ſes plaintes amoureuſes à Jeſus-Chriſt dans ſon tabernacle.

Seigneur, lui dit-elle avec un ſaint tranſport, où ceſſés de me conſumer de l'ardeur de vous glorifier, ou faites qu'on ne me perſécute pas, juſques à être obligée de me priver de la conſolation de vous recevoir. Si les talents que vous m'avés confiés ne ſont plus bien entre mes mains, réprenés les, & gratifiés en les perſonnes que vous ſaurés en pouvoir mieux uſer. Je vous aime, je brule d'amour pour vous, & je n'ai plus l'aliment de mon ſaint amour. O amour de Jeſus, que tu m'embraſes, que tu me crucifies ! Son amour & ſa douleur lui arrachérent mille expreſſions vives, & ardentes, qui marquoient les opérations du feu divin dans ſon ame,

& qu'un Jéſuite qui prioit dans une tribune, recüeillit, & répéta avec édification. Enſuite ſe ſouvenant de ſa ſœur de Ligera qu'elle avoit vûë toute rayonnante de gloire, en venant à Dole, elle envia ſon ſort, & continuant à répandre ſon cœur aux pieds de ſon bon maître, elle lui dit avec cette familiarité que Dieu aime dans les ames ferventes. Seigneur, vous qui n'êtes que bonté pour les autres, quel plaiſir avés vous à me faire paſſer par tant d'épreuves! Ma ſœur a pû vous aimer tranquillement! & à moi, tout m'envie mon amour. Pour quelques années de fidélité, mais paſſées dans le calme, & le repos, vous lui avés donnés une éternité de félicité, & je ſuis encore dans la voye, & une voye d'épines. A ce moment, Dieu lui demanda ſi elle aimoit mieux ſa propre ſatisfaction que ſa gloire. Non, Seigneur, s'écria-t'elle, vous le ſavés. Eh bien, continua intérieurement le divin époux, travailles à me faire glorifier, & benis moi de ce que je veux bien te faire l'inſtru-

ment de cette gloire ſainte. Faveur que je n'ai pas accordée à ta ſœur.

Cette voix intime ne ſe fût pas plûtôt fait entendre au dedans d'elle même, comme elle l'a raconté à la Sœur de Saint Maurice dont nous avons déja parlé, qu'elle ſe ſentit embraſée d'une ardeur toute nouvelle. Ses ſoins pour les malades, & l'inſtruction des jeunes perſonnes redoublérent. Pour avoir plus de facilité à ſe livrer à tout ſon zéle, elle changea de logement, & alla demeurer chez une maîtreſſe d'écôle, où venoit pour ſe faire inſtruire un grand nombre de jeunes enfants. Cette nouvelle hôteſſe donna dans la ſuite bien de l'éxercice à ſa patience. Elle ſe piquoit de dévotion, mais on eut dit qu'elle la faiſoit conſiſter uniquement dans un air compoſé; & un habit modeſte qu'elle portoit. D'ailleurs ſon humeur n'en étoit ni moins acre, ni moins facheuſe. Toutes ſes paroles étoient des arrêts ſacrés dont il ne falloit pas oſer appeller. Défaut condamné par la véritable dévotion

dévotion qui bien moins ſoigneuſe des apparences extérieures que des ſentiments du cœur, a pour appanage la douceur, l'humilité, la complaiſance, & la charité. Quoiqu'il en ſoit, Mlle. de Xaintonge avoit tous les jours quelque bourraſque à eſſuyer de la part de cet eſprit emporté. Elle n'en reſſentoit néanmoins la peine qu'a raiſon de l'impreſſion que pouvoient faire ſur les jeunes perſonnes dont l'inſtruction étoit confiée à ſes ſoins, les ſaillies dont-elles étoient tous les jours témoins. Car les mauvais exemples font communement plus de mal, que les bons qu'on peut donner ne font de bien. C'eſt ce qui l'engageoit à diſſimuler tout ce qu'elle pouvoit, & à regagner par ſa douceur les eſprits révoltés par l'aigreur. Ainſi les violences qu'elle ſe faiſoit étoient-elles continuelles & exceſſives.

La grace, & la vertu, avoient ſoûtenu juſques alors Mlle. de Xaintonge : mais la force de ſon tempérament céda enfin aux différentes

cauſes qui alloient à le détruire. Epuiſée de jeûnes, & d'auſtérités, uſée par les inquiétudes, & les chagrins, elle tomba dans une fiévre lente qui ſe changeant en continuë, fit bientôt tout appréhender pour ſa vie. On ne connoît d'ordinaire bien le prix d'un Tréſor que l'on poſſéde, que lorſqu'on ſe voit au moment de le perdre. Le danger où ſe trouvoit Mlle. de Xaintonge allarma toute la Ville. Chacun ſe diſoit qu'on l'avoit trop peu connuë, que c'étoit véritablement une de ces ames extraordinaires en qui Dieu prend plaiſir à déployer ſes faveurs.

Tout ce qu'il y eût de Dames de conſidération dans Dole voulut rendre viſite à la malade. A meſure que le mal croiſſoit, les allarmes croiſſoient auſſi dans la Ville. Les Demoiſelles qu'elle avoit ſi ſouvent portée à la piété ne la quittoient plus. On regardoit comme un bonheur de pouvoir lui rendre quelques ſervices. Elle les recevoit avec une humilité, une douceur qui attendriſ-

ſoient encore davantage ſur ſon état. On la voyoit ſouffrir, & jamais on ne l'entendoit ſe plaindre, ou ſi elle ſe plaignoit, c'étoit des ſoins qu'on vouloit bien prendre d'elle. Son habitude à l'oraiſon étoit ſi grande que dans l'ardeur même de ſa fiévre, elle paroiſſoit auſſi recëuillie, & auſſi occupée de Dieu que ſi elle avoit été en parfaite ſanté. Ce qui obligea les perſonnes qui l'approchoient de chercher à la diſtraire, de peur que ſa trop grande application à Dieu n'augmentât ſes douleurs de tête qui étoient extrêmes. Vous avés beau faire, leur diſoit-elle, mon cœur tend à ſon centre, puis-je, & dois-je le retenir! Comme on la laiſſoit peu à elle même, elle ſe dédommageoit des violences qu'on lui faiſoit, en jettant des regards amoureux ſur une Image du Sauveur, & de ſa Sainte mère, qu'elle avoit fait mettre au tour de ſon lit. Un jour qu'elle contemploit une de ſes Images avec plus d'attention qu'à l'ordinaire. On lui demanda ce qu'elle

faiſoit. Je regarde, répondit-elle en riant, mon divin Médecin. Lui ſeul me guérira ; car tous vos remédes n'opérent rien, ils ne ſervent qu'à me rappeller l'amertume du Calice de notre bon Maître. On ne comprit pas dans ce moment ce qu'elle vouloit dire, mais la ſuite vérifia cette prédiction, comme on la verra.

Sur ces entrefaites, Monſieur de Xaintonge apprit le danger où ſe trouvoit ſa fille. La nature reprit alors tous ſes droits dans ſon cœur. Il ſe reprocha même d'avoir peut-être contribué à ſa maladie par toutes les affaires qu'il lui aviot ſuſcitée, il rendit juſtice à ſa vertu, & comprit qu'elle n'avoit rien fait que pour ſuivre l'eſprit de Dieu. Il écrivit ſur le champ au Père Recteur du Collége de Dole. Il lui avoüoit naturellement que le déſir de rappeller ſa fille à Dijon l'avoit fait excéder. Il lui faiſoit des excuſes ſur la façon trop vive dont il lui avoit écrit quelque mois auparavant, le prioit de rendre ſon

Confeſſeur à ſa fille, de vouloir bien la voir, & lui procurer les ſecours qui dépendroient de lui, en attendant qu'il ſe rendit lui-même à Dole.

Mlle. de Xaintonge ne s'attendoit pas à la viſite qu'elle reçût ce jour là-même des Pères Jéſuites. Elle les remercia de leurs bons offices, & rendit grace à Dieu en leur préſence, de ſa maladie. Je lui dois beaucoup, dit-elle, puis qu'elle me rend & l'amitié de mon Père, & la facilité de me confeſſer. Elle le fit dès le ſoir-même, & demanda qu'on lui apportât le Saint Viatique. On la pria d'attendre juſques au lendemain, & comme elle ſe trouva plus mal, on lui accorda la ſatisfaction qu'elle déſiroit, le concours du monde fût extrême, chacun vouloit voir la Sainte avant ſa mort. On lui donnoit des larmes, & le moment qu'on pleuroit ſur ſa perte, fût celui de ſa guériſon. Car dès-qu'elle eût reçû le Corps de notre Seigneur, elle commença à ſe trouver mieux, & comme on la féli-

toit, de ce qu'elle étoit hors de danger, elle dit aux personnes qui la servoient avec tant de charité, je vous l'avoit bien dit, que mon divin Maître seroit mon Médecin, & qu'il me rendroit la santé.

Mlle. de Xaintonge étoit hors d'affaire, lorsque Monsieur son père arriva. Leur premiere entrevûë eût quelque chose de frapant. L'épanoüissement étoit peint sur le visage de la fille, la joye & la douleur sur celui du père. Ses larmes parlérent d'abord, & la tendresse s'expliqua de part, & d'autre. Monsieur de Xaintonge dit à sa fille que le plaisir de la revoir lui faisoit oublier tout le passé. Mlle. de Xaintonge en qui la vertu n'avoit fait que perfectionner sa tendresse pour ses parents, remercia Monsieur son père de l'amitié qu'il lui marquoit, & lui dit que jamais elle ne l'auroit abandonné si elle n'eut pas crû que Dieu demandoit d'elle ce sacrifice, mais qu'elle étoit abondamment dédommagée de tout ce qu'elle avoit souffert par la

consolation de voir qu'il vouloit bien lui rendre ses bonnes graces. Il avoit pris en effet d'autres sentiments, & il dit en plusieurs rencontres aux Dames qui étoient les plus assiduës auprès de sa fille, qu'il ne mettroit dorénavant aucun obstacle à son Institut, qu'il useroit même de son crédit pour l'appuyer avec autant d'ardeur qu'il en avoit eû jusques là à s'y opposer. Il ne laissa pas que de proposer à Mlle. de Xaintonge de se rendre à Dijon dès que ses forces le lui permettroient, soit pour rétablir sa santé, soit pour contenter Madame sa mère, dont le grand âge ne pouvoit plus supporter un voyage, & qui souhaitoit ardemment de la voir. Pour l'y engager plus efficacement, il lui promit de la renvoyer, dès qu'elle seroit parfaitement rétablie.

Le tems que Mlle. de Xaintonge mit a reprendre des forces, fût également utile aux autres & à elle même. Elle avoit des conversations journalieres avec des personnes de la Ville,

& on ne ſauroit dire combien elles ſervirent à les porter à la pieté. Les vertus qu'on lui avoit vû pratiquer pendant ſa maladie, donnoient de l'efficace à ſes paroles. L'aménité les aſſaiſonnoit, & la douceur les faiſoit goûter. On recherchoit ſes entretiens patce que tout pieux qu'ils étoient, ils avoient je ne ſai-quoi qui inſpiroit une ſainte joye. Elle même participoit à divers petits amuſements, quand l'innocence y préſidoit.

C'eſt un tribut, diſoit-elle, que nous devons quelquefois à la foibleſſe de notre nature. Le Sauveur lui-même ne dédaignoit pas de ſe préter aux differentes invitations qu'on lui faiſoit, mais la gloire de ſon père s'y trouvoit toujours. Il inſtruiſoit, il édifioit, & rapportoit tout à des vûës ſupérieures, c'eſt ce que pratiquoit, & faiſoit pratiquer Mlle. de Xaintonge. Un jour qu'elle étoit avec ſes compagnes, que nous ſommes heureuſes, leur dit-elle, de ſervir un maître qui veut bien mettre en ligne de compte juſques à nos amuſements

dés que nous avons ſoin de les prendre par un bon principe, & de les lui rapporter. Qui nous empêche d'élever nôtre cœur à lui au milieu de nos occupations. Le déſir de lui plaire donne ſeul le prix aux actions les plus indifférentes.

C'eſt ainſi que Mlle. de Xaintonge cherchoit à faire paſſer dans les autres, l'habitude qu'elle avoit priſe d'être continuellement unie à Dieu, qui ſe communiquoit de plus en plus à elle. Il lui inſpira un détachement d'elle-même qui paſſe tout ce qu'on peut dire. Elle étoit prête à tout entreprendre pour Dieu, ſans rien déſirer en particulier que ce qu'il voudroit. Elle ne ſe permettoit même plus de porter aucune perſonne par des invitations inſinüantes, à embraſſer ſon Inſtitut. Elle laiſſoit faire à Dieu les vocations, comme il avoit fait la ſienne, ſachant bien qu'il n'en eſt de bonnes que celles qui viennent de lui. Ainſi l'écrivoit-elle à Mlle. de Boiſſet, & à une autre qui l'avoit preſſée de faire quelques démar-

ches auprès de certaines perſonnes pieuſes qui ſembloient n'attendre que ſes ſollicitations pour ſe joindre à elle.

Il n'eſt pas en mon pouvoir de rien dire, & de rien faire qui donne de l'amour pour les fonctions apoſtoliques. Dieu qui en m'y appellant à voulu que d'autres s'aſſociaſſent à moi, ſaura bien les perſuader quand le tems marqué par ſa providence ſera arrivé. Peut-être ai-je déja gâté ſon ouvrage, en témoignant à quelques perſonnes trop d'empreſſement. Laiſſons faire Jeſus-Chriſt, & regardons comme notre plus grand bonheur de nous abandonner nous, & tout ce que nous ſommes, entre ſes mains. Soyons dorénavant toutes à lui, & nullement à nous.

Rien n'échapoit à cette ame fervente de ce qui pouvoit contribuer à la mettre dans l'état de perfection, qui étoit l'unique objet de ces vœux. Jamais elle ne s'engageoit à une viſite, ou à quelque œuvre de piété, qu'elle ne penſât comment Dieu vou-

loit qu'elle s'y comportât. Elle n'en ſortoit point qu'elle ne jettât les yeux ſur elle même pour voir ſi elle avoit véritablement agi ſelon Dieu, & pour s'en punir ſi elle trouvoit qu'elle y eut manqué. Elle ſe ſentit même, toute foible qu'elle étoit, encore un nouvel attrait pour la mortification. Voulant travailler à ſanctifier les autres, ſe diſoit elle, il faut que je commence par imiter mon Sauveur qui à fait pénitence pour les péchés de ceux qu'il venoit ſauver. C'étoit un modéle qu'elle cherchoit à copier en tout. Ayant fait réflexion qu'il alloit au temple avec le commun des enfans d'Iſraël, qu'il inſtruiſoit, & donnoit des léçons autoriſées par la force de ſes exemples, elle ſe confirma dans la réſolution qu'elle avoit priſe de vouloir que les filles de ſon Inſtitut s'approchaſſent des Sacrements avec le commun des fidéles, & dans la foule du peuple. Les exemples de modeſtie qu'elles donnéront, écrivoit-elle, porteront à s'approcher de nos ſacrés

miſtéres avec reſpect. On apprend à faire ſoi-même ce qu'on voit faire ſouvent aux autres. Les exemples en effet de ſes filles, quand ſon Inſtitution fût en régle, firent beaucoup d'impreſſion, & ils ſont encore aujourd'hui un vrai ſujet d'édification, & peut-être de condamnation, pour quiconque n'en profite pas.

Mademoiſelle de Xaintonge ne s'occupoit que de ces diverſes œuvres de piété, lorſque Monſieur ſon père qui vit bien qu'elle ne penſoit plus au voyage de Dijon, ou que du moins elle cherchoit à le différer, lui envoya Monſieur ſon frere pour l'y déterminer obſolument, & l'accompagner. Elle ſe rendit à ſes inſtances, & partit le jour ſuivant. Son arrivée dans la Ville de Dijon fût le triomphe de la vertu. Elle y reçût les viſites de tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué. Les perſonnes même qui avoient blamé ſa conduite ne furent pas les moins empreſſées à la viſiter. Il eſt vrai que des motifs bien différents furent la cauſe de ce concours général.

Mais

Mais l'édification fut la même pour tous. On lui trouva un maintien si décent, une converſation ſi ſainte, quelque choſe de ſi aiſé & de ſi uni dans ſes façons, qu'elle ſe gagna tout le monde. Madame ſa mère ſurtout fondoit en larmes de joye en la voyant ; elle lui faiſoit raconter ce qui lui étoit arrivé depuis ſon départ de Dijon. Elle n'avoit jamais tout oüi. Ce qu'elle avoit entendu, elle vouloit encore l'entendre, & ſa ſainte fille ſatisfaiſoit à ſa tendreſſe, & à ſa curioſité avec cette candeur, cette naïveté aimable qui attache, & qui gagne, elle ne lui taiſoit que ce qui tournoit à ſon honneur, ou qui pouvoit donner trop de compaſſion pour elle.

Dès que les premières viſites, & les premiers empreſſements furent paſſés, Mlle. de Xaintonge voulut faire à Dijon ce qu'elle avoit fait à Dole. Ses éxercices de piété, & ſes œuvres de charité partagérent ſes journées. Dans un tems elle édifioit au pied des Autels, & dans l'autre elle inſtruiſoit les jeu-

nes perſonnes de ſon ſexe, ou bien elle viſitoit les hopitaux. Elle y étoit devénuë un ſpectacle qui montre bien l'eſtime qu'on a naturellement pour la vertu. On alloit pour la voir dans ces humiliants éxercices. On eût voulu l'imiter, & on n'en avoit pas le courage, mais on avoit aſſés d'équité pour dire qu'il falloit être bien penétré du déſir de plaire à Dieu pour préférer ces pénibles occupations aux douceurs, & aux agréments qu'elle pouvoit trouver dans le ſein de ſa famille. Elle ſeule ſe reprochoit de ne point aſſés faire pour lui. Quelques moments qu'elle donnoit à des viſites de bienſéance, & aux devoirs qu'éxigeoit une nombreuſe parenté, lui paroiſſoient dérobés au Ciel. On me fait quitter Dieu pour les créatures, je ne cherche point aſſés Dieu. Tout eſt devenu humain pour moi, diſoit-elle au Père de Villars ſon ancien Directeur qu'elle avoit retrouvé à Dijon, où il étoit revenu depuis le rappel des Jéſuites en France; car Henry IV. y avoit rappellé ces Pères. Ce grand

Prince dès-lors ne ceſſa plus de les honorer de ſa protection Royale, il voulut même après les avoir eus durant ſa vie pour les Directeurs de ſa conſcience, les avoir après ſa mort pour les dépoſitaires de ſon cœur.

Pour Mademoiſelle de Xaintonge elle fut heureuſe d'avoir retrouvé le Père de Villars, elle touchoit à un moment critique où elle avoit beſoin de fermeté, & de conſeil. A meſure que Monſieur ſon père l'étudioit de plus près, il étoit toujours plus charmé de la revoir chez lui. Les éloges qu'on lui en faiſoit, ſes maniéres, cet air de grace qu'elle donnoit, pour ainſi dire, à la vertu, lui firent prendre le parti de ne rien oublier pour la retenir à Dijon. Il ne voulut pas d'abord laiſſer apercevoir ſon deſſein, & pour mieux en venir à bout, il feignoit quelquefois d'entrer dans les vûës de ſa fille, mais au fond le plus ſouvent il lui propoſoit des difficultés qui lui paroiſſoient inſurmontables.

Tout autre que Mlle. de Xaintonge

auroit été arrêté par les diverſes objections que Monſieur ſon père lui faiſoit, mais outre qu'elle avoit l'eſprit bon, ferme, ſolide, de l'aiſance à parler, elle avoit les interêts de Dieu à défendre. Sa cauſe s'animoit, & on eût dit que le zéle de la gloire de Dieu lui fourniſſoit des armes. Monſieur de Xaintonge crut que le vrai moyen de l'embaraſſer étoit de lui faire mettre par écrit le plan de l'Inſtitut qu'elle méditoit, pour qu'on l'éxaminât avec toute l'attention que demandoit une affaire auſſi importante. Il lui en fit la propoſition. Tracés-moi, lui dit-il, le plan de cette compagnie que vous voulés établir. Je ſuis père, & je ne dois point donner mon conſentement à rien de votre part, où l'on puiſſe trouver à redire. Il n'eſt pas juſte non plus que je m'en fie à mes propres lumiéres. La prudence demande que je faſſe éxaminer votre plan par d'habiles gens. S'ils l'agréent, mon conſentement vous eſt aſſuré.

Mademoiſelle de Xaintonge auroit

pû refuſer ce parti après les promeſſes qu'on lui avoit faites. C'étoit s'expoſer, que de ſe ſoumettre à un jugement rendu par des Juges dévoüés à Monſieur ſon père, & par conſéquent portés à entrer dans ſes vûës. Cette idée ſe préſentoit naturellement à ſon eſprit, mais le Directeur de Mlle. de Xaintonge lui avoit ſouvent dit qu'on ne devoit point craindre de préſenter l'œuvre de Dieu à découvert, que ſi celle qu'elle propoſoit étoit ſelon lui, il triompheroit des raiſonnements humains. Elle obéït donc, & après avoir recommandé ſes interêts à Jeſus-Chriſt, elle traça d'une manière ſuccinte le plan de ſon Inſtitut.

De pluſieurs points que propoſa Mlle. de Xaintonge, les principaux ſe réduiſoient à dire qu'elle prétendoit former une aſſemblée de filles dont le but ſeroit de travailler à leur ſanctification, & à celle des perſonnes de leur ſexe, & en particulier à l'inſtruction des jeunes filles. Pour y travailler avec plus de facilité, elle

excluoit de ſa Congrégation la clôture. Elle vouloit que dans les endroits où il y auroit des Jéſuites, ſes filles s'adreſſaſſent à eux pour la direction. L'établiſſement enfin devoit ſe commencer à Dole.

Monſieur de Xaintonge préſenta cet écrit à trois Eccléſiaſtiques, & au Père Prieur des Chartreux, perſonnages recommandables par leur capacité, & leurs vertus. Il leur expoſa les raiſons qu'il avoit de s'oppoſer à ce projet, & les pria de ſe trouver chez lui au jour marqué pour y diſcuter l'affaire avec maturité. Elle étoit decidée avant qu'on s'aſſemblât. Prévenus par les diſcours de Monſieur de Xaintonge les examinateurs choiſis rejettérent hautement l'entrepriſe. Chacun parla à ſon tour, & ne le fit que pour combattre par différentes raiſons, un deſſein dont on diſoit qu'il ne falloit nullement permettre l'éxécution.

Les uns trouvans mauvais que l'inſtruction dont fait profeſſion cet Inſtitut fût entre les mains des filles,

prétendoient que ce point étoit contre l'uſage de l'Egliſe, où l'on n'a jamais employé les perſonnes du ſexe à ces ſortes de miniſtéres qui demandent de la ſcience, & des connoiſſances. Les autres regardoient la clôture comme eſſentielle, & rejettoient tout établiſſement de filles dont elle ne ſeroit pas la bâſe. Pour ce qui eſt de l'obligation de s'addreſſer aux Jéſuites pour les confeſſions, on trouvoit de l'inconvénient à gêner ces filles dans un point auſſi délicat. D'ailleurs on doutoit que ces Pères contre l'uſage deſquels il eſt de ſe charger de la direction des Réligieuſes, vouluſſent bien ſe charger de celles-ci. Enfin, diſoit-on, l'établiſſement projetté dût-il avoir lieu, ce n'étoit pas à Dole, mais à Dijon qu'il en falloit jetter les fondements.

Maîtreſſe de ſes paſſions, accoûtumée à prendre ſur elle-même, Mlle. de Xaintonge écouta d'un air tranquille les differents arrêts qu'on prononçoit contre elle Elle prioit ſeulement intérieurement Jeſus-Chriſt de

lui donner les ſecours qu'il lui avoit ſi ſouvent promis. Elle ſe ſentit éxaucée, & fit bien voir qu'elle l'étoit en reprenant ſur le champ tout ce qu'on lui avoit objecté dans le même ordre qu'il avoit été diſcuté. La vertu parloit par ſa bouche, & donna des graces, & de la force à toutes ſes paroles. J'ai, Meſſieurs, dit-elle, pour vos lumiéres tout le reſpect qui leur eſt dû. Mais quand j'aurai répondu aux raiſons qui vous ont frappées, je me flatte que vous voudrés bien être de mon avis.

Vous prétendés qu'il eſt contre l'uſage de l'Egliſe de voir des perſonnes de mon ſexe employées aux fonctions de zéle. Quelle étoit donc dans les premiers ſiécles du chriſtianiſme l'occupation des Diaconeſſes ! leur miniſtére ſe bornoit-il à aſſiſter aux cérémonies du baptême ; & nommément à l'immerſion des perſonnes de leur ſexe. N'étoient-elles pas chargées des filles Catécuménes, de leur repéter les inſtructions qu'on leur avoit faites, & de les former à la ré-

ligion. Ne voit-on pas encore aujourd'hui des veuves, des femmes mariées, inſtruire de jeunes perſonnes, pourquoi des Vierges Chrêtiennes raſſemblées en communauté, ne le feroient-elles pas ! Ou plûtôt ne doit on pas préſumer qu'elles le feront beaucoup mieux. Les motifs ne ſeront-ils pas plus parfaits ! La gloire de Dieu, & non l'interêt mobile des gens du monde, les animera. Remplies des grandes vérités de la Réligion qu'elles puiſeront dans la priére, dans la lecture, & dans l'oraiſon, elles donneront des inſtructions qui doivent naturellement être plus touchantes, & plus fonciéres que celles que pourroient donner des perſonnes occupées de leurs affaires perſonnelles. Les avantages inſéparables de l'éducation, de la naiſſance, de la douceur, du bon exemple de ces Réligieuſes Maîtreſſes me perſuadent qu'elles ſerviront beaucoup à former le jeune ſexe aux devoirs chrétiens, & aux bienſéances civiles.

Le refus que je fais de la clôture

vous a alarmé, & néanmoins ce point me paroit eſſentiel au deſſein que j'ai formé. L'Inſtitut que je propoſe doit, comme je l'ai déja dit, avoir deux buts différents, réünir la vie contemplative de Madeleine, & la vie active de Marthe, travailler à ſa ſanctification propre, & à celle du prochain. Comment y réüſſir, ſi nous n'avons point de commerce avec lui, ſi une vie aiſée, & unie en apparence ne nous aide à le gagner, pour le gagner enſuite à Dieu. Ce n'eſt pas que je prétende que les ſorties ſoient fréquentes. Les plus ordinaires ſeront pour viſiter les malades, aller aux Egliſes, au tribunal de la Pénitence, & à la Sainte Table. Les filles qui entreront dans cette Congrégation, après s'être immolées à Jeſus-Chriſt dans le ſecret de leur maiſon par la mortification, l'ennui d'inſtruire une jeuneſſe volage, rarement ſenſible aux peines qu'on ſe donne pour elle, rendront publics leurs ſacrifices par la vertu qu'elles tâcheront d'inſpirer. D'ailleurs, quoique la clôture ſoit loüable & que j'aye

en vénération les perſonnes qui l'embraſſent, je ſai que toutes ne ſont pas appellées à ce genre de vie. Pluſieurs ſe conſacreroient à Dieu ſi elles ne redoutoient cette ſolitude. Pourquoi donc héſiter de former un nouvel aſyle aux épouſes de l'agneau, & puiſque le ſaint Siége a approuvé les Urſulines de ſaint Charles qui ne ſont pas cloitrées, pourquoi condamner ce qui a déja été établi par une autorité ſupérieure.

Loin de gêner les conſciences pour la confeſſion, comme vous le ſuppoſés, je prétend donner plus de facilité pour ce Sacrement, où trop de gêne devient effectivement dangereuſe. Les communautés cloitrées, ſont ſouvent réduites à un ſeul Confeſſeur, & rarement un homme eſt-il au gré de toutes les perſonnes qui les compoſent. La confiance une fois perduë, quel bien peut-on faire ! ou pour la conſerver de quelle condeſcendance n'eſt-on pas obligé d'uſer, & peut-être quelquefois au préjudice de la régle. D'ailleurs je laiſſe à mes filles l'op-

tion entre les Confeſſeurs Jéſuites. Mon Inſtitut aura beaucoup de rapport à celui de ces pères. Ainſi ils ſeront plus en état d'en faire connoître, & garder les devoirs. Les perſonnes qui pratiquent une profeſſion ſont ordinairement plus propres à inſtruire les autres qui veulent en embraſſer une ſemblable, & je ne vois pas pourquoi les Jéſuites me refuſeroient des ſecours qu'ils ne refuſent à perſonne.

Quand au lieu où je me propoſe de faire cet établiſſement, il n'eſt point de mon choix. La nature, l'a facilité des ſecours, tout me retiendroit à Dijon, mais Dieu qui me l'a inſpiré, m'a auſſi marqué la Ville de Dole pour commencer un ouvrage qu'il voudra bien benir, puiſque je ne l'entreprends que par ſes ordres. Enſuite elle rapporta avec une ſimplicité, & une candeur admirable, ce qui étoit arrivé lorſque cette pauvre dont nous avons parlé lui rendit dans une Egliſe ſes forces d'une façon ſi miraculeuſe, & lui découvrit le fond de

ſon

ſon cœur. Elle conclut en diſant que ſa détermination n'étoit point priſe à la légére, qu'elle étoit le fruit de pluſieurs années de prières, & que quelque devouée qu'elle fût à l'obéïſſance, & à la tendreſſe qu'elle devoit à Monſieur ſon père, & à Madame ſa mère, elle ſe devoit encore plus à Dieu.

Ces raiſons déduites avec force & préciſion, produiſirent l'effet qu'on devoit naturellement en attendre Les choſes parurent ſous un autre jour, & ceux qui venoient de condamner le projet de Mlle. de Xaintonge lui donnérent les éloges qu'il meritoit. Monſieur de Xaintonge qui n'avoit pas raſſemblés chez lui ces Meſſieurs pour confirmer ſa fille dans ſes ſentiments, ne prenoit point plaiſir aux loüanges qu'ils lui prodiguoient. Auſſi feignant d'acquieſcer à leur avis, il les congédia le plûtôt qu'il lui fut poſſible, comptant bien cependant ne pas s'en tenir à leur déciſion. A peine quelques jours s'étoient-ils écoulés qu'il dit à ſa fille. J'ai fait des

réflexions sur ce qui a été dit dans la conférence tenüe à l'occasion de votre Institut. On l'a approuvé, mais c'est que vous ne l'avés présenté qu'en gros. Les personnes qui l'ont éxaminé n'en ont point eû assés de connoissance pour pouvoir prononcer d'une façon à me rassurer. Tranquillisés ma tendresse qui ne cherche que le vrai, & votre bien. Mettés de nouveau votre plan sur le papier ; mais entrés dans le plus grand détail. Je le donnerai à des juges qui ne doivent pas vous être suspects, puisqu'ils ont été jusques ici les directeurs de votre conscience. Si vous avés leurs suffrages, je vous donne dès maintenant le mien.

Mademoiselle de Xaintonge ne s'attendoit pas à cette nouvelle batterie que Monsieur son père dressoit contre elle : mais comme elle cherchoit véritablement Dieu, & ne cherchoit que lui, elle n'étoit point fachée que son ouvrage fût éxaminé de près, disposée qu'elle étoit à y retrancher, ou à y ajouter ce qu'on

croiroit plus de la gloire de Dieu. Elle traça donc dans le plus grand détail, le plan de ſa Compagnie, & le donna à Monſieur ſon père qui le remit à quatre Jéſuites de ſes amis. Il eſt aiſé d'imaginer toutes les objections qu'il leur fit, & toutes celles qu'il les pria de faire. Il fut admirablement bien ſecondé Ces pères depuis longtems ne pouvoient goûter le projet d'un établiſſement nouveau, & encore moins le ſéjour de Mlle. de Xaintonge à Dole. Cependant comme ils avoient une eſtime ſinguliére pour le père de Villars Confeſſeur de Mlle. de Xaintonge, il leur en coutoit de la condamner, ſans lui avoir démandé ſon avis, & propoſé leurs peines. Mais ce Père refuſa de leur donner aucun éclairciſſement. Ce n'eſt pas à moi, ajoutât-il, qu'il faut demander raiſon d'un projet que je n'ai pas formé. Examinés les propoſitions que vous a faites Mlle. de Xaintonge. Oppoſés lui vos difficultés, péſés ſes réponſes. Tout ce que je puis faire c'eſt de l'engager à paſſer par ce que vous aurés décidé.

Le père de Villars qui depuis long-tems connoiſſoit la conduite de Dieu ſur ſa pénitente, ne doutoit nullement que celui qui l'avoit déja renduë victorieuſe, ne le fit de nouveau. Il ne ſe trompa pas. Le jour de l'aſſemblée venu à laquelle aſſiſta Monſieur ſon père, Mlle. de Xaintonge y parla avec une modeſtie, & avec une fermeté en même-tems qui marquoit évidemment l'eſprit de Dieu dont elle étoit animée. On lui fit à peu près les mêmes difficultés qu'on lui avoit déja oppoſées. Elle répondit avec la même force, & la même clarté. C'étoit une netteté, un ordre dans ſes réponſes qui portoient je ne ſai quoi de lumineux dans tout ce qu'elle diſoit.

Cette nouvelle conférence n'ayant pas mieux réuſſi que la première au gré de Monſieur de Xaintonge, il propoſa de mettre par écrit quelques objections auxquelles ſa fille répondroit de même. Elle y conſentit encore, car rien ne la rebutoit, pourveu que l'œuvre de Dieu s'avançât. Il ſeroit trop long de rapporter cequ'on

lui objecta de nouveau. Rien ne fut oublié de tout ce qui pouvoit l'embaraſſer. On l'attaqua principalement ſur la nature des vœux ſimples qu'elle prétendoit admettre, & dont les Evêques pourroient diſpenſer, ſur le refus qu'elle faiſoit de s'incorporer à quelque Ordre déja établi, ſur la liberté qu'elle donnoit aux ſupérieures de mettre déhors les incorrigibles, s'il s'en trouvoit, & enfin ſur la ſingularité des trois ans de noviciat qu'elle éxigeoit.

Chaque article fut preſſé avec toute ſa force poſſible. Il y avoit même des points dont la diſcuſſion paroiſſoit au deſſus de la capacité d'une fille. Mlle. de Xaintonge ne s'en effraya pas. Elle eut recours à la ſource des vraïes lumières. Elle conſulta Jeſus-Chriſt ſon divin oracle, & après avoir porté pluſieurs fois ſur elle à la ſainte table, l'écrit où étoient les réponſes qu'elle avoit faites, elle le remit à Monſieur ſon père qui le porta aux éxaminateurs. Il comptoit que par cette voye ils auroient plus de

liberté pour dire leurs ſentiments, & plus de facilité à embaraſſer ſa fille. Mais il en arriva tout autrement qu'il n'avoit penſé. L'écrit de Mlle. de Xaintonge les jetta dans l'étonnement : ils ne pouvoient aſſés admirer la force de ſes réponſes, la ſageſſe de ſes vûës, les traits de la conduite de Dieu qu'ils trouvoient ſenſiblement marqués à chaque page. Comme ils agiſſoient de bonne foi, ils parlérent avec ſincérité à Monſieur de Xaintonge. Le deſſein de Mlle. votre fille, lui dirent-ils, nous avoit d'abord paru ſingulier, & tout ce que vous nous en aviés dit nous portoit à le déſapprouver. Mais le doigt de Dieu y eſt ſi clairement marqué, que nous ne ſaurions refuſer une approbation que l'équité nous arrache. Nous penſons même que ce ſeroit s'oppoſer aux vûës du Ciel que de ne pas nous rendre aux déſirs, & aux raiſons de Mlle. votre fille.

Condamné de nouveau par ceux même qu'il croyoit devoir être de ſon ſentiment, Monſieur de Xaintonge

ne pût s'empêcher de donner enfin le conſentement qu'on lui demandoit. Il ne reſtoit plus qu'un reſſort à mettre en œuvre, il le fit.

Madame de Xaintonge n'avoit pas moins de tendreſſe pour ſa fille qu'en avoit ſon époux. Elle étoit âgée, & attaquée d'une langueur qui ſembloit devoir la conduire au tombeau. Elle s'étoit aſſés foiblement oppoſée au retour de ſa fille à Dole, ſoit qu'elle craignit de la contriſter, & d'aller contre les ordres de Dieu, ſoit qu'elle crût que Monſieur de Xaintonge y apporteroit des obſtacles invincibles. Quoiqu'il en ſoit, ce fut elle qui lui porta le coup le plus ſenſible. Mr. de Xaintonge lui avoit perſuadé qu'il ne reſtoit plus d'autre moyen d'arrêter ſa fille que de mettre en œuvre & ſes larmes, & ſa tendreſſe. Elle le fit avec toute l'ardeur d'une mère qui aime.

Mlle. de Xaintonge ne ſe doutoit point du nouvel aſſaut qu'elle alloit avoir à ſoutenir. Elle s'imaginoit trouver Madame ſa mère toujours dans

les mêmes dispositions à son égard. Elle alla donc dans sa chambre, y entra avec un air de joye, & lui dit en l'embrassant tendrement ; me voici, enfin, ma chère & aimable mère, au comble de mes vœux. Dieu a daigné benir ce que j'ai fait pour mettre dans tout son jour le dessein qu'il m'a inspiré. Mon père y donne les mains, & votre piété doit vous y faire prendre part. Mais ce qui est pour moi un nouveau motif de satisfaction, c'est que me voilà en état de ne vous plus quitter jusques au moment de mon départ, & de vous rendre tous les petits services qui dépendront de moi.

Ce sentiment de tendresse fut le signal du combat. Madame de Xaintonge saisit l'occasion que sa fille lui présentoit, & lui dit avec un air de douceur, mêlé de mécontentement si vous aviés autant de plaisir à me rendre service que vous le dites, & que j'en ai moi-même à en recevoir de vos mains, vous ne me parleriés point de m'abandonner. Le triste état où

vous me voyés, vous attendriroit, & ne vous permettroit pas de me quitter. Je le vois, il vous eſt indifférent que je vive, ou que je meure. Après vous avoir toujours aimée ſi tendrement, devois-je m'attendre à ſi peu de retour de votre part, & penſer que vous ſeriés un jour ſans tendreſſe pour moi; votre inſenſibilité m'afflige. C'eſt aujourd'hui le plus grand de mes maux. Quel état! En peut-il être de plus affligeant! D'une part, une mère mourante, qui demande pour toute grace à ſa fille de lui fermer les yeux; & de l'autre, une fille qui refuſe à ſa mère cette conſolation: je ne me déguiſe point vos diſpoſitions; malgré l'état où vous me voyés, peut-être ſeriés-vous déja partie ſi vous en aviés trouvé l'occaſion. Non, ma fille, non vous ne m'aimés pas.

Ces paroles étoient entrecoupées de ſoupirs, & Mlle. de Xaintonge ne répondoit que par des larmes. Le reproche que lui avoit fait Madame ſa mère de manquer de tendreſſe pour elle, l'avoit percée juſqu'au vif.

Son cœur en étoit tellement ſerré de douleur qu'elle ne pouvoit parler. Enfin reprenant ſes eſprits, elle s'écria avec une amertume qui mettoit à découvert ſes ſentiments. Je ne vous aime pas. Ah ma mère, ma tendre mère, quelle playe faites-vous à mon cœur ! Vous voulés m'affliger, je le vois. Mais pourquoi le faites-vous à ce point ! Oui je vous atteſte vous-même, ai-je jamais rien fait qui pût vous faire douter de mon amour pour vous ! Si vous ſaviés ce qu'il en coute à mon cœur de vous quitter, vous ne me parleriés pas ainſi. Loin de me contriſter, comme vous venés de le faire, vous m'encourageriés. Dieu éxige de moi ce ſacrifice, & c'eſt le plus grand que je puiſſe faire. Hélas ! ſuis-je maîtreſſe de le lui refuſer. Je ſai ce que je vous dois, mais je ſai auſſi ce que vous & moi nous lui devons. O mon Dieu, ne puis-je vous obéïr, ſans déſobéïr à ceux que vous m'ordonnés de reſpecter. Faites qu'ils ayent un cœur autre pour moi, ou que j'en ai un autre pour eux. Falloit-

il donc que je vinſſe à redouter la tendreſſe de ce que j'ai de plus cher au monde. Alors ſe tournant du côté du lit de ſa mère, elle lui dit des choſes ſi touchantes pour la convaincre qu'elle l'aimoit, que cette vertueuſe Dame en fut attendrie juſques au fond de l'ame ; mais plus la tendreſſe de ſa fille éclatoit, plus elle r ût le moment favorable pour triompher de ſa conſtance.

Eh bien, ſi vous m'aimés, comme vous le dites, reprit Madame de Xaintonge, donnés m'en des marques ſincéres. Votre conduite dément vos paroles. La grace que je vous demande, c'eſt de ne pas abréger mes jours. Votre départ me feroit mourir de douleur, laiſſés moi vivre, & ne prevenés pas, par l'état où vous me réduiriés, les momens que le Ciel a marqués pour me tirer de ce monde ; mais non, Dieu aura de moi, une compaſſion que vous me refuſés: j'eſpère que contre votre intention, il vous forcera de me rendre les derniers devoirs, il me fera la faveur de pré-

venir votre départ par ma mort. Vous y aurés contribué, ma fille, & me voyant finir plûtôt que je n'aurois dû le faire, vous dirés à Dieu que pour lui plaire, vous avés fait mourir votre mère.

Il faut avoüer que Mlle. de Xaintonge eut beſoin alors de toute ſa réligion, & de toute ſa fermeté. Le combat qui s'éleva dans ſon cœur fut des plus violents. Le déſir d'éxécuter la volonté de Dieu la bruloit, la tendreſſe qu'elle avoit pour Madame ſa mère la tourmentoit. Sa conſtance commençoit à s'ébranler, & la nature prenoit preſque déja le deſſus ; mais Dieu vint heureuſement à ſon ſecours. Au milieu de cet abyme d'amertumes, de reproches, de tendreſſe mutuelle, elle étoit tombée à genoux devant le lit de Madame ſa mère, lorſqu'elle jetta les yeux ſur un Crucifix. Ce coup d'œil calma le trouble de ſon cœur. Ah, Seigneur, s'écria-t'elle intérieurement, vous nous avés aimés juſques à triompher pour nous de la mort même, & moi je ne puis triom-

pher

pher pour vous de la chair & du ſang quand il s'agit de vous obéïr. Pardonnés moi une foibleſſe que je déſavoüe, & donnés moi une force que je n'attends que de vous. Je me ſoumets totalement à votre bon plaiſir. je veux tout, & je ne veux rien, ou plûtôt je ne veux que ce que vous voudrés. Dieu qui permet les tentations & les combats, n'abandonne jamais les ames qui par leur fidélité méritent ſon ſecours. A peine eut elle fait cet acte de réſignation & de conformité à la volonté de Dieu, qu'elle ſentit le calme, & le courage naître dans ſon cœur.

Mlle. de Xaintonge étoit encore à genoux, & baignée de larmes, lorſque Monſieur ſon père qui avoit ménagé cette entrevûë, & en attendoit l'iſſüe entra; que vois-je! dit-il, vous êtes toutes les deux en pleurs. On ne lui répondit d'abord que par des larmes; mais s'adreſſant à ſa fille: que veut dire, continua-t'il, la poſture où je vous ai trouvée quand je ſuis entré. J'adorois Dieu, répondit-

elle, & je me ſoumettois à ſes ordres en un point qui me coute autant que ſi je donnois ma vie. Il ne me l'a pas demandée, & il me demande le ſacrifice que je ſuis ſur le point de faire. Quoi, répliqua Monſieur de Xaintonge, Dieu éxige-t'il quelque choſe de nouveau de vous, & les raiſons que votre mère vous aura ſans doute dites pour vous retenir, n'auront-elles pû vous perſuader ! elles m'ont attendries, répondit Mlle. de Xaintonge, mais quoiqu'il m'en coûte, elles ne me feront jamais manquer d'obéïſſance à la voix de Dieu. Elle a été plus forte dans mon cœur que celle de la nature. Je me ſoumets à ſes ordres, & je ſuis diſpoſée à les éxécuter quelques rigoureux qu'ils ſoient pour moi en cette occaſion.

Vous n'avés au moins rien déterminé de fixe pour votre départ, reprit Monſieur de Xaintonge. Eh bien donnés-vous le tems d'éxaminer encore la volonté divine, & ne penſés pas à ſortir ſitôt de ma maiſon. Je ſuis entre les mains de Dieu, répondit

Mlle. de Xaintonge. Quels reproches n'auriés vous pas à vous faire, ſi par une tendreſſe trop naturelle & trop peu ſoumiſe, vous venies à m'en arracher. Alors ſe mettant à genoux, & montrant à Monſieur ſon père & à Madame ſa mére un Crucifix. Je vous conjure, leur dit-elle, par tout ce que vous devés à cet homme Dieu mort en Croix pour notre ſalut de me laiſſer ſuivre la voye qu'il m'a tracée. Votre ſoumiſſion à ſes volontés finira vos peines,& terminera mes chagrins. il a autorité ſur moi, vous l'avés auſſi. La votre voudroit-elle lui diſputer la ſienne ? Votre tendreſſe peut vous emporter, mais votre Réligion doit vous retenir. Sacrifiés votre fille à Dieu. Hélas, je lui ſacrifie bien ce que j'ai de plus cher au monde, & ſoyés pour moi un modèle de vertu comme vous l'avés toujours été.

Mlle. de Xaintonge s'apperçût que ſes paroles faiſoient impreſſion. On s'attendriſſoit,& on ne lui répliquoit plus rien. Elle prit ce moment pour

se retirer, & donner le tems à la réflexion. Ce fut aux pieds de Jesus-Christ qu'elle alla se jetter. Là elle lui réïtera avec une nouvelle ardeur le sacrifice d'elle-même, & de tout ce qu'elle étoit. Elle lui protesta qu'elle seroit toujours prête à éxécuter ses volontés à quelque prix qu'il en mît l'exécution. Ce qu'elle lui demanda ce fut de laisser toute la sensibilité à son cœur dans la séparation qu'elle méditoit, pour qu'elle eût occasion de mériter d'avantage, mais de l'ôter à ses parents pour leur adoucir un sacrifice qu'il éxigeoit d'elle. Après avoir donné à son divin Maître ces marques de générosité & d'amour, elle alla raconter au Père de Villars l'horreur du combat qu'elle avoit eu à soutenir, & le danger où elle avoit été d'abandonner son projet, sous couleur de gratitude & de piété maternelle. Ce fut avec une vrai humilité qu'elle se reprocha sa foiblesse, assurant que pour la réparer, elle étoit déterminée à partir le plûtôt qu'il lui seroit possible.

Le Père de Villars loüa la fidélité de Mlle. de Xaintonge à écouter la voix du Ciel, & à la ſuivre. Il lui parut pourtant que le Seigneur en cette occaſion n'avoit éxigé d'elle, comme d'un autre Abraham, que la diſpoſition au ſacrifice, mais non pas ſa conſommation. Vous en avés aſſés fait, lui dit-il, plaidés dorénavant votre cauſe devant Dieu ſeul, & ne ſollicités plus votre départ, qu'à ſes pieds, faites le même ſans inquiétude, & vous mettant dans un état d'indifférence pour éxécuter également tout ce qu'il lui plaira d'ordonner, attendés qu'il vous manifeſte ſa derniére volonté. En attendant, votre étude aujourd'hui doit être de rendre à Madame votre mère les ſervices que la nature éxige de vous; mais rendés les de façon que l'on voye qu'en ſatisfaiſant aux dévoirs de la chair & du ſang, vous n'en ſuivés pas néanmoins les loix, & que vous ne cherchés qu'à vous conformer aux exemples de Jeſus-Chriſt qui pour prélude de la miſſion dont ſon père

l'avoit chargé, s'attacha à donner des modèles d'obéïſſance, dans celle qu'il rendit à Marie & à Joſeph. Dieu tient tous les cœurs entre ſes mains, quand il le voudra, il fléchira celui de vos parents ; mais gardés vous bien d'arracher leur conſentement par ces airs de chagrin & de triſteſſe qui en afflige les témoins, & que la vertu condamne. C'eſt à la douceur, à la patience, à la charité à parler pour vous. Leur voix eſt celle que Dieu veut que vous faſſiés entendre : elle ſera plus efficace que la votre.

La vraye vertu eſt humble, ſoumiſe, docile, toujours prête à ſacrifier ſes inclinations même les plus ſaintes à l'obéïſſance. Mlle. de Xaintonge ſe rendit donc à ce qu'éxigeoit ſon Confeſſeur. Dès ce moment elle ne parla plus de ſon départ : & ne parut s'occuper que du ſoin de ſervir & de ſoulager Madame ſa mère. C'étoit avec cet air de douceur, prévenant, égal, qu'inſpire la vraye charité à ceux qui en ſont remplis. Sa

soumission dans cette conjoncture, son empreſſement à ſe rendre à tout ce qu'on déſiroit d'elle, firent faire à Monſieur & à Mme. de Xaintonge de ſérieuſes réflexions. Ils ſe perſuadérent que cette conduite ne pouvoit être que l'effet de la plus haute vertu, & qu'après cette dernière épreuve ce ſeroit s'oppoſer à la volonté de, Dieu que de refuſer plus long-tems à leur fille, un conſentement que le Ciel ſembloit éxiger d'eux. Ils ſe déterminérent donc à l'accorder. Voici comment la choſe ſe paſſa.

Monſieur de Xaintonge avoit coûtume de ſe retirer matin & ſoir dans ſon cabinet pour y faire ſa priére. Il paſſoit même aſſés long-tems à méditer ſur quelques points de l'Evangile. Cette circonſtance parut favorable à ſa fille pour ſon deſſein. Elle eſpéra que ces moments d'oraiſon ſeroient plus propres que tous autres à obtenir de Dieu qu'il inſpira à ſon père de la laiſſer partir. Elle le ſuivoit donc, & faiſoit derriére lui ſes prières. Daignés, ô mon Dieu, diſoit-elle avec

une ſainte ardeur, daignés mettre mon père dans les diſpoſitions à mon égard que vous ſavés devoir le plus contribuer à votre gloire. J'attend enfin de votre bonté l'effet de mes demandes. Elles étoient trop humbles, & trop ferventes pour n'être pas éxaucées.

Un jour que Monſieur de Xaintonge avoit prié plus long-tems qu'à ſon ordinaire, il ſe leva, & ſe tournant du côté de ſa fille, il lui dit avec un air de bonté : ma fille êtes-vous toujours dans la réſolution de nous quitter ! ſi Dieu ne continuoit pas à me l'inſpirer, répondit-elle, je ne continuerois pas à l'avoir. Vous m'avés ſi ſouvent dis dans mon enfance, que mon premier devoir étoit de lui obéïr, que je ſerois indigne de vous, ſi je n'étois diſpoſée à le faire. Eh bien, faites le, reprit Monſieur de Xaintonge, votre mère y conſent, & je ne m'y oppoſe plus. Nous n'avons apporté de la réſiſtance à vos déſirs que pour nous aſſurer de la volonté de Dieu ſur vous. Elle nous eſt con-

nuë. Obéïſſés à ce père commun, & mérités par votre fidélité qu'il répande ſes bénédictions ſur l'œuvre qu'il vous a inſpirée. Vous pourrés partir dès demain, ſi vous le voulés. Je donnerai ordre à votre frere de préparer tout ce qui eſt néceſſaire pour votre voyage, & de vous accompagner. Tout ce que je vous demande, c'eſt de nous épargner la peine d'un adieu. Votre mère aura moins d'affliction quand elle ſaura qu'elle ne vous a plus, que ſi elle ſentoit qu'elle vous va perdre. Moi-même, s'il m'étoit poſſible, je me cacherois votre départ : mais puiſqu'il ne me l'eſt pas, j'en accepte la douleur avec le reſpect que je dois à Dieu. Priés pour nous, & demandés au Ciel que le conſentement que nous vous donnons, nous ſoit autant un ſujet de mérite, qu'il nous l'eſt de ſacrifice.

Monſieur de Xaintonge prononçoit ces paroles avec un air de douleur, ſentant qu'il s'attendriſſoit, il

voulut ſe retirer ; mais Mlle. de Xaintonge s'étant jettée à ſes pieds l'arrêta, pour lui demander ſa bénédiction. Oüi , ma fille , dit-il , je vous la donne , & hauſſant la voix , il s'écria: O mon Dieu, vous m'aviés donné cette enfant , vous me la redemandés , je vous la rends pour vous obéïr. Mais auſſi je vous demande à mon tour que vous daigniés benir ſa perſonne, & ſes deſſeins. En la prenant ſous votre protection , conſolés moi du ſacrifice que je vous en fais. Il ſortit , & laiſſa Mlle. de Xaintonge à genoux , où elle demeura aſſés longtems , pour remercier Dieu de ce que lui-même avoit briſé ſes chaines. Sa prière finie , elle alla faire part au Pére de Villars du changement que la droite du Tres-Haut venoit d'opérer en ſes parents. Ce père lui donna ſes dernieres inſtructions , & après avoir marqué le reſte de la journée plus de tendreſſe que jamais à Madame ſa mère. Elle partit le lendemain pour ſe rendre à Dole.

LA VIE
DE LA VÉNÉRABLE MERE ANNE DE XAINTONGE

Institutrice de la Compagnie de Sainte Ursule, au Comté de Bourgogne.

LIVRE TROISIEME

MAdemoiselle de Xaintonge fut réçûë à Dole avec cet empreſſement que l'eſtime de la vertu peut ſeule inſpirer. Son retour parût être une fête publique. On eut dit que l'abondance,

& les bénédictions du Ciel y étoient attachées. On s'avertissoit mutuellement de son arrivée, & on s'en félicitoit. Peu de personnes qui ne voulussent aller lui témoigner la part qu'elles prenoient au bonheur qu'on avoit de la posséder ; & jamais on ne vit d'accueïl plus gratieux, & d'hommages plus sincéres rendus à la piété. Quoiqu'une recéption si favorable dût être à Mlle. de Xaintonge d'un bon augure pour l'heureuse issuë de son dessein, & qu'elle eût de la joye de se voir dans le lieu où Dieu vouloit se servir d'elle, elle n'étoit point sans inquiétude sur toutes ces marques de considération & d'amitié qui lui paroissoient ne point avoir assés de rapport avec le Calice du Sauveur ; & elle ne pût s'empêcher de répéter ce qu'elle avoit coutûme de dire, qu'elle doutoit de la réussite des entrepriſes, tandis qu'elles n'avoient rien de l'amertume de la Croix. elle ne tarda pas long-tems à y participer.

En attendant ce moment désiré des tribulations, Mlle. de Xaintonge se

ſe dédommageoit, pour ainſi dire, de toutes ſes proſpérités par ſa ferveur & par les entretiens de piété qu'elle avoit avec Mlle. de Boiſſet, & les autres Demoiſelles qui s'étoient enfin déterminées à embraſſer ſon Inſtitut. Ces vertueuſes filles s'en étoient ſouvent occupées durant l'abſence de Mlle. de Xaintonge, & Mlle. de Boiſſet avoit comme promis à la maîtreſſe d'école chez qui la fondatrice avoit logé, qu'elle voudroit bien auſſi l'admettre. Cette femme regarda la choſe comme ſûre lorſqu'elle vit Mlle. de Xaintonge aller prendre un logement chez elle, malgré les mauvais traitements que la bizarrerie de ſon humeur lui avoit fait autrefois eſſuyer. Mais elle ſe trompoit. Si les Saints ne craignent pas pour eux ce qui les mortifie, ils redoutent pour les autres ce qui peut nuire à l'œuvre de Dieu. Mlle. de Xaintonge avoit reprit ce logement, parce qu'elle avoit crû qu'elle y ſeroit plus à portée de vaquer à ſes anciennes fonctions, juſques au moment que ſon Inſtitut ſeroit commencé ;

mais elle connoiſſoit trop le caractère de cette femme pour l'y admettre. Elle s'en expliqua avec Mlle. de Boiſſet ſa première compagne. Une des principales choſes que nous devons éxaminer dans les perſonnes que nous voulons nous aſſocier, c'eſt le naturel, rarement le réforme-t'on. On peut bien le déguiſer pour quelque tems, mais tôt ou tard il reparoit, & il n'y a qu'une vertu ſupérieure qui puiſſe étouffer ce premier levain. Cette femme dont vous me parlés, apporteroit un eſprit de cenſure & d'aigreur parmi nous qui devons avoir l'humilité & la charité pour guide. Accoutûmée à commander avec hauteur à ſa petite troupe, elle auroit peine à plier, & à ſe ſoumettre. Cependant l'obéïſſance doit diriger toutes nos actions. D'ailleurs ſa vocation me paroit avoir quelque choſe de trop humain. Nous ne devons recevoir dans notre compagnie que les perſonnes appellées de Dieu, & non celles que des conſidérations toutes naturelles y conduiroient. J'ai tou-

jours oüi dire, que quand on eſt bien appellé à un état, on en remplit ſans peine les devoirs, mais qu'ils deviennent couteux & amers à quiconque s'y trouve ſans vocation.

Mlle. de Xaintonge fit pluſieurs autres réflexions toutes également ſages, & ſe détermina encore par quelques motifs particuliers à refuſer à ſon hôteſſe la grace qu'elle lui demandoit. Mais elle aſſaiſonna ſon refus de toutes les maniéres dont ſa charité étoit capable de l'adoucir. Elle lui dit qu'étant déja d'un âge avancé, elle auroit peut-être peine à s'aſtraindre aux mauvaiſes obſervances qui ſe pratiqueroient, & que ſa ſanté riſqueroit d'y être intéreſſée. Vous pourriés ſans doute nous être utile, mais puiſque vous êtes dans un état où vous faites du bien, j'aurois peine à vous en tirer. Mille témoignages d'amitié, & d'honnêteté accompagnérent ſes paroles, & euſſent calmé tout autre eſprit que celui d'une fauſſe dévote.

Cette femme ſe livra à toute l'im-

pétuosité de son naturel, & justifia par des duretés journalières la conduite de Mlle. de Xaintonge à son égard. Ces Croix domestiques eussent pû toucher une ame saintement avide de souffrances, si sa réputation n'y eut été intéressée. Cette dévote pour qui on avoit quelque estime dans la Ville sçût s'en prévaloir; à la faveur d'un air de réforme & de régularité, elle débita sur le compte de Mlle. de Xaintonge tout ce qu'il lui plût d'inventer, & peu s'en fallut qu'elle ne vint à bout de persuader dans le public que c'étoit elle-même qui avoit à souffrir, plûtôt qu'elle ne faisoit souffrir.

Les compagnes de Mlle. de Xaintonge souvent présentes à ce qui se passoit, & instruites des bruits de la Ville, lui offrirent à l'envi de la retirer chez elle, en attendant le commencement de leur établissement; mais rien ne fut capable de lui faire manquer cette occasion de satisfaire son désir de participer au Calice du Sauveur. Quel grand mal fait cette fem-

me ? disoit-elle quelquefois ; elle publie que j'ai des défauts? Hélas ! elle ne les connoit pas tous ! peut-être ses discours m'en feront-ils corriger quelques-uns. Au reste je ne compte point sur l'estime qu'on pourroit avoir de moi pour établir notre compagnie. Ce sera l'ouvrage de notre bon Maître. Le décri où les Juifs l'avoit fait tomber, le fit-il descendre de la Croix. Ne voulut-il pas au-contraire que la gloire de son Eglise sortit du sein de ses humiliations. C'est un modèle que nous ne devons jamais perdre de vûë. Pourquoi voulés-vous me faire quitter une maison, où je puis trouver des occasions de faire quelques récoltes pour le Ciel. Son hôtesse lui donna bientôt occasion d'en faire de grandes, en abandonnant elle-même sa propre maison.

Cette femme pour persuader le public qu'il n'étoit pas possible de vivre avec Mademoiselle de Xaintonge, prit l'occasion de son absence, pour transporter ses meubles dans une maison étrangére, & alla s'y

loget. Mlle. de Xaintonge fut extrêmement ſurpriſe en revenant ſur le ſoir, de trouver la maiſon dénuée de tout. Elle ſe retira dans ſa chambre où elle ne trouva aucun des petits meubles dont elle ſe ſervoit, elle s'y ferma, & ſe détermina à y paſſer la nuit ; mais ce qui marque une vertu conſommée, c'eſt qu'elle penſa moins à l'outrage qu'on lui faiſoit, qu'à gémir ſur l'état d'une perſonne, à qui l'aigreur avoit fait oublier toutes les loix de la charité. Cependant elle ſe trouvoit ſans nourriture, ſans lit ; & ſi l'épuiſement où elle étoit lui arracha quelques moments de ſommeil, ce fut ſur le plancher. La plus grande partie de la nuit ſe paſſa en priéres, qui ne furent interrompues que pour ſe livrer à ces macérations, que ſon amour pour la pénitence lui avoit rendues ſi familiéres. Mlle. de Boiſſet, & les autres Demoiſelles qui s'étoient unies à elle, étant allées chercher dès le matin leur digne maîtreſſe, furent extrêmement ſurpriſes d'apprendre ce qui s'étoit

passé. Mais à peine eurent-elles le tems de lui faire quelques petits reproches de ce qu'elle ne s'étoit pas retirée chez quelques-unes d'entre elles ; car Mlle. de Xaintonge leur dit des choses si belles, & si touchantes sur le bonheur de souffrir pour Jesus-Christ, d'être une victime de paix pour son amour, qu'elles lui enviérent l'état où elle s'étoit trouvée, & allérent toutes ensembles à l'Eglise s'offrir à Dieu, comme des hosties vivantes dont le plus grand bonheur étoit de s'immoler pour lui.

Le sacrifice fut accepté. Mlle. de Xaintonge touchoit enfin au moment de voir commencer son établissement, cet ouvrage de tant de larmes, & de souffrances. Il ne pouvoit rien avoir d'assuré qu'autant qu'il auroit l'approbation de l'Ordinaire. La circonstance parût favorable. L'Archêveché de Besançon étoit vacant depuis quelque tems, & le Diocèse étoit gouverné par Monseigneur l'Evêque de Lausane suffragant de cette métropole. Ce prélat étoit alors à Dole où il

faiſoit ſa viſite. Ce fut ce qui réveilla les eſprits. Tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans la Ville ſe ſentit tout à coup animé du même zéle. On alla à l'envi trouver Mlle de Xaintonge, & la prier de mettre la dernière main à ſon ouvrage. Cet empreſſement lui perſuada que c'étoit le moment marqué par la providence pour jetter les fondements de ſon édifice. Elle commença par préſenter une requête aux Magiſtrats de Dole pour avoir leur agrément, & leur permiſſion de s'établir dans la Ville. Ces Meſſieurs la reçûrent favorablement, & la remerciérent de l'avantage qu'elle vouloit procurer à leur Ville, & à toute la Province. Ils ajoutérent qu'ils ſe chargeoient de ſolliciter eux-mêmes le conſentement de Mgr. l'Evêque de Lauſane. Il faut, dirent-ils, que ce Prélat ſache que ce ſont les vœux de toute la Ville. Ainſi demain nous vous accompagnerons, lorſque vous & vos compagnes, vous irés le trouver. Inſtruit qu'il étoit de leur deſſein, Monſieur

de Lauſane les reçût avec cette joye qu'inſpire aux ſaints Evêques la conſolation de voir l'Egliſe s'enrichir de nouvelles, & pieuſes Sociétés. Mlle. de Xaintonge abordant le Prélat ſe mit à genoux avec ſes compagnes, & lui préſentant la ſupplique, à la ſuite de laquelle étoit le plan de ſon Inſtitut. Monſeigneur, lui dit-elle, vous voyés à vos pieds des perſonnes à qui le déſir de ſe ſanctifier, & de travailler à ſanctifier celles de leur ſexe, a inſpiré le deſſein de ſe réunir en Société. Nous venons vous en demander la permiſſion, & votre bénédiction ſur un établiſſement qui, comme nous l'eſperons, ſervira à faire glorifier Dieu. Monſieur de Lauſane ne voulut point les entendre qu'elles & ſes compagnes ne ſe fuſſent relevées. Je ſuis déja inſtruit, leur dit-il, du projet que vous avés formé, & je vous en louë. Mais comme c'eſt ici une affaire qui demande de l'éxamen, & de la maturité, j'éxaminerai à loiſir le plan que vous m'avés préſenté, & j'y donne-

rai toute l'attention que l'importance de l'affaire demande. Je ne vous ferai pourtant pas languir, & je verrai inceſſamment ce que je pourrai faire pour vous contenter. Commencés vous-même par me mettre au fait, afin que rien ne m'échappe dans une matière de cette conſéquence.

Mlle. de Xaintonge propoſa alors dans une longue audience tous les points de ſon Inſtitut, elle en montra l'utilité, elle en expliqua les ſtatuts, répondit à toutes les queſtions que lui fit le Prélat avec une modeſtie, une préciſion dont-il fut enchanté. Il lui arriva même ce qui étoit arrivé à pluſieurs perſonnes de diſtinction, qui, après avoir eu quelques converſations avec Mlle. de Xaintonge, en conçûrent la plus haute eſtime. Dès ce premier entretien il ſe trouva rempli de conſidération pour une ame à qui Dieu, diſoit-il, ſe manifeſtoit d'une manière ſi marquée, juſques-là qu'il impoſa ſilence à une perſonne qui en ſa préſence avoit voulut interpréter en mauvaiſe part

quelques actions de Mlle. de Xaintonge : mais dès qu'il eut lû ſon écrit, il en conçût la plus grande idée. En voici le précis, & un léger tableau de la vie que ménent les Urſulines non cloitrées du Comté de Bourgogne.

Cette Compagnie, qui a déja mérité, & qui mérite tant d'éloges, eſt une aſſemblée de Filles qui ſe conſacrent à Dieu, par les vœux d'obéïſſance, de pauvreté, de chaſteté perpétuelle. Elles s'uniſſent entre-elles par le vœu de ſtabilité qui les engage à demeurer dans la Compagnie. Mais l'Ordinaire, pour de fortes raiſons, peut-en diſpenſer comme des deux premiers.

Cet Inſtitut a pour principal but la ſanctification des perſonnes qui le compoſent, par la pratique de leurs vœux, des conſeils Evangéliques, & les autres bonnes œuvres qui ſont en uſage dans les maiſons réligieuſes. Le ſecond objet qu'il ſe propoſe eſt de travailler en même-tems à la ſanctification des perſonnes

du ſexe. Il le fait particuliérement par des Congrégations de femmes, & de filles, qui s'aſſemblent les Dimanches & les Fêtes. On récite quelques priéres vocales, enſuite on les inſtruit ſur les devoirs de leur état, & on tâche de les porter par pluſieurs voies différentes à tous les éxercices de la piété chrétienne ; l'obligation la plus eſſentielle eſt d'enſeigner. Nul office, nul âge, n'en diſpenſe. Ces miniſtères ne peuvent guéres s'accorder avec la clôture. Auſſi, avec la permiſſion de la Supérieure, peut-on ſortir de la maiſon avec une compagne, quand la charité, la bienſéance, la viſite des malades, le demandent, ou lorſqu'il faut aſſiſter à la Prédication, ou à la Meſſe. La modeſtie eſt ſur toutes choſes recommandée dans ces ſortes d'occaſions, & il eſt vrai de dire qu'elle eſt obſervée avec la plus grande édification. L'habit eſt le même que celui des Dames dévotes du tems de la mère de Xaintonge, & la coëffure eſt celles des veuves de qualité, qui faiſoient

faiſoient alors profeſſion d'avoir renoncé aux vanités, & aux parures.

Dans les Villes où il y a des Jéſuites, on doit ſe mettre ſous leur direction ; dans celles où il n'y en a point, on doit du moins conſulter dans les affaires importantes ceux des Colléges voiſins. Chaque ſœur peut choiſir parmi ces Pères, le Confeſſeur qu'elle jugera le plus propre à la faire avancer dans les voyes de Dieu. La Fondatrice l'a ainſi ordonné, parce qu'outre la confiance qu'elle avoit aux Jéſuites, ſon Inſtitut ayant été formé ſur le modèle du leur, elle a penſé qu'en ſuivant l'eſprit de leur Compagnie, ils étoient plus en état de maintenir dans la ſienne, l'eſprit qu'elle vouloit y faire régner.

La façon de vivre, quoiqu'unie & aiſée à l'extérieur, demande beaucoup d'intérieur, & d'union avec Dieu. La vertu n'y a rien de gêné, mais la pénitence y conſerve tous ſes droits. L'Oraiſon Mentale, la récitation de l'Office de la Vierge,

l'inſtruction, le travail des mains, la priére, la lecture, à quelques heures prés de récréation, rempliſſent les journées, & point de maiſons cloitrées où l'on ſoit plus occupé. Outre pluſieurs jeûnes qui ſe font pendant le cours de l'année, & en particulier les veilles des fêtes de la Sainte Vierge, l'abſtinence, ou le jeûne du vendredy, il ſe pratique pluſieurs pénitences corporelles. Mais de peur que la ferveur ne ſoit portée trop loin, on ne peut le faire ſans l'agrément de la Supérieure, ou du Directeur.

La charité, l'union, le ſupport des humeurs, ſont recommandés, & le déſir de glorifier Dieu doit animer toutes les actions. Ce motif eſt la baſe de tout. Car comme les régles n'obligent point ſous peine de péché, il n'y a que la charité de Jeſus-Chriſt qui puiſſe en éxiger, & en maintenir l'obſervation. Cet Inſtitut tel que je viens de l'ébaucher, & que nous voyons ſubſiſter aujourd'hui avec tant d'utilité & d'édification, parût à

Monſeigneur l'Evêque de Lauſane un ouvrage inſpiré de Dieu. Il lût, & rélût pluſieurs fois l'écrit qui lui avoit été remi, avec une attention à qui rien n'échappoit ; mais plus il l'éxamina, plus il le trouva digne de ſon approbation ; auſſi ne tarda-t'il pas à la donner. Mlle. de Xaintonge avoit le Ciel de ſon côté ; pendant qu'on examinoit le plan de ſon Inſtitut, elle s'étoit retirée avec ſes compagnes devant un autel de la Vierge, où elles ſollicitoient avec ardeur ſa protection. Pour la nuit, elle la paſſa dans des auſtérités preſque continuelles. Une de ſes premières Compagnes qui couchoit dans une chambre voiſine a aſſuré du depuis, que ſi elle avoit été effrayée des rigueurs que ſa fondatrice exerça alors ſur elle-même, elle avoit été attendrie juſques aux larmes des paroles touchantes, & affectueuſes qu'elle adreſſoit à Jeſus-Chriſt.

La priére étoit en effet la reſſource de Mlle. de Xaintonge, & elle avoit coûtume de dire qu'avec de la

confiance & de la ferveur, il n'étoit rien qu'on ne vînt à bout d'obtenir du Ciel. Ce jour-là même, elle donna à ſes compagnes les plus belles leçons ſur cette matière. N'entreprenons jamais rien, leur diſoit-elle, ſans l'avoir recommandé à Dieu; quand il ſera pour nous, qui pourra faire échoüer nos deſſeins; ſervons nous des moyens humains, la prudence le demande; mais comptons toujours beaucoup plus ſur les ſecours d'enhaut, que ſur nos foibles efforts. Dieu a dans les thréſors de ſa ſageſſe des reſſources que nous ignorons, & quand on croit les choſes déſeſpérées, c'eſt ſouvent alors qu'il ſe plait à les faire réüſſir. Cet état d'humilité & de dépendance où l'on ſe met en recourant à lui, touche ſon cœur. J'eſpére que votre ardeur de vous conſacrer à ce bon maître nous l'aura gagné, & que nous ne tarderons pas à avoir de bonnes nouvelles.

Pendant que Mlle. de Xaintonge inſtruiſoit encore ſes compagnes, les Meſſieurs qui l'avoient accompa-

gnés la veille, lui apportérent l'approbation donnée par Mgr. l'Evêque de Lauſane à ſon Inſtitut. Elle étoit fort honorable. Le Prélat avoit bien voulu motiver, & appuyer pluſieurs points en particulier. En parlant de la clôture, il diſoit, ce ſont ſes termes, il ſe trouvera peut-être des perſonnes, qui, ſous prétexte de plus grande perfection, vous conſeilleront d'embraſſer la clôture; elle eſt Sainte, mais elle n'eſt pas compatible avec l'eſprit de votre Inſtitut. Sortez pour remplir votre vocation, mais faites-le avec les précautions que vous m'avez marquées. Après avoir quitté vos familles, & l'eſprit du monde, allés y quelquefois répandre celui de Dieu, & dans vos converſations, facilités aux autres le chemin de la vertu. Montrés même par vos façons que le joug de Jeſus-Chriſt eſt léger, ce que les perſonnes renfermées peuvent plus difficilement perſuader. Je remercie Dieu, continuoit-il, de ce qu'il a bien voulu ſe ſervir de l'autorité qu'il ma donnée

dans ſon Egliſe pour contribuer à l'érection d'une Compagnie que je prévois devoir l'édifier, & ſervir à la gloire de ſon divin Epoux. Je crois que c'eſt s'attirer les bénédictions du Ciel que de favoriſer ce nouvel établiſſement.

Mlle. de Xaintonge reçût l'approbation de ſon Inſtitut avec cette joye ſainte que devoit naturellement inſpirer la conſommation d'un ouvrage pour lequel elle travailloit depuis ſi long-tems. Mais le même eſprit qui l'avoit conduite au pied de l'Autel de la Sainte Vierge pour lui recommander ſon projet, l'y reconduiſit avec ſa troupe naiſſante pour lui rendre de juſtes actions de graces, & ſe mettre de nouveau ſous ſa protection. La reconnoiſſance anime les cœurs bienfaits, & les rend auſſi empreſſés à témoigner leur gratitude pour les faveurs obtenuës, qu'ils l'avoient été à les demander.

Cependant les perſonnes qui s'étoient intéreſſées pour Mlle. de Xaintonge, lui conſeillérent de préſenter

une nouvelle requête à Meſſieurs les Magiſtrats, & d'y joindre l'approbation de Monſieur de Lauſane. Elle fut auſſi bien reçûë que la première. L'Hôtel-de Ville nomma quatre Commiſſaires pour examiner, & rapporter l'affaire. Ces Commiſſaires furent Monſieur le Capitaine Bereur pour lors maire, meſſieurs Alix, Cecile, & d'Aſſeau, Echevins. Ils exigérent avant toute choſe que Mlle. de Xaintonge aſſignât les fonds ſur leſquels elle prétendoit commencer ſon établiſſement. Ce nouvel incident eût embaraſſé tout autre que la Fondatrice. Il y en avoit peu d'apperçûs, & elle comptoit ſur la providence. Auſſi ne lui manqua-t'elle pas. La première faveur qu'elle en reçût dans cette occaſion fut de ſi bien perſuader les eſprits que Dieu pourvoiroit à ſon ouvrage, qu'elle obtint ce qu'elle demandoit. Il ne lui reſtoit plus qu'une difficulté à vaincre, & elle lui donna bien des ſollicitudes.

Le Parlement de Dole, pendant que le Comté de Bourgogne étoit

ſous la domination d'Eſpagne, ſe gouvernoit aſſés abſolument de concert avec le Gouverneur de la Province. On ne pouvoit faire de nouveaux établiſſements ſans l'agrément de cette Cour ſouvéraine, donné au nom du Roi de l'autorité duquel elle étoit dépoſitaire. On agit donc pour avoir le conſentement de cette Illuſtre Compagnie, & les amis de Mlle. de Xaintonge lui conſeillérent de remettre la ſuplique, & les approbations déja obtenuës entre les mains d'un Conſeiller qui paſſoit pour grand homme de bien, & qui l'étoit en effet. Mais on ne ſavoit pas qu'il étoit ennemi de toute nouveauté quelle qu'elle fût. Un changement lui paroiſſoit une playe faite à la réligion. Ce qui ne s'étoit pas fait dans les ſiécles paſſés, il ne vouloit pas qu'il ſe fit dans les ſiécles avenirs. C'étoit un de ces hommes roides à qui la gloire de ſavoir changer à propos de ſentiments, étoit inconnuë. Il portoit même l'attachement à ſes idées ſi loin, que toutes les démarches,

qu'on faiſoit auprès de lui, ſembloient à ſon auſtère humeur, autant de piéges qu'on tendoit à ſon intégrité. Mademoiſelle de Xaintonge en fit l'épreuve. Un jour qu'elle étoit allée recommander ſon affaire avec Mlle. de Boiſſet, ce Magiſtrat défiant, lui dit d'un ton ſévére, le Chriſtianiſme n'a t'il pas ſubſiſté dans ſa pureté avant que vous fuſſies au monde ! & quel riſque, s'il vous plait, court l'Egliſe, ſi votre Inſtitut n'a pas lieu ! Il ajouta que la nouveauté que l'on vouloit introduire, jointe à celles qu'on avoit déja ſouffertes, pourroit répandre avec le tems des nuages ſur la Réligion ; que pour lui, il ne connoiſſoit que celle de ſes Pères.

Une réponſe ſi déſobligeante affligea ſenſiblement Mlle. de Xaintonge, & l'engagea à repréſenter à cet homme prévenu, que ce n'étoit pas nuire à la Réligion que de lui fournir de nouveaux ſecours, qu'elle ne s'étoit même accruë, & conſervée que par les divers moyens que Dieu avoit fourni en différents

tems à ſon Egliſe, que ce qu'elle propoſoit méritoit ſon attention, puiſqu'il étoit déja révêtu de l'autorité Eccléſiaſtique. Une répartie ſi ſage ne put rien obtenir, & il fallut ſe retirer ſans aucune eſpérance de voir ſa requête préſentée. Elle demeura en effet près d'un mois ſans l'être, & elle ne le fut que quand ce Magiſtrat ſe vit preſſé de façon à ne pouvoir plus reculer. Dans le rapport qu'il fit à la Cour, il montra toute l'oppoſition qu'il avoit au nouvel Inſtitut dont il étoit queſtion. Il le combattit, & conclut à ce que le Parlement ne le reçût point, juſques à ce que le ſouverain Pontife lui même l'eût approuvé. Le reſpect ſingulier pour le Saint Siége dont le Parlement de la Franche-Comté a toujours fait profeſſion, entraina toutes les voix à celle du rapporteur; & il fut ordonné que le nouvel Inſtitut n'auroit lieu que quand il ſeroit autoriſé d'une Bulle, ou d'un Bref de Pape.

Il ſeroit difficile d'exprimer la

douleur que causérent à Mlle. de Xaintonge & à ses compagnes toutes ces oppositions. Leur cause sembloit desespérée auprès des hommes, & il n'y avoit plus qu'un coup du Ciel qui les pût tirer de l'embarras où elles étoient. Les communions, les austérités redoublerent. A tout cela la Fondatrice ajouta une confiance au Seigneur qui ne l'abandonna jamais. On eut dit que Dieu vouloit lui marquer qu'un ouvrage commencé par des Croix, ne devoit finir que par des Croix. Elle le disoit quelquefois, & elle montra dans cette occasion une égalité d'ame si constante, qu'elle ne parut jamais plus grande & plus sainte aux yeux de ceux qui la connoissoient.

On crut dans la conjoncture où l'on se trouvoit, pouvoir se tirer d'affaire en présentant les Bulles de Gregoire XIII., ou de Sixte V., qui approuvoient les Congrégations de filles, & de femmes érigées par saint Charles dans la Lombardie pour l'instruction des personnes du

ſexe. Mais le Magiſtrat dont nous avons parlés, toujours plus prévenu, voulut à peine les voir, & quand il les eut vûs, ce ne fut que pour s'affermir dans ſon ſentiment. Il n'eſt point queſtion de vous, dit-il, dans ces Bulles, & elles ne ragardent que la Lombardie. Il n'eſt point parlé à la verité du Comté de Bourgogne dans ces Bulles, répliqua Mlle. de Xaintonge, mais il ſemble que les Papes en approuvant les Congrégations de Lombardie approuvent par là même celles qui pourroient s'établir ſur le même modèle. D'ailleurs Mgr. l'Evêque de Lauſane ſi zélé pour la Réligion, & ſi jaloux de maintenir le reſpect dû au Saint Siége n'eût pas manqué de le conſulter s'il l'eût jugé néceſſaire, avant que de donner ſon approbation à mon Inſtitut. Or il l'a donné ſans avoir conſulté le Pape. Meſſieurs du Parlement peuvent donc ſans violer les droits du Saint Siége s'en tenir à ce qu'a fait leur Paſteur.

Cette réponſe étoit ſans réplique.

Elle

Elle ne laiſſa pas que d'irriter un homme qui eût dû ſe faire honneur d'une modération qu'exigeoit ſa place, & ſon rang. Il dit des choſes dures à des perſonnes qui lui expoſoient uniquement, & avec modeſtie leurs raiſons. Mlle. de Boiſſet fondoit en larmes, & Mlle. de Xaintonge fit des excuſes ſi honnêtes & ſi touchantes à ce Magiſtrat, de l'avoir contre ſon intention offenſé, qu'il parut s'appaiſer, mais ce ne fut que pour faire un nouveau rapport à ſa Cour ſur lequel il intervint un Arrêt portant défenſe à Mlle. de Xaintonge de commencer ſon établiſſement avant qu'elle eût préſenté au Parlement un bref du Pape qui approuvât une Congrégation de filles deſtinée à l'inſtruction, nommément pour le Comté de Bourgogne.

Perſonne ne douta aprés ce dernier trait que le projet de Mlle. de Xaintonge ne fût entiérement renverſé, ou dumoins differé pour long-tems, s'il falloit enfin s'adreſſer en droiture au Saint Siége. Elle ſeule oſa eſpérer

contre toute eſpérance. Auſſi ſa confiance mérita-t'elle les ſuccès que Dieu donne à une foi vive. L'Arrêt du Parlement fit grand bruit dans la Ville, & ce fut ce même Arrêt qui donna occaſion à la recherche d'une piéce déciſive, en faveur de l'établiſſement du nouvel Inſtitut.

Un Procureur du Parlement ſe ſouvint alors qu'il avoit dans ſes papiers une Bulle du Pape qui étoit une approbation d'une Congrégation de filles, telle qu'on la demandoit à Mlle. de Xaintonge. Cette Bulle avoit été accordée à la priére de Madame la Comteſſe d'Ogliany. Cette Dame Piémontoiſe de naiſſance, & fille de Fréderic de Madruce avoit épouſé en 1595 dans le Comté de Bourgogne Meſſire Claude de Rie Comte d'Ogliany, & Seigneur de Vercel. Sa piété la porta à vouloir établir dans cette petite Ville des Urſulines dans le gout de celles qu'elle avoit vûës en Lombardie. Clement VIII. en accorda la permiſſion non ſeulement pour Vercel,

mais pour tout le Comté de Bourgogne, par une Bulle en date du 29. Novembre 1600. Cette Bulle étoit demeurée ſans éxécution, parce que Madame d'Ogliany après la mort de ſon mari ſe retira en Piémont, avant que la Bulle eût été préſentée au Parlement.

Cette Bulle parut à tout le monde n'avoir été retrouvée que par une providence particulière de Dieu; & on conſeilla à Mlle. de Xaintonge d'en faire ſur le champ uſage. Elle s'adreſſa pour cette fois au Procureur général du Parlement, Monſieur de Saint Maurice de Montbarré, & le pria de vouloir bien prêter ſon miniſtère à un établiſſement qui regardoit le ſervice du public. C'étoit un homme de beaucoup de pénétration, droit, ferme, amateur de tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire du Roi, & au bien des peuples. Il demanda du tems pour faire éxaminer cette Bulle, mais quand il eût vû la mention expreſſe qu'elle faiſoit du Comté de Bourgogne, il la porta au

Parlement, & ne se contenta pas de donner des conclusions favorables ; il parla avec force, & montra que la Bulle n'étoit point une grace ni personnelle, ni locale, qu'on ne devoit point rejetter des avantages réels quand on pouvoit se les procurer. Il fit voir ceux qui reviendroient à la Province de l'établissement de ce nouvel Institut, & conclut que pour satisfaire à ce que la Cour devoit à Dieu, au Roi, & à ses peuples, il lui plût autoriser cette nouvelle Societé. C'est ce que le Parlement fit par un arrêt qui fut rendu le même jour. Il est vrai qu'on y insera une clause qui fit appréhender qu'on ne pût profiter sitôt de cet arrêt. Il y étoit dit qu'avant de s'assembler en Communauté, il faudroit encore prendre Conseil du Parlement. Ce mot n'avoit été inseré que pour donner quelque légére satisfaction au Commissaire, qui croyoit qu'une conclusion si prompte avoit quelque chose de facheux pour lui.

Mlle. de Xaintonge reçût cet arrêt

avec la même égalité d'ame qu'elle avoit euë dans ſes plus grandes traverſes. Elle ne fit paroître ni plus de joye, ni plus d'empreſſement. Mademoiſelle de Boiſſet en fut ſurpriſe, & ne pût s'empêcher de le lui témoigner. Eh ! pourquoi, répondit-elle, ne ſerions nous pas les mêmes dans tous les tems. Les événemens quels qu'ils ſoient entrent dans les deſſeins de Dieu. Sont-ils conformes à nos déſirs, nous devons lui en rendre de juſtes actions de grace ; y ſont-ils contraires, nous devons adorer la main qui diſpoſe de tout avec ſageſſe, & pour notre plus grand bien. Les heureux ſuccès, ne doivent point enfler le cœur ; ni les malheureux, l'abattre. Je croirois manquer à Dieu, ſi rien étoit capable de me tirer de cette égalité de reſpect & d'humeur, que je lui dois tous les momens de ma vie. Maximes vraies, mais dont la pratique ne pouvoit être l'effet que d'une grande vertu, & d'une grande ame.

La Fondatrice continuoit ſes admirables leçons, lorſque Monſieur de

Falletet Conseiller au Parlement, & très empressé de voir enfin s'établir un Institut qu'il avoit toûjours favorisé, vint la féliciter de ce qu'elle touchoit au moment de le commencer. Mlle. de Xaintonge lui témoigna la peine que lui faisoit la clause insérée dans l'Arrêt. Monsieur de Falletet lui répondit en riant, vous avés raison, il faut obéir. Il vous est enjoint de demander Conseil. Vous me l'avés demandé, & je vous conseille de la part du Parlement, de vous mettre dès aujourd'hui en Communauté. Dites hardiment, & hautement que c'est moi qui vous l'ai conseillé, & je vous réponds de la protection du Parlement.

Il est des occasions où il faut savoir brusquer les choses. Un moment de délai peut quelquefois renverser les plus beaux & les plus sages projets. C'est ce que n'ignoroit pas Mlle. de Xaintonge; aussi profita-t'elle de l'avis de Monsieur de Falletet, & ce jour là même elle commença son établissement. C'étoit le 16. Juin

1606, jour consacré à la fête des Saints Ferjeu, & Ferreol, Apôtres & protecteurs du Comté de Bourgogne. La circonstance fut remarquée, & l'on dit dans toute la Ville que la même providence qui avoit envoyé les deux Saints Martirs pour planter la foi dans la Province, y donnoit une compagnie de Vierges qui la maintiendroit, & par ses leçons chrétiennes, & par ses exemples de piété. L'événement a repondu à l'attente. Mais il n'y a que la Franche Comté, les Provinces voisines d'Allemagne, & la Suisse, qui ayent profité de cet Institut. La guerre qui regnoit alors empêcha qu'il ne se répandit dans les diverses Provinces de France.

On avoit présenté à Mlle. de Xaintonge plusieurs maisons à achêter, il y en avoit une dont on lui dissuadoit l'achât, & qu'elle voulut toutefois prendre par préférence, moins à cause des facilités que lui donna le propriétaire de l'acquerir, qu'à cause d'une prédiction remarquable faite il y avoit plus de six ans sur la

deſtination future de cette maiſon. Elle étoit ſuivie d'un aſſés joli Jardin, où les jeunes gens de la Ville avoient coutûme de s'aſſembler pour des divertiſſements, qui ſelon le bruit public dégéneroient plus d'une fois en débauches. Cependant un Réligieux d'une haute réputation de ſainteté ne manquoit point toutes les fois qu'il paſſoit devant la porte de cette maiſon de ſe découvrir, comme on le fait communément en paſſant devant la porte des Egliſes. Son Compagnon crût d'abord qu'il y avoit quelqu'un aux fenêtres, mais s'étant enſuite apperçû qu'il n'y avoit perſonne, il lui demanda pourquoi il rendoit à une maiſon qui le méritoit ſi peu, des reſpects qu'on ſe fait un devoir de rendre aux lieux ſaints. C'eſt, répondit-il, que je conſidére moins ce qu'eſt aujourd'hui cette maiſon, que ce qu'elle ſera un jour. Les démons n'y ſeront pas toujours les maîtres, & le tems s'approche où de ſaintes filles par leur pénitence & leur vie exemplaire, y répareront les outrages

faits à Dieu, & les ſcandales donnés à la Ville.

Mlle. de Xaintonge inſtruite de cette prédiction crût que Dieu demandoit d'elle qu'elle alla avec ſa Communauté naiſſante ſanctifier un lieu trop long-tems déshonnoré par le vice. Mlle. de Boiſſet acheta la maiſon de ſon argent, & la meubla. La ſainte & petite troupe, avant que d'en aller prendre poſſeſſion, ſe rendit à l'Egliſe Collégiale dédiée à la Sainte Vierge, pour s'offrir à Jeſus-Chriſt par les mains de ſa divine mère, & ſe mettre ſous ſa protection ſpéciale. Mlle. de Xaintonge eut bien voulu que ſon Ordre eut porté dans ſon nom quelques marques extérieures des faveurs dont ſa bonne Mère (ainſi appelloit-elle la Sainte Vierge) l'avoit comblée. La Bulle de Clement VIII. dont elle s'étoit heureuſement ſervie, avoit été donnée pour une Congrégation de filles érigée ſous le vocable de Sainte Urſule, & de ſes Compagnes, ainſi il fallut s'arrêter à ce titre.

La ferveur entra dans la maiſon avec la nouvelle colonie. Mlle. de Xaintonge étoit alors agée de quarante cinq ans, & elle avoit avec elle ſix Demoiſelles qui dès ce moment prirent le nom de Sœurs. Le lendemain matin elles allerent toutes enſemble à l'Egliſe du Collége, & là après avoir communié avec cette ardeur qui anime les ames ſaintes, elles ſe conſacrérent de nouveau à Dieu pour lui procurer le plus de gloire qu'elles pourroient, ſuivant les moyens propres de l'Inſtitut, & elles ſe liérent par les vœux de pauvreté, de chaſteté, d'obéïſſance, & de ſtabilité, qui ſe renouvellérent enſuite à la maiſon avec plus de cérémonie, & une même ferveur.

La Fondatrice parla dans cette occaſion à ſa nouvelle Communauté dans les termes les plus touchants, & lui rapella l'eſprit qui devoit l'animer. Rendons graces à Dieu, mes Sœurs, leur dit-elle, nous ne ſommes plus à nous, mais à ce bon maître. Ainſi nous devons moins vivre déſormais pour

nous que pour lui. Une digne fille de notre Institut ne doit plus respirer que pour sa gloire, & le désir de l'étendre. Nous commencerons encore avec le monde, mais souvenons-nous que ce ne doit plus être que pour l'édifier. Nous ne porterons point de voiles comme les autres Religieuses, & cela uniquement afin que nous soyons obligées à une plus grande modestie. Le public n'attend de nous qu'édification, & vertu. Ne le frustrons pas de son attente. Ne pensons au monde que pour le porter à Dieu, & oublions le,ce monde,dans la maison. Il ne nous est plus permis de rien retenir de ses aises, & de ses commodités. Le vœu de pauvreté que nous avons fait nous le reprocheroit. Notre vie doit être de mourir à nous-mêmes par la mortification de nos sens, par une obéïssance entière à celles qui nous commanderont. Reprochons-nous la moindre imperfection, & ne nous pardonnons rien de ce qui pourroit déplaire au bon maître que nous sommes

venûes ſervir : il aime les ames généreuſes, & ſi nous n'étions pas déterminées à être toutes à lui, il étoit inutile de nous reünir. La charité doit nous animer, nous le montrer dans chacune de nos ſœurs, qui toutes ne doivent plus avoir qu'un cœur, & qu'une ame en Dieu, & pour Dieu.

Tel eſt le précis de ce que la Mère de Xaintonge dit à ſes filles, & qu'une de ſes premières compagnes nous a tranſmis: toutes lui déférérent la ſupériorité ; car il étoit naturel que celle qui avoit fondé l'Inſtitut, en fût la première Supérieure ; mais ſon humilité y mit de ſi grandes oppoſitions, que pour la contenter il fallut établir que toutes auroient ſucceſſivement le gouvernement de la maiſon pendant huit jours. Tout ce qu'on pût obtenir, ce fut qu'elle commenceroit. Le premier acte qu'elle fit de ſa charge fût d'ordonner qu'on ne lui donneroit point le titre de mère, parce qu'elle n'avoit point, diſoit-elle, engendré à la vertu

vertu les perſonnes qui compoſoient la Communauté, qu'elle étoit la plus petite de toutes, & à peine digne de les ſervir.

Vous dites, mon Père, répondit-elle un jour à ſon Confeſſeur qui la preſſoit de conſentir à être choiſie pour Supérieure, vous dites, que je ſuis le fondement de cet édifice. Hélas ! que ce fondement eſt peu ſolide, & peu propre à lui donner la durée que je déſire qu'il ait. Vous aſſurés que mon divin maître m'a prépoſée pour former cette petite troupe. En ce cas, devés-vous me conſeiller de ne pas ſuivre l'exemple qu'il nous a donné ! Ne s'eſt-il pas fait le ſerviteur de tous, lui qui étoit le maître de tous. Ne m'enviés pas, je vous prie, le bonheur de me conformer à ce divin modèle. C'étoit en effet ſon étude journaliére, & on peut dire qu'elle en fut une copie vivante.

Cependant au bout de quelque tems la Fondatrice reconnût qu'il ſeroit plus avantageux à ſa Compagnie

d'être gouvernée par une Supérieure triennale. Elle penſa à l'établir telle ; mais elle attendit que la Sœur de Boiſſet ſur qui elle vouloit faire tomber le choix, eût fermé les yeux à Monſieur ſon Père qu'elle ne quittoit preſque plus dans l'état d'infirmité où il ſe trouvoit. La choſe ne fut pas auſſi aiſée qu'elle l'avoit penſé. Toutes les Sœurs d'une commune voix la vouloient pour Supérieure, & le Recteur du Collége qui préſidoit à l'élection avec un député de Monſeigneur l'Archevêque appuyoit leur ſentiment. Mais la Mère de Xaintonge refuſa conſtamment la ſupériorité, & ſe défendit ſi bien, qu'il fallut céder à la force de ſes raiſons, & de ſes priéres. La crainte de la contriſter, & la penſée qu'elle procureroit davantage le bien ſpirituel de l'Ordre en formant des Novices remplies de ſon eſprit, firent qu'on condeſcendit à ſes déſirs, & le choix tomba ſur la Sœur de Boiſſet. On peut dire qu'on lui doit après la Mère de Xaintonge l'établiſſement de l'Inſti-

tut. Elle ne se gouvernoit que par ses conseils, & après la mort de sa Sainte Fondatrice, elle fut l'oracle que les différentes maisons consultoient pour apprendre ce qu'elle même avoit appris de la mère commune, & pour s'y conformer. Elle en avoit la charité, la douceur, & les autres vertus.

Comme le gouvernement d'une personne de ce caractère qui ne cherchoit que Dieu, ne pouvoit être que sage, & agréé de ses inférieures, la direction des Novices confiée à une Maîtresse telle que la Mère de Xaintonge, ne pouvoit manquer de produire, & produisoit en effet de grands fruits. Elle gagnoit ses éléves par sa douceur, & son empressement à leur faire plaisir. Ce n'est pas qu'elle eût rien de lâche dans sa conduite. Elle étoit aussi ferme quand il le falloit, qu'elle étoit complaisante quand la Régle le permettoit. Elle en éxigeoit l'observation la plus exacte, & elle n'épargnoit pas les pénitences quand on avoit manqué. Moyen nécessaire pour humilier l'esprit des jeunes per-

ſonnes, & empêcher le relâchement dans les Communautés. Elle inſpiroit ſurtout à ſes Novices un grand éloignement du monde, un détachement ſincére de tout ce qui n'eſt pas Dieu, & elle ne leur ſouffroit guéres d'autres viſites que celles qui étoient abſolument néceſſaires, encore falloit-il qu'elles fuſſent courtes, & qu'on s'y entretînt de quelques ſujets de piété. Vous vous êtes données à Jeſus-Chriſt, mes Sœurs, leur diſoit-elle, y ſerés vous véritablement, ſi vous avés encore quelques retours pour le monde, & pour les converſations. Votre cœur doit être uniquement rempli de lui, tenés-vous y unies par l'éxercice de ſa ſainte préſence, & le recuëillement de vos ſens. Faute de cette pratique, il vous échaperoit bien des manquements. Quel fruit tirerés-vous de l'Oraiſon, ſi vous n'y apportés un eſprit recuëilli, & déja plein de Dieu. Comme elle en étoit remplie elle même, elle enſeignoit l'art de méditer, de s'entretenir avec Jeſus-Chriſt, d'une ma-

nière si touchante, & si enflammée qu'elle inspiroit le désir, & l'amour de la priére. Manière bien efficace pour les Supérieurs de prêcher la vertu. On ne résiste guéres à leurs leçons quand ils les appuyent de l'exemple. La Mère de Xaintonge n'éxigeoit que ce qu'elle pratiquoit elle même. La première à tout, elle ne trouvoit jamais rien de petit dans la maison de Dieu. Les ministéres les plus humiliants étoient ceux qu'elle se réservoit autant qu'elle pouvoit. Son éxactitude aux moindres observances étoit si grande, que les personnes, qui ont vécu avec elle, ont assurées ne l'avoir jamais vûës manquer à aucune. Aussi étoit-elle comme un flambeau brillant qui éclairoit toutes celles qui composoient la maison. La ferveur y augmentoit chaque jour, & les heureux fruits s'en répandoient avec utilité au déhors.

Dès les premiers jours de l'établissement on avoit ouvert les classes. A mesure que l'on avançoit, le concours devenoit plus grand. La dou-

ceur, la méthode avec laquelle on enſeignoit les jeunes perſonnes, la piété qu'on leur inſpiroit, le changement qu'on vit dans pluſieurs, firent benir Dieu de l'érection de cette maiſon. Les perſonnes d'un âge plus avancé y alloient pour s'édifier, & jamais on n'en revenoit qu'on ne fût charmé de la paix, & de l'union qui y régnoit. On découvroit ſurtout chaque fois de nouvelles vertus dans la Fondatrice : elle avoit été obligée d'accepter la ſupériorité après la Mère de Boiſſet, mais elle ſembla ne s'en être chargée que pour être plus à portée de ſervir, & de ſoulager ſes Sœurs. Les voyoit-elle fatiguées, elle vouloit ſuppléer pour elles dans leurs emplois. Etoient-elles malades, elle ne ſouffroit pas que d'autres priſſent le ſoin de les veiller, & à voir toutes les pénibles fonctions auxquelles ſon zéle la rendoit capable de fournir, on eût dit quelquefois qu'elle ſe reproduiſoit.

Le bruit de tant vertus ſe répandit bientot au loin. Les Villes voi-

ſines enviérent à celle de Dole l'avantage qu'elle poſſédoit, & voulurent le partager. La Ville de Veſoul envoya des Députés à la Mère de Xaintonge pour lui demander quelques-unes de ſes Filles. La maiſon de Dole en conçût une véritable joye, & vit avec ſatisfaction l'Inſtitut commencer à s'étendre. La Fondatrice ſeule marqua de l'oppoſition à établir cette nouvelle Colonie. La Mère de Boiſſet lui en témoigna ſa ſurpriſe, & lui fit parler par ſon Confeſſeur. La répugnance fut toujours la même, & la Mère de Xaintonge en apporta les raiſons. Elle dit qu'elle ne croyoit pas la maiſon de Dole aſſés bien affermie, pour s'affoiblir en envoyant ailleurs, ſes meilleurs ſujets; qu'on devoit moins penſer à multiplier les maiſons, qu'à former des filles dans l'eſprit de l'Inſtitut, que ſi elles ne l'avoient pas bien pris, cet eſprit, elles ne pourroient pas le communiquer aux autres. D'ailleurs elle craignoit de voir dans ces commencements, la dévotion, & la fer-

veur s'affoiblir par la plus grande liberté que pourroient donner les voyages, & les mouvements comme attachés à un nouvel établiſſement ; ou que cet établiſſement n'étant point dirigé par les motifs qui doivent guider en tout les filles de ſa Compagnie, il ne ſubſiſtât pas.

L'événement a juſtifié la ſageſſe de la conduite de la Mère de Xaintonge. Elle ſe rendit pourtant aux inſtances qu'on réïtera, & partit elle-même pour Veſoul avec la Sœur de Petray, & quelque autre Sœur qu'elle ſe propoſoit d'y laiſſer. Madame d'Andelot qui conduiſit ces Urſulines dans ſon Caroſſe, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les différentes vertus que faiſoit éclater la Fondatrice ; & toute ſa vie, elle parla de ſon Saint voyage, ainſi qu'elle l'appelloit. La Ville de Veſoul conçût bientôt les mêmes ſentiments pour la Mère de Xaintonge, & en particulier Madame de Mongenet qui voulut retirer chès elle ces Réligieuſes étrangéres, en attendant que

le logement qu'on leur deſtinoit fût en état d'être habité. On peut dire que ce fut par une diſpoſition ſinguliére de la providence que cette charitable Dame montra tant d'empreſſement de retirer chès elle cette pieuſe troupe ; car la nuit ſuivante, la maiſon où on l'avoit voulu loger tomba, & eût infalliblement écraſé la Fondatrice, & ſes Compagnes. Le bâtiment ne fut pas plûtôt réparé que la Mère de Xaintonge, ayant paſſé ſur quelques difficultés que fit naître un des membres de l'Hôtel de Ville, génie inquiet, forma une Communauté qui parut un azile d'édification & de vertu. Mais les craintes qu'elle avoit euës ne ſe trouvérent que trop bien fondées. Au bout de quelques années, les filles de cette maiſon s'étant laiſſé perſuader par quelqu'unes de ces perſonnes qui ne connoiſſent de la vertu que ce qu'elle préſente de ſévére, embraſſérent la clôture, & par-là même renoncérent à l'Inſtitut de la Mère de Xaintonge.

La fondation qui se fit quelque tems après à Besançon eut un sort plus heureux. Il y avoit onze mois que la Mère de Xaintonge étoit à Vesoul, lorsque les Demoiselles Abriot & Daniel, allérent la chercher pour la prier de venir établir une maison de son Ordre dans leur Patrie. Comme les sujets s'étoient multipliés, & qu'ils étoient véritablement remplis de l'esprit de l'Institut, la Fondatrice consentit volontiers à la demande qu'on lui faisoit, & se rendit à Besançon pour travailler à ce nouvel établissement. L'estime qu'elle s'acquit fut générale, & lui attira grand nombre de filles d'élite, qui ne respiroient qu'après le moment d'entrer dans sa Compagnie; mais un incident assés singulier arrêta l'affaire au moment qu'elle étoit près d'être concluë, & fournit l'occasion de concevoir la plus haute estime de la Mère de Xaintonge.

Les Réligieuses Carmélites depuis long-tems travailloient à s'établir à

Beſançon, mais pluſieurs perſonne-qui les protégeoient leur conſeillérent de différer leurs pourſuites, prévoyant bien qu'elles ne ſeroient pas écoutées dans un tems où l'on ne parloit que de la Mère de Xaintonge. On leur dit qu'il valoit mieux attendre, que de s'expoſer à un refus qui paroiſſoit aſſuré. Elles prirent le parti de ceſſer toute ſollicitation, & d'attendre des circonſtances plus favorables, lorſqu'un homme de diſtinction qui s'intéreſſoit pour elles, ſe détermina à aller trouver la Mère de Xaintonge, & à la prier elle-même de différer ce qu'elle avoit ſi heureuſement commencé. Cette demande eût peu touché une ame moins grande que la Mère de Xaintonge, peut-être même les raiſons qu'on lui apporta auroient-elles engagées toute autre à preſſer la concluſion de cette affaire. On lui repréſentoit que la Ville auroit peine à donner toute à la fois ſon conſentement à l'érection de deux maiſons Réligieuſes, que ſi elle l'obtenoit la

première, elle attireroit à elle la plus part des proſélytes, & que les Carmélites ne formeroient que difficilement leur Communauté. Il eſt certain que ces inconvénients qu'on lui objectoit pouvoient ſe trouver dans la ſuite pour elle ; mais la charité l'emporta ſur ſes propes intérêts. Non ſeulement elle donna parole de ne plus faire aucune démarche, elle promit encore de refuſer l'établiſſement qu'on lui offroit, & d'attendre que celui des Carmélites fût entiérement conſommé. En effet le même jour elle dit à Meſſieurs de Ville qu'ils pouvoient jetter leus vûës ſur les Mères Carmélites, que pour le préſent elle n'étoit pas en état de leur donner aucune de ſes filles, que cependant elle y pourroit être dans la ſuite. Elle ne parla d'une façon ſi préciſe que parce qu'elle ſentit bien que toute autre excuſe n'eût pas été admiſe. Ce trait qui peut être regardé comme l'effet d'une généroſité vraïment Chrêtienne, trouveroit peut-être peu d'imitateurs dans

dans des profeſſions, qui toutes ſaintes qu'elles ſont, ne ſe trouvent pas toûjours éxemptes d'une certaine jalouſie. Mais ce qu'il y a en cela de plus héroïque, c'eſt que tandis que pluſieurs perſonnes la blâmoient à Dole, & à Beſançon de n'avoir pas pourſuivi ſon ouvrage, elle n'en diſoit point la véritable raiſon, & on ne la ſût que par celui-là même qui l'avoit prié de céder le pas aux Carmélites, & qui dans la ſuite publia hautement cet acte de généroſité. Elle en avoit pourtant écrit à ſon Confeſſeur, en lui demandant le ſecret. Voici les termes de la lettre.

Je croyois, mon Révérend Père, lorſque je ſuis venuë ici, que Dieu vouloit de moi que j'y priſſe une maiſon pour y établir nos Sœurs, & tout ſembloit y concourir, tant l'empreſſement qu'on témoignoit de nous avoir, paroiſſoit grand. Mais Dieu a voulu que j'y fiſſe un autre bien. J'étois un obſtacle aux Mères Carmélites qui vouloient avoir une maiſon dans cette Ville. Je leur ai ôté cet

empêchement en refuſant l'établiſſement que l'on me préſentoit. Ces ſaintes filles attireront les bénédictions de Dieu ſur la Ville, & il ſaura bien nous y rappeller, quand il croira que nous y ſerons utiles. Je ne ſai pas ce que vous penſerés de cette démarche, mais j'ai crû que la gloire de Dieu s'y trouveroit, & c'eſt-là uniquement ce que je cherche.

Dès que la Mère de Xaintonge vit les Carmélites reçûës à Beſançon, elle voulut retourner à Dole, pour leur donner le tems de recevoir des Novices, & de fonder d'une manière ſolide leur maiſon; mais elle ne pût avant ſon départ refuſer à pluſieurs Demoiſelles, qui vouloient embraſſer ſon Inſtitut, la permiſſion de prendre l'habit, & d'en obſerver les régles dans la maiſon de leurs parents qui y conſentirent.

Le retour de la Mère de Xaintonge dans la Communauté de Dole ne ſervit qu'à en augmenter la ferveur. Elle entretenoit ſouvent ſes fil-

les de l'esprit qui devoit les animer, du bonheur d'être à Dieu sans partage ; soit qu'elle instruisît, soit qu'elle conversât, elle inspiroit la vertu, mais toujours d'une façon à la faire aimer. Elle avoit même le talent de si bien tempérer toutes choses qu'elle rendoit douces jusques aux répréhensions qu'elle faisoit. Aussi étoit-on persuadé que la charité seule la faisoit agir, & que toutes ses inférieures avoient vraiment part dans son amitié. Elle étudioit l'humeur de chacune, & se régloit suivant les dispositions particulières. Le souvenir du bien qu'elles avoient fait étoit éternel. Elle n'oublioit que les fautes, dés qu'elles étoient reprises & corrigées. Bien différente en ce point de ces personnes qui révoltent les esprits à force de rappeller & de répéter les mêmes choses.

Exacte à tous les éxercices de la Communauté, la Mère de Xaintonge y étoit plûtôt pour donner l'éxemple, que pour gêner, ou forcer à une régularité qui tient beaucoup de la

contrainte, & peu de cette ferveur dont on doit être animé dans ſes actions. Auſſi ſes filles, loin d'avoir cet éloignement qu'on a quelquefois pour les Supérieures, n'avoient point de plus grand empreſſement que d'être avec elle. Il eſt inoüi qu'elle ſe ſoit jamais ſervie de termes trop durs, ou trop forts. Elle n'éxigeoit jamais rien qu'en priant, & non en commandant. Tout ce qu'elle pouvoit accorder, elle l'accordoit, & toujours avec grace, diſant qu'une permiſſion accordée durement étoit une permiſſion achetée. La facilité qu'elle donnoit de recourir à elle, faiſoit qu'on ne s'écartoit en rien de la Régle. Une Supérieure, diſoit-elle quelquefois, doit être comme une bonne Mére qui gagne les cœurs de ſes enfants par ſes complaiſances, mais auſſi qui veut leur bien, & les corrrige lorſqu'ils manquent. Quand elle le faiſoit, ce n'étoit point pour humilier, c'étoit uniquement pour empêcher de retomber. On ſentoit que ſon zéle ne s'allumoit que con-

tre les fautes, & jamais contre les coupables. Elle avoit même coutûme pour adoucir les réprimandes, de loüer ce qu'il pouvoit y avoir de bon dans les perſonnes qu'elle reprenoit. Communément c'étoit en particulier & elle ne le faiſoit guéres en préſence des autres qu'à l'extrémité.

Un gouvernement ſi ſage fit de la maiſon de Dole le ſéjour des vertus. La charité n'y ſouffroit point d'éclipſe, & la ferveur n'y trouvoit que de l'accroiſſement. Cette maiſon floriſſoit ainſi par les ſoins de la ſainte Supérieure qui la gouvernoit, lorſque Meſſieurs les Magiſtrats de Beſançon, qui étoient en même tems Gouverneurs de la Ville, apprirent le motif qui avoit obligé la Mère de Xaintonge à ne point conſommer ſon ouvrage. Ce ſeul trait leur en avoit donnoit la plus haute idée ; & ils comprirent qu'une Compagnie où [illegible] voit tant de généroſité, & de [illegible] de nouveau glorifier Dieu, ne pouvoit qu'être [illegible]le à leur Ville. Ils n'en fûrent que plus empreſſés à ſom-

mer la Mère de Xaintonge de ténir la promeſſe qu'elle leur avoit faite. Elle tint parole, & vint à Beſançon pour la ſeconde fois l'an 1616. Les Demoiſelles qu'elle s'étoit déja aſſociées ſe rendirent auprès d'elle, & avec quelques autres prétendantes, compoſérent bientôt une des plus belles Communautés. La Mère de Xaintonge voulut elle-même former ces ferventes filles. Elle reſta aſſés long-tems avec elles. Tantôt elle leur expliquoit ce qui regarde l'eſprit de l'Inſtitut, tantôt elle leur apprenoit la maniére d'enſeigner : ſouvenés-vous, leur diſoit-elle, que les leçons que nous donnons ne ſont que des moyens dont nous uſons pour inſpirer la piété. Les premières impreſſions ſont toujours les plus durables, & rien ne doit être plus conſolant pour nous, que de faire connoître, & aimer notre bon Maître

Ces ſaintes leçons firent [illegible] maiſon de Beſançon [illegible]quement [illegible] régulières, & des [illegible]bera[illegible]nes de l'eſprit de l'Inſtitut, lequel dans la

ſuite lui a eu des obligations eſſentielles ; car ce fut cette Communauté qui obtint d'Innocent X. un Bref en date du 6. Mai 1648. par lequel il approuvoit leur Compagnie, leurs Statuts, & Ordonnances pour toujours. Grace qui regarda tout l'Ordre. Car Innocent XI. ayant reçû quelques années après une ſupplique des autres maiſons de la Province qui demandoient une approbation générale, la fit éxaminer par la Congrégation du Saint Concile de Trente, & cette Congrégation ayant reconnu les avantages qu'on pouvoit retirer de cet Inſtitut, par l'expoſé qu'en fit dans une lettre Monſeigneur Antoine Pierre de Grammont pour lors Archevêque de Beſançon, déclara qu'il étoit du bien de l'Egliſe de laiſſer ſubſiſter cette Compagnie dans ſa forme & avec ſes priviléges, mais qu'il n'étoit point néceſſaire que le Saint Siége donna de nouveaux Brefs, celui d'Innocent X. demeurant dans toute ſa force ; d'ailleurs quand un Souverain

Pontife a approuvé un Ordre, & ſes réglements, il n'eſt nullement beſoin que châque maiſon ſoit approuvée en particulier.

On peut dire que cet Inſtitut a reçû en differents tems les éloges & les approbations les plus amples de la part des perſonnes de la plus grande autorité : il ne ſera pas inutile d'en rapporter un précis.

Monſeigneur Antoine Pierre de Grammont Archevêque de Beſançon, dont nous venons de parler, déclare dans une lettre circulaire qu'il adreſſa à toutes les maiſons de l'Ordre, que leur Inſtitut eſt ſaint, & canoniquement approuvé du Saint Siége, que vû la ſatisfaction qu'il en reçoit, & la bonne odeur de Jeſus-Chriſt qui en ſort de toute part, il a à cœur de les faire joüir des graces que le Saint Siége leur a accordée, & accorde.

Dès l'an 1622, le 16. Mars Monſeigneur de Rye auſſi Archevêque de Beſançon avoit ordonné à tous les Eccléſiaſtiques qui étoient ſous

ſa juriſdiction, de ne point empêcher les Urſulines d'éxercer les loüables fonctions propres de leur Inſtitut.

En 1629, le 20. Octobre, à la requête des Urſulines de Dole, l'Infante Iſabelle Gouvernante des Pays bas, & du Comté de Bourgogne, écrivit au Parlement de la Province pour l'engager à éxaminer la conduite des Urſulines, à l'effet d'obtenir une Bulle de confirmation du Saint Siége en faveur d'un établiſſement qui lui paroiſſoit & ſi ſaint & ſi utile au public. Elle même, pour marquer l'eſtime qu'elle en faiſoit fit compter une ſomme conſidérable à cette maiſon pour l'aider à ſe bâtir.

Meſſieurs du Parlement avoient déja donné en 1625. le certificat le plus honorable. Ils déclaroient que c'étoit par permiſſion expreſſe de la Cour, à la ſatisfaction, & au bien de la Ville, que la nouvelle Communauté s'étoit établie.

En 1666. Fréderic Ubaldus Nonce du Pape à Fribourg, rendit un témoignage également glorieux à

l'Ordre, & qui fut d'un grand poids auprès d'Alexandre VII. En 1610., Paul V. avoit déja accordé une Bulle d'Indulgence aux Urſulines de Dole dans laquelle il eſt fait une ample & honorable mention de l'Inſtitut. Eloges, & faveurs qui regardent tout l'Ordre.

On pourroit rapporter grand nombre d'autres faits ſemblables, mais c'eſt trop long-tems perdre de vûë la Fondatrice. Avant que de quitter Beſançon elle donna encore quelques Inſtructions à la Mère Bonaventure de Chaillot qu'elle avoit amenée de Dole, & qu'elle laiſſoit Supérieure. N'ayés rien de plus à cœur, lui dit-elle, que de maintenir l'Ordre que j'ai établi. Les Communautés ne ſe ſoutiennent qu'autant qu'elles ſe ſanctifient au dedans par les pratiques qui leur ſont propres, & édifient au déhors par les éxemples de vertu qu'elles donnent. Le monde qui ne ſe pique pas de régularité, l'éxige néanmoins de ceux qui doivent l'obſerver par état. Dans

les filles que vous recevrés, n'ayés en vûë que Dieu, étudiés leurs inclinations, & n'admettés jamais de ces eſprits inquiéts, qui puiſſent troubler la paix & la charité que l'on doit regarder comme l'ame des maiſons Réligieuſes. N'admettés pas non plus de ces caractères indolents qui craignent le travail, & diſputent, pour ainſi dire, avec Dieu, comme s'ils craignoient de lui trop donner. Ces diſpoſitions ſont incompatibles avec le zéle qui doit nous animer. Ayés égard aux avantages de la naiſſance, le commerce que nous ſommes obligées d'avoir avec le monde le demande. En conſidérant les qualités de l'eſprit, il ne faut pas négliger celles du corps. Une fille qui auroit dans ſon extérieur quelque choſe de rebutant ne ſeroit pas propre à nos miniſtéres. Prenés conſeil dans les différentes occaſions où vous vous trouverés. Souvent nos propres lumiéres nous égarent. Ne permettés pas qu'on faſſe jamais rien qui puiſſe s'écarter du vœu de pauvreté que

nous avons fait. Mais pour les malades, n'épargnés rien. Comme vous avés droit d'éxiger le devoir de vos filles dans la ſanté, elle l'ont auſſi d'éxiger à leur tour, vos ſoins dans leurs infirmités. Une Supérieure ne doit pas ſe repoſer ſur d'autres de certaines attentions. Elle doit voir bien des choſes par elle-même. Cette vigilance tient chaque particulière dans cette éxactitude que demande ſon office, arrête la trop grande œconomie des unes, ou la prodigalité des autres. Je vous quitte, & prie Dieu en vous quittant, de vous combler, vous, & votre Communauté, de ſes faveurs.

On ne peut rien ajouter à l'eſtime que s'étoit acquiſe la Mère de Xaintonge durant ſon ſéjour à Beſançon. Les perſonnes les plus qualifiées lui avoient offert chès elles un logement. Les Communautés de filles s'envioient les moments où elles pouvoient lui parler, & lui demander ſes avis. Les Réligieuſes de Sainte Claire ſurtout, lui témoignérent l'empreſſement le

plus

plus marqué, & elle alloit ſouvent faire avec elles des colloques ſpirituels. En les excitant à la piété, elle s'y excitoit elle-même, par tous les ſujets d'admiration qu'elle trouvoit dans une Communauté, qui encore aujourd'hui, ne reſpire que la plus auſtère vertu.

L'idée qu'on avoit de la ſienne parut à ſon départ de la Ville. On s'en occupoit dans les familles, & on eût dit que chacun perdoit ce qu'il avoit de plus cher. Quelque inſtance qu'elle pût faire, il ne lui fut jamais poſſible d'empêcher bien des perſonnes diſtinguées, d'accompagner juſques à Dole, le caroſſe où elle monta avec quelques unes de ſes Sœurs, pour retourner en cette Ville.

L'humilité de cette ſainte fille eut à ſouffrir dans cette rencontre; mais tandisqu'elle ſe défendoit des honneurs qu'on lui rendoit, elle avoit à pleurer la mort de Monſieur ſon Père, qui venoit d'expirer, entre les bras des Jéſuites. Ces Pères lui

prodiguérent leurs ſoins dans cette rencontre avec autant de zéle, & d'empreſſement que ſi jamais ils n'euſſent eu aucun ſujet de ſe plaindre de lui. C'eſt ainſi qu'a coûtume d'en uſer la charité chrétienne. Pour la Mère de Xaintonge, elle garda ſa douleur dans ſon cœur, & ne ſongea qu'à redoubler ſes vœux, & ſes priéres au pied des Autels. Elle fut pourtant obligée de faire à cette occaſion un voyage dans ſa patrie. Ce ne fut que pour porter dans le ſein de ſa famille, l'édification, & la vertu, encore plus que la conſolation, ſur ce triſte événement. Dijon ne retentiſſoit que des éxemples de piété qu'on admiroit dans cette vertueuſe Fondatrice ; & comme elle ſavoit uſer habilement de tout ce qui pouvoit porter les autres à Dieu, elle profita de la diſpoſition où l'on étoit à ſon égard, pour remettre dans le bon chemin, pluſieurs perſonnes qui s'en étoient écartées. La circonſtance étoit favorable, car ce fut en l'année 1618., année où le Souve-

rain Pontife avoit accordé un Jubilé. Ainſi ſon voyage à Dijon ſembla-t'il n'avoir été ménagé par la providence, que pour gagner des ames au Ciel. Sa parenté en profita plus que perſonne. Pendant ſon ſéjour qui fut de cinq mois, non ſeulement elle diſpoſa Madame ſa Mère à ſe préparer ſaintement à ſa dernière heure, à laquelle véritablement elle touchoit de fort près, mais encore elle régla pluſieurs affaires, & rappella la paix dans ſa famille, où l'interêt depuis la mort de Monſieur de Xaintonge commençoit à ſemer la diviſion. La crainte de voir les eſprits s'aigrir, ne lui fit rien oublier de tout ce qui pouvoit applanir les difficultés, & faciliter un accommodement, dont ſa généroſité fit en partie les frais. Car ſe contentant d'une modique penſion que lui aſſigna Monſieur ſon Frere, elle lui céda ce qui devoit lui revenir pour l'entier payement de ſa dote, qui reſtoit encore à faire. Une conduite ſi déſintéreſſée lui fit d'au-

tant plus d'honneur, qu'il eſt rare de s'oublier ſoi-même dans ces ſortes d'occaſions.

Cependant les affaires de ſon Ordre rappelloient la Mère de Xaintonge à Dole, où elle ne tarda pas à ſe rendre. Elle trouva à ſon arrivée une Demoiſelle de Saint Hypolite, qui l'attendoit depuis quelques jours. C'étoit celle-là même qui avoit déja fais un voyage à Beſançon pour la prier de vouloir venir établir une maiſon de ſa Congrégation dans ſa patrie. La Fondation n'avoit pû ſe faire dans le tems qu'on l'eſperoit, & les délais qu'on avoit apporté, n'avoient fait qu'inſpirer un plus grand déſir de voir l'affaire ſe conclure. La Mère de Xaintonge eut bien voulu aller fonder elle-même, comme on le ſouhaitoit, cette nouvelle colonie; mais ſa ſanté, & divers événements qui ſurvinrent ne lui permirent pas de faire ce voyage. Ainſi il fallut prendre le parti d'envoyer à ſa place, deux Sœurs de la maiſon de Dole, qui trouvérent l'établiſſe

ment en quelque ſorte commencé. De jeunes Demoiſelles depuis long-tems avoient eu envie d'embraſſer l'Inſtitut, & dans leurs familles en pratiquoient autant qu'elles pouvoient les éxercices, ainſi qu'il étoit arrivé à Beſançon, après le premier voyage de la Mère de Xaintonge dans cette Ville. Il ne reſtoit donc plus rien à faire, pour ainſi dire, que de les mettre en Communauté. Ces nouvelles aſſociées entrérent ſi bien dans l'eſprit de la Compagnie où elles venoient de s'engager, qu'en peu de mois on reſſentit à Saint-Hypolite les effets de ce zéle, & de ces autres vertus qui perſevérent dans cette maiſon. Les affaires temporelles n'eurent pas le même ſuccès. Quelques perſonnes qui avoient fait eſpérer des fonds ne tinrent rien moins que ce qu'elles avoient promis ; mais ces contre-tems ne diminuérent rien de la ferveur de ces vertueuſes filles, & ne ſervirent qu'à faire éclater leur patience, & leur douceur. La Mère de Xaintonge les

ſoutint par ſes avis, & leur inſpira une vraïe confiance en la providence, qui ne leur manqua pas au beſoin.

A peine la Fondatrice eut-elle pris des arrangements pour cette fondation qu'il fallut penſer à une autre. Meſſieurs les Magiſtrats d'Arbois, lui envoyérent en ce tems-là un deputé, pour la prier de venir elle-même établir une maiſon de ſon Ordre dans leur Ville. Comme les différentes affaires qui l'avoient empéchée de ſe tranſporter à Saint Hypolite étoient terminées, & que le voyage n'étoit pas long, elle ſe rendit à Arbois, où elle fut reçûë par les perſonnes les plus qualifiées de la Ville, qui lui firent un accüeil proportioné à l'eſtime qu'on faiſoit d'elle, & au déſir qu'on avoit eu de la voir venir faire elle-même en perſonne cet établiſſement. Il avoit été comme ébauché l'année précédente par la Mère de Boiſſet, mais il commença pour lors véritablement, & tout concourut à le faciliter ; les

bons ſujets qui ſe préſentérent, & l'empreſſement à pourvoir à la ſubſiſtance de la nouvelle Communauté. La Mère de Xaintonge profita habilement de ces heureuſes diſpoſitions ; & après avoir mis ordre à tout ce qu'il y avoit à régler dans ces commencements, elle travailla ſi bien pendant le peu de tems qu'elle fut à Arbois, à former ſes éléves, qu'elle leur eut bientôt inſpiré les maximes, & l'eſprit de l'Inſtitut. On le retrouve encore tout entier dans l'ardeur qu'on a dans cette maiſon à travailler à la gloire de Dieu, & ce n'eſt point ſans édification qu'on voit une foule de perſonnes de la Ville, & de la Campagne, venir les jours de Fêtes & de Dimanches, aſſiſter aux inſtructions chrétiennes, qui ſe font dans l'Egliſes des Urſulines d'Arbois. La Reine du Ciel comme pour autoriſer ces éxercices, à rendu célébre cette Egliſe, où elle eſt particuliérement honorée, par pluſieurs miracles inconteſtables, qui s'y ſont opérés par ſon interceſſion.

A meſure que la Mère de Xaintonge multiplioit les maiſons de ſa Compagnie, les grands biens que faiſoient ſes filles dans les lieux où elles avoient été appellées, augmentoient l'idée qu'on avoit de l'Inſtitut. Saint François de Sales en avoit ſouvent entendu parler, & comme il adoptoit aiſément tout ce qui pouvoit contribuer à l'avantage de ſon Diocéſe, il déſira de lui procurer une maiſon de cette nouvelle Congrégation, & ce ſeul trait marque toute l'idée qu'il en avoit ; car il étoit naturel qu'il préferât la propagation d'un Ordre floriſſant qu'il venoit d'établir, & à qui on faiſoit de tous côtés un accuëil ſi favorable. Mais les Saints, accoutumés à s'oublier eux-mêmes, cherchent uniquement Dieu, & ſa gloire. Voici mot pour mot la lettre qu'écrivit à cette occaſion le Saint Evêque de Genéve, dont on conſerve l'original à Beſançon.

» Quand je ſû, ma très-chere Sœur, » le déſir que Madame la Marquiſe » de Lulin avoit, d'avoir une maiſon

» de votre Inſtitut à Tonon, je re-
» merciai Dieu de tout mon cœur, &
» témoignai en la façon que je pûs,
» combien j'avois reçû de contente-
» ment de l'avis que j'en avois. Car
» j'ai chéri, honoré, & eſtimé les
» éxercices de très-grande charité que
» votre Compagnie pratique, de la-
» quelle j'ai auſſi déſiré très affec-
» tueuſement la propagation, & mê-
» me en cette Province de Savoye.
» Comme en effet ſur quelques eſpé-
» rances que les Pères de la Com-
» pagnie de Jeſus de Chamberi,
» m'avoient donné qu'on en pouvoit
» ériger une en ce lieu là, j'obtins un
» Brevet de permiſſion pour cela de
» ſon Alteſſe Séreniſſime. Mais ſi j'ai
» une fois le contentement que la
» piété, & la ferveur, de Madame
» la Marquiſe de Lulin me fait at-
» tendre, de voir en ce Diocéſe une
» branche de ce ſaint arbre de Sainte
» Urſule; je m'eſſayerai de lui faire
» connoître par toutes ſortes de preu-
» ve, combien je le priſe & affection-
» ne. C'eſt ce qui me fait vous prier

»bien humblement, ma chere Sœur, »de contribuer à ce projet tout ce »que ſelon Dieu vous pourrés, ne »doutant point que ce ne ſoit la plus »grande gloire de Dieu, l'avance»ment, & l'établiſſement de pluſieurs »ames en la piété, & enfin une »tres grande conſolation pour les pre»mières qui viendront s'employer à »cette bonne œuvre. Je vous ſup»plie donc, & toutes vos chéres »Sœurs, de le favoriſer charitable»ment, & de me faire part en vos »oraiſons.»

Je ſuis, ma très chere Sœur,
Votre Frere & Serviteur
très humble en N. S.
† FRANCOIS EVEQUE DE GENEVE.

Cette lettre remplit de joye la Mère de Xaintonge, qui ne cherchoit qu'à agrandir le Royaume de Dieu. Elle benit le Ciel bien des fois, de ce qu'il daignoit ſe ſervir d'elle & de ſes filles pour faire glorifier ſon nom. Toute accablée qu'elle étoit de ſes infirmités, & de

ſes pénitences qui l'avoient extrêmement uſée, elle étoit déterminée à faire le voyage, lorſque la guerre qui ſurvint, rompit toutes les méſures priſes ; & après que la guerre fut terminée, la mort de Saint François de Sales qui arriva preſqu'en même-tems que celle de la Mère de Xaintonge, fut cauſe que l'Inſtitut n'eut point d'établiſſement en Savoye ; mais il en fit un ſous les auſpices de Mgr. de Baldenſtin Evêque, & Prince de Bâle : ce Prélat qui venoit d'être chaſſé de la Capitale de ſes Etats par les hérétiques, s'étoit retiré à Porentruy, Ville dépendante de ſa ſouveraineté. Il avoit autrefois connu la Mère de Xaintonge à Dijon, & il avoit toujours conſervé pour elle depuis ce tems là, une eſtime particulière ; mais, la renommée de ſon Inſtitut étant parvenuë juſqu'à lui, le détermina à en établir une maiſon dans la Ville de ſa nouvelle réſidence. Il jugea même que ce ſeroit le moyen de conſerver la foi, dans un Pays voiſin des lieux infectés de

l'erreur. Cette circonſtance fit que la Mère de Xaintonge fut encore plus empreſſée de le ſatisfaire. Elle-même vouloit ſe rendre à Porentruy, & s'y ſeroit renduë, ſi ſes filles ne s'y fuſſent oppoſées. Sa ſanté s'affoibliſſoit tous les jours, & il étoit à craindre que les fatigues, & les peines du Voyage inſéparables d'une nouvelle fondation, n'avançaſſent des jours trop précieux pour n'être pas ménagés.

Ces différentes raiſons engagérent le Confeſſeur de la Mère de Xaintonge à la diſſuader d'un voyage dont on appréhendoit les ſuites pour elle. Elle ſe rendit à ce que l'on déſiroit, & envoya deux de ſes filles pour fonder cette maiſon recommandable par l'éxactitude de ſa régularité : mais la violence qu'elle fit à ſon zéle la réduiſit dans un état de langueur, & l'incommoda peut-être plus que n'auroient fait les fatigues du voyage, & les autres peines qu'elle auroit pû ſe donner pour ce nouvel établiſſement. Ce fut le dernier

nier qu'elle vit ; car la fondation de la maiſon de Gray, ne ſe fit qu'après ſa mort. Le Père du Barry Jéſuite la facilita, & Madame de Thoraiſe y mit la dernière main. Cette Dame que ſa rare vertu rendoit encore plus recommandable, que ſon illuſtre naiſſance, conduiſit-elle même de Dole à Gray les Mères Barbe Alterier, & Claudine Vigoureux, qui l'an 1622. commencérent une Communauté, dont la Ville goûte chaque jour les avantages. Les fondations ne ſe bornérent point à celles dont nous venons de parler. L'empreſſement qu'on avoit de profiter du zéle que témoignoient par-tout les filles de la Mère de Xaintonge, fit qu'on vit s'élever en peu d'années ſur le modéle des autres, & avec la même édification, les maiſons de Fribourg en Suiſſe, de Lucerne, & de Clerval ſur le Doux. Pour celle d'Ornans, elle fut fondée par a Communauté de Beſançon, auſſi bien que celle de Pontarlier, & elle eſt une des plus belles de la Province.

Ces divers établiſſements ne pouvoient manquer d'être regardés comme autant de bénédictions que Dieu répandoit ſur l'Inſtitut. Mais avant que de couronner les mérites de la Fondatrice, il voulut mettre ſa vertu à de nouvelles & longues épreuves. Elle tomba malade, & quelques grandes que fuſſent ſes douleurs, elles n'égaloient pas celle qu'elle reſſentoit de ne pouvoir ſatisfaire ſes déſirs ardens de contribuer encore à faire glorifier Dieu. Ces déſirs toutefois n'avoient rien d'inquiet. La ſoumiſſion la plus parfaite les accompagnoit. Je ſuis incapable, diſoit-elle quelquefois, de faire connoître, & aimer mon bon Maître, comme je voudrois ; mais je ſuis capable de lui offrir ma vie, & de conſentir qu'elle finiſſe dans les douleurs. Je la lui offre ſans ceſſe. Je renonce, puiſque tel eſt ſon bon plaiſir, à l'honneur de le faire ſervir dont il me prive, & je le prie qu'il daigne ſe glorifier par ma mort, puiſque je ne mérite plus qu'il le faſſe par mes

actions, & par ma vie. Hélas! Il le faiſoit par tout ce que ſouffroit cette ame ſainte. La fiévre ne la quitta preſque plus pendant vingt & un mois. Elle étoit accompagnée d'une goutte répanduë dans toutes les jointures de ſon corps. Il ſe paſſoit peu de jours qu'elle n'eût de violentes coliques, & l'on eût dit que les maladies s'étoient raſſemblées, pour donner un aſſaut général à toutes les parties de ſon corps. Auſſi les Médecins jugérent-ils qu'étant dans l'impuiſſance de réſiſter à tant de maux compliqués, elle en verroit dans peu la fin, avec celle de ſa vie. Ils regardoient même comme un miracle, qu'un corps uſé par tant de veilles & d'auſterités, pût tenir ſi longtems contre des attaques auſſi violentes, & auſſi vives. Mais ce qu'on doit regarder comme un prodige de vertu, ce fut la tranquilité, la patience, la douceur, avec laquelle elle ſouffrit une épreuve & ſi longue, & ſi facheuſe. Un jour qu'on vouloit l'engager à ſe procurer quelque ſoulage-

ment en changeant de ſituation, elle répondit, que la meilleure, & la plus douce pour elle, étoit celle où elle pratiqueroit plus de ſoumiſſion à la volonté de Dieu ; je prendrai pourtant, ajouta-t-elle, celle que vous jugerés à propos.

Outre les violentes douleurs dont elle étoit accablée, & dont elle ne ſe plaignoit jamais, elle fut affligée d'une incommodité qui lui fut d'autant plus ſenſible, qu'elle la rendoit plus à charge aux autres. C'étoit une odeur cadavereuſe qu'elle exhala de tout ſon corps auſſi-tôt qu'elle fut alitée ; & autant de fois qu'on l'approchoit pour lui rendre quelques ſervices, elle ſouffroit une nouvelle peine, par la ſeule penſée qu'elle en cauſoit aux perſonnes qui étoient autour d'elle.

Dans un de ces moments où ſes douleurs les plus vives la preſſoient, elle fut viſitée par un homme en réputation extraordinaire de vertu, & de ſpiritualité. Elle le reçût avec beaucoup de reſpect, mais ſoit qu'el-

le s'apperçût qu'il y avoit en lui plus d'apparence que de ſolidité, ſoit qu'elle fût retenuë par la loi qu'elle s'étoit impoſée, de ne point faire connoître ſon intérieur à d'autres qu'à ſon Directeur, elle ſe contenta de l'écouter, & ne lui répondit qu'autant que la politeſſe le pouvoit éxiger. Cet homme ſe perſuada, où voulut perſuader aux perſonnes préſentes, que ſon ſilence joint aux mouvements convulſifs que lui cauſoient ſes douleurs, étoit l'effet du malin eſprit, & qu'elle étoit obſédée, ſur quoi ſans autre préliminaire, & ſans aucune autorité, il ſe mit en devoir de l'exorciſer. La malade en parut effrayée. Quelques perſonnes de la première diſtinction qui étoient venuë pour la viſiter, en frémirent auſſi, & priérent le dévot perſonnage de ne pas paſſer plus avant, & de ſe retirer. En le reconduiſant à la porte, elles ne purent s'empêcher de lui témoigner, que s'il n'étoit pas plus juſte dans toutes ſes autres vuës qu'en celle-ci, il étoit fort à craindre

que lui même ne fût dans un état d'erreur.

Le Confeſſeur de la Mère de Xainronge étant ſurvenu quelques momens après, fut fort ſurpris de l'imprudence de cet homme, que le bruit public lui avoit fait regarder juſque là, comme éclairé, & de beaucoup de diſcernement : mais ayant demandé à ſa pénitente l'impreſſion qu'avoit fait ſur elle cette ſaillie ſi déplacée. J'ai été d'abord bien aiſe, dit-elle, d'avoir encore cette humiliation à ſupporter avant que de mourir ; mais enſuite dans la crainte qu'un tel événement ne portât coup à la Compagnie dont il a plû à Dieu de me faire l'Inſtitutrice, j'en ai frémis. L'idée qu'on aura donnée de moi, me ſuis-je dis à moi-même, fera peut-être que mes filles deviendront moins utiles à la gloire de Dieu, qui eſt la ſeule choſe que nous devons ambitionner. Je me ſuis jettée cependant entre les bras de Jeſus-Chriſt. Je lui ai fait un ſacrifice de tout ce que je ſuis, acceptant tout ce qu'il

voudroit ordonner, & de notre Compagnie, & de moi. Son Confeſſeur admira ſes vertus, & lui dit de ne plus recevoir cet homme, s'il oſoit encore ſe préſenter.

Quelques jours après la Mère de Xaintonge reçut une viſite & plus conſolante, & plus digne d'elle. Ce fut celle du Père Cotton Confeſſeur d'Henry IV. Ce Père venoit de prêcher à la Cour de Lorraine, & retournoit à Paris. Il voulut voir à Dole cette Fondatrice dont les vertus, & la réputation avoient fait tant de bruit. Leur entrevûë fut telle que l'eſt celle des Saints. On n'y parla que de Dieu, & de ſes divines perfections, du bonheur des bienheureux, de la gloire dont ils jouiſſent, du feu ſacré qui doit nous animer, de l'abandon entre les mains du Seigneur, & de la réſignation parfaite à ſes volontés.

La malade voulut ſe confeſſer à ce grand homme, qui ne lui refuſa point cette conſolation, elle ſembla même oublier ſa foibleſſe, par le plaiſir qu'elle trouvoit de s'entretenir de

celui pour qui elle avoit toujours vécuë; & le Père Cotton dit en sortant qu'il n'avoit jamais vû dans une ame tant de vertu, ni de perfection. Aussi ce Père pendant le séjour qu'il fit à Dole, voulut-il la voir plusieurs fois. Dans une de ces visites s'étant hazardé de lui dire, qu'il y avoit encore lieu d'espérer que Dieu lui rendroit la santé pour qu'elle travaillât à de nouveaux établissements. Ah mon Père, lui répondit-elle, ne me parlés plus de la terre, il n'est d'autre établissement pour moi, que dans le Ciel; & comme je l'espere, Dieu que j'ai taché de servir toute ma vie le mieux qu'il m'a été possible, ne tardera pas à m'en ouvrir la porte. Ce n'est pas cependant que je compte sur ce que j'ai fait. Mon espérance est fondée uniquement, sur les mérites de Jesus-Christ mon divin époux.

Le moment étoit en effet venu, où Dieu vouloit couronner tant de vertus & de mérites. Elle s'en expliqua avec son Confesseur deux jours avant

la fête de la Sainte Trinité. Tout le tems que j'ai été alitée, lui dit-elle, je me ſuis imaginée avoir aſſez de force pour réſiſter à tous les maux dont j'ai été attaquée. J'ai crains quelquefois que cette penſée ne me vînt de quelque attachement à la vie ; mais après m'être bien éxaminée, il m'a ſemblé que cette force venoit de la diſpoſition où Dieu m'avoit miſe, de vivre, & de ſouffrir autant de tems qu'il lui plairoit. Aujourd'hui il me fait connoître, qu'il veut finir en moi l'ouvrage de ſes miſéricordes : mon ame ſe détache de mon corps, & les déſirs que je reſſens de m'unir à Jeſus-Chriſt ſont ſi grands, que je meurs, pour ainſi dire, à chaque moment. Hélas ! Quand viendra-t'il ce moment heureux. Ah ! Mon Père, ſi vous ſaviés, avec quelle ardeur je l'attends.

Rien ne pouvoit diſtraire cette ame fervente de ces ſaintes affections. Elle diſoit à toutes les perſonnes qui l'approchoient que ſon heure étoit venuë, que ſi l'on avoit quel-

que commiſſion à lui donner pour le Ciel, il falloit ſe hâter. On ne regardoit pourtant ces pieux ſentiments, que comme les effuſions d'un cœur toujours occupé de Dieu, parce que les Médecins la trouvoient mieux, & preſque hors de danger; mais avertie qu'elle étoit d'enhaut, de ſa mort prochaine, elle n'eut point d'égard à ce qu'ils lui dirent de ſa ſituation préſente. Le ſamedi elle voulut faire une dernière confeſſion, & le lendemain elle demanda qu'on la portât à la Chapelle pour y entendre la Meſſe, & y recevoir la Sainte Communion pour la dernière fois. Il ſeroit difficile d'exprimer la piété, & la ferveur avec laquelle elle reçût celui qui devoit bientôt la recevoir dans ſon ſein. Pluſieurs perſonnes du dedans, & du déhors, qui avoient voulu être ſpectateurs de la dévotion avec laquelle elle approcheroit encore de la Sainte Table, en furent attendries juſques aux larmes, & dirent en ſortant qu'ils ne croyoient pas que les Chéru-

bins fuſſent autrement devant le Thrône de Dieu.

La Supérieure qui craignit que l'application de ſon eſprit ne nuiſit à ſon corps, & ne l'affoiblit extrêmement, dit aux Sœurs qui l'avoient portées à la Chapelle, de l'inviter à revenir dans l'infirmerie. Elles le firent, ſans lui dire pourtant que c'étoit par ordre de la Supérieure. Perſuadée que c'étoit un pur effet de leur attention, la Mère de Xaintonge les conjura d'une manière ſi tendre de la laiſſer s'entretenir encore quelques moments avec ſon bien-aimé qu'elles n'oſérent pas la preſſer davantage ; mais voyant qu'elle avoit encore paſſé près de demi-heure dans les mêmes ardeurs, elles lui firent entendre, que l'invitation qu'elles lui avoient faite étoit de la part de la Supérieure. J'y aurois déja acquieſcée, repartit-elle, ſi vous me l'euſſiés dit plûtôt, & j'aurois ſur le champ rendu hommage à Jeſus-Chriſt, en me rendant à l'inſtant à ce que ſouhaitoit de moi cel-

le qui me tient ſa place. On la reporta donc dans ſon lit, & comme on s'aperçut que ſon application à Dieu n'étoit pas moins grande qu'elle l'avoit été à la Chapelle, les Sœurs qui lui tenoient compagnie eurent ordre de lui faire de tems en tems quelques queſtions pour tâcher de la diſtraire. A l'occaſion de la fête de la très Sainte Trinité qu'on célébroit ce jour-là ; une d'entre-elles s'aviſa de lui demander comment il la falloit célébrer.

Célébrer la fête de la Sainte Trinité, répondit la Mère de Xaintonge, c'eſt faire une profeſſion ſolemnelle de croire l'adorable miſtère d'un Dieu en trois perſonnes, & de dépendre d'elles à raiſon des biens particuliers que nous en avons reçûs. Notre être, & tout ce que nous ſommes, eſt l'ouvrage de leur puiſſance. Notre vocation à la foi, & à la ſuite de Jeſus-Chriſt, eſt une diſpoſition de leur ſageſſe, & l'amour qu'elles ont pour nous eſt la ſeule cauſe qui les a engagées à nous faire

faire ces différens biens. Ainſi mes Sœurs, nous nous devons toutes au Père, qui eſt le principe de toute production ; toutes au Fils, qui eſt la ſageſſe du Père ; & toutes au Saint-Eſprit, qui eſt l'amour mutuel du Père & du Fils. Donnons nous au Père, en employant notre être, & tout ce que nous ſommes à le glorifier. Attachons nous au Fils, par qui nous avons été regénérées, & choiſies particuliérement par le bienfait de notre vocation. Uniſſons-nous à l'Eſprit Saint, par l'ardeur de nos cœurs ; & comme Dieu n'eſt pas un moment ſans nous aimer, ne ſoyons pas un moment ſans lui marquer notre amour.

Elle leur dit tout cela d'un ton de voix ſi ferme que toutes ſe perſuadérent que la malade étoit encore éloignée de ſa fin. Cette eſpérance diminua la crainte où elles étoient que ſa grande application à Dieu n'abrégeât ſes jours. Ainſi ſans s'obſtiner à interrompre davantage les doux entretiens auxquels l'atti-

roit ſon Bien-Aimé, elles la laiſſérent ſe livrer à cette union ſainte, où ſon cœur la portoit.

Dieu l'avoit ainſi ordonné, il falloit que la Mère de Xaintonge fit des ſacrifices juſques aux derniers moments. A peine s'étoit-elle livrée à ces amoureux colloques que la Supérieure entra avec une Dame de Qualité qui venoit lui demander des éclairciſſements, & des avis ſur quelques peines d'eſprit, où elle ſe trouvoit. La malade l'écouta avec cet air de bonté qui prévenoit en ſa faveur. Elle ne témoigna ni chagrin, ni inquiétude ſur les longueurs fatiguantes de ſes diſcours, & lui répondit d'une maniére ſi préciſe & ſi conſolante, que cette Dame dit en ſortant, que ce ſeul entretien avoit porté dans ſon cœur une paix, & une tranquilité, qu'elle cherchoit inutilement depuis bien des années. Elle ajouta que des lumiéres auſſi vives ne pouvoient pas venir d'une perſonne mourante, & que celles qu'elle venoit de recevoir étoient

comme des avant-coureurs du prompt rétabliſſement de ſa bienfaitrice.

On s'en flattoit effectivement : mais on perdit bientôt toute eſpérance. La malade s'étoit recuëillie quelques moments après l'entretien qu'elle venoit d'avoir, & paroiſſoit être mieux, lorſque ſortant tout à coup de ce recuëillement, elle s'écria d'une voix élevée. Oüi, mon Dieu, il eſt tems, vous ſavés combien je vous aime. Que vous en couteroit-il de m'apeller dès maintenant à vous. Je ne veux que vous, je ne déſire que vous. C'eſt la ſeule choſe que je vous demande. Les perſonnes qui étoient dans la chambre l'entendant parler d'une maniére ſi aſſurée, & avec plus de force qu'elle n'avoit fait depuis long-tems, étoient accouruës auprès de ſon lit. Elles l'entendirent répéter pluſieurs fois les mêmes paroles, & à voix baſſe le Nom de Jeſus, & de Marie. Elle prononçoit encore ces doux & ſaints noms, lorſqu'elle fut frappée d'un accident d'apoplexie, qui la

priva de l'uſage de tous les ſens. Quoique la longueur de ſa maladie, & le danger qu'on avoit vû inſenſiblement s'augmenter, euſſent dû préparer à la perte qu'on étoit ſur le point de faire. Ce coup accabla ſes filles, & les toucha auſſi vivement que ſi elles n'euſſent pas prévû le triſte événement auquel elles devoient s'attendre. La douleur étoit peinte ſur tous les viſages, & rien n'égaloit l'empreſſement qu'on avoit à prolonger des jours ſi précieux. Mais envain multiplia-t-on les ſecours, & les remédes. Tout fut inutile, & rien ne pût vaincre la force du mal qui empira en peu de heures. Tout ce qu'on pût faire, ce fut de lui donner l'Extrême-Onction. Elle demeura dans cet état depuis le Dimanche au ſoir, juſques au mardi matin qu'elle expira ſur les ſept heures, & alla recevoir ces couronnes que le Ciel prépare à la vertu, & qui doivent faire l'objet de nos vœux.

Ce fut le huit de juin 1621. à

l'âge de ſoixante ans que la Mère de Xaintonge finit ſa carriére, jour auquel elle avoit été autrefois regénérée à Jeſus-Chriſt, par le Baptême comme ſi Dieu eût voulu qu'elle commençât à vivre au Ciel, le jour même qu'elle avoit commencé à vivre à la grace ſur la terre. Sa mort produiſit le même effet qu'a coûtume de produire la mort des Saints. On penſe moins à les pleurer qu'à rappeller le ſouvenir de leurs vertus. Le ſentiment commun fut plutôt de lui offrir des Vœux, que de lui donner des larmes. Ses filles qui l'avoient toujours ſi tendrement aimées, oubliérent la triſteſſe qui ne les avoit point quittée pendant ſa maladie, & ne penſérent qu'à imiter, & à publier les éxemples de piété, & de zéle qu'elle leur avoit laiſſés.

On ne parloit que de cette ſainte Défunte, & toute la Ville retentiſſoit de ſes éloges. Dieu, ce ſemble, pour les autoriſer fit ſur ſon corps un changement dont on fut ſurpris.

Cette mauvaiſe odeur qu'elle ex-

haloit pendant ſa maladie, & qui auroit dû naturellement augmenter après ſon décès, ne ſe fit plus ſentir. Son Viſage même qui juſques-là avoit paru extrêmement pâle & livide, reprit des couleurs ſi vives, & ſi fraiches, qu'on eut dit à la voir qu'elle étoit encore vivante.

Le concours qui ſe fit à ſes obſéques fut des plus grands. On peut dire que toute la Ville y accourut, & les perſonnes de diſtinction ſurtout ſe firent un devoir d'y aſſiſter. Chacun vouloit avoir quelque choſe qui eut été à ſon uſage, & regardoit ces ſaintes dépoüilles, toutes pauvres qu'elles étoient, comme de précieuſes richeſſes.

Triomphe bien éclatant de la vertu, qui acquiert un nouveau luſtre au moment même que les grands, & la grandeur ſont abſorbés dans le néant du tombeau: la maiſon de Xaintonge eſt éteinte, & peut-être le ſouvenir en feroit-il abſolument enſeveli, ſi la Mère de Xaintonge ne l'avoit immortaliſé par ſes vertus.

déja connuës par tout ce que nous avons rapporté, & dont nous allons pour les faire encore mieux connoître, tracer un nouveau crayon dans le Livre ſuivant.

LA VIE
DE LA VÉNÉRABLE MERE ANNE DE XAINTONGE

Institutrice de la Compagnie de Sainte Ursule, au Comté de Bourgogne.

LIVRE QUATRIE'ME

C'Est donner la plus haute idée des vertus de la Mère de Xaintonge, que de retracer les principales instructions qu'elle a laissées à ses filles, avec ses sentiments, & ses di-

verſes pratiques de piété. Quoique ces traits édifiants, dumoins pour la plûpart ſoient répandus dans le cours de l'Hiſtoire que nous venons d'écrire, on a crû toutefois que raprochés ſous un ſeul point de vûë, ils acheveroient de faire concevoir une haute eſtime de cette grande ame, & ſeroient plus propres à exciter le déſir de l'imiter.

On peut dire que l'eſprit de Dieu étoit répandu dans toutes les actions de la Mère de Xaintonge, & qu'elle n'agiſſoit que par des lumières ſupérieures. L'établiſſement de ſa Compagnie en fut une preuve éclatante. outre les contradictions qu'elle eut à eſſuyer de la part de ceux qui rejettoient ſon Inſtitut, il lui fallut encore combattre le ſentiment de pluſieurs perſonnes d'autorité, qui en admettant la Congrégation, vouloient qu'elle l'unit à un Ordre déja approuvé. Elle réſiſta toujours, & ſa raiſon fut qu'il n'y en avoit point, dont la fin ne fût différente de celle qu'elle s'étoit propoſée. Elle craignoit encore

que mettant sa Compagnie sous un Ordre déja établi, elle ne l'exposa dans la suite, sous prétexte de réforme, au danger d'un changement des choses essentielles à l'Institut.

Je ne vois d'autre bien, répondit-elle un jour à des Ecclésiastiques qui la condamnoient sur ce point, je ne vois d'autre bien que d'être tout à Dieu. Les différents Ordres Religieux l'emporteront sur nous par leur Priviléges, & leur ancienneté. Ce n'est pas ce qui fait notre ambition. Nous n'avons d'autres desirs, que de glorifier Dieu par une entière conformité de vie avec celle de Jesus-Christ; & je me console des avantages que nous eussions pû trouver en unissant notre Compagnie à de plus anciennes, par la facilité que nous aurons d'augmenter le régne de Dieu.

Le vœu de stabilité que l'on fait, outre celui de pauvreté, de chasteté, & d'obéïssance, paroissoit superflu à quelques personnes, & d'autres trouvoient dur, qu'on eût la liberté de

renvoyer les filles, à raiſon d'incorrigibilité, ou pour quelque autre cauſe, & qu'elles n'euſſent pas elles-mêmes la liberté de ſortir de quelque façon qu'on en uſât, à leur égard. On attribua ce point de l'Inſtitut au deſir qu'elle avoit de conſerver les bons ſujets dans la Congrégation qu'elle avoit formée avec tant de peines & de travaux. Mais c'étoit peu connoître ſa grandeur d'ame. Elle ne cherchoit que Dieu, & ſa gloire, juſques-là que préſentant chaque jour ſa Compagnie à Jeſus-Chriſt, & lui demandant ſa bénédiction pour cette Société, elle lui en faiſoit un ſacrifice, non ſeulement en la dévoüant toute entière à l'honneur de ſon nom, mais encore en s'offrant à chercher elle-même les voyes de la détruire, s'il devoit arriver qu'elle ne fût pas toute occupée à le glorifier.

Ses raiſons de vouloir qu'il fût libre de renvoyer celles qui ne ſe comporteroient pas d'une façon digne de leur état, étoient des vûës

de ſageſſe. Elle penſoit que ſa Compagnie ſeroit jugée plus propre à avancer la gloire de Dieu, quand on ſeroit perſuadé qu'on ne ſouffriroit point celles qui voudroient s'écarter des régles de ſainteté, & de perfection preſcrites dans l'Inſtitut. Elle eut encore égard au repos, & à la tranquillité des maiſons qui ne ſauroient manquer d'être alterées, lorſqu'il s'y trouve des perſonnes qui ne vivent pas ſelon l'eſprit de leur vocation. D'ailleurs, elle craignoit les remédes qu'il faut quelquefois employer pour contenir, ou remettre dans le devoir. L'eſprit de charité, & de douceur, dont elle fut toujours animée, y trouvoit quelque choſe de trop dur. Elle vouloit qu'on agit par amour, & non par contrainte. Un jour qu'elle entendit quelques unes de ſes filles qui diſoient entre elles que ce point de l'Inſtitut avoit je ne ſçai quoi de fâcheux. Réjoüiſſés vous, répliqua-t-elle, cette loi loin de vous effrayer, doit vous donner de la joye, puiſqu'elle n'eſt faite

que

que pour vous ôter les obſtacles que vous pourriés rencontrer dans le chemin de la vertu. Séparons nous dès maintenant de cœur & d'eſprit, de celles qui s'éloigneroient de Jeſus-Chriſt, & ne reconnoiſſons pour nos Sœurs que celles qui mettront leur bonheur à le ſervir.

C'étoit-là ce qui occupoit uniquement cette ame fervente. Elle étoit pleine de zéle, & elle ne cherchoit qu'à en faire paſſer les ſacrées étincelles dans les autres. Entretenant dans une occaſion ſes Sœurs, de l'obligation où elles étoient de former à la piété & à la Réligion les perſonnes de leur ſexe, elle leur dit avec une ſainte ardeur. Nous ſommes redevables à Dieu de la vie, & des forces qu'il nous a données; il nous eſt impoſſible de lui marquer notre reconnoiſſance pour un ſi grand bienfait, autrement qu'en le faiſant connoître, & adorer. Que nous ſerions heureuſes de nous conſumer pour lui, & que la mort nous ſeroit douce, ſi nous avions uſé notre ſanté

à le faire glorifier. Et comme une des Sœurs lui eût répondu, que les Réligieuſes cloitrées ne ſe conſumoient pas moins pour Dieu, mais qu'elles avoient l'avantage de le faire, ſans être expoſées à des fonctions capables de les tirer du recuëillement dans lequel doit vivre une Réligieuſe.

Ah! ma Sœur, s'écria la Mère de Xaintonge, croyés-vous que les bons Anges qui ſont occupés à nous conduire, ſoient moins heureux que les Eſprits céleſtes d'un ordre inférieur qui ne s'occupent que du divin amour. Soyés bien aſſurée que ceux là n'envient pas le ſort de ceux-ci; & que contents du leur, ils font leur bonheur de travailler à notre ſalut, & d'augmenter le régne de Jeſus-Chriſt. Dieu nous a deſtinées, malgré notre indignité, à éxercer les fonctions d'Anges viſibles envers les perſonnes de notre ſexe. Occupons-nous de ces fonctions. Mais comme nos Saints Anges ſont toujours unis à Dieu, ſoyons-y nous-mêmes unies d'eſprit & de cœur. Soyons détachées

de l'amour des créatures, & embrasées de celui de ce divin Maître. Quand on est animé de ce feu divin, on le porte par-tout, on le répand par-tout, & la dissipation, l'égarement d'esprit, ne sont que pour celles qui veulent bien s'y livrer. On peut dans tous les tems & dans tous les lieux, se faire au dedans de soi-même une sainte retraite, où l'on sçait se retirer quand on est bien à Jesus-Christ. Usés-en ainsi, & vous verrés au fort même de vos occupations diverses, qu'on peut être autant à Dieu dans les actions extérieures, que dans celles qui semblent demander le plus de recueillement. Si on se laisse aller à la dissipation en certaines occasions, c'est qu'on n'a pas encore acquis cette heureuse habitude de recueillement intérieur. Les personnes qui s'y sont saintement accoûtumées ne sortent jamais d'elles-mêmes, & sont toujours également à elles, ou plûtôt à Dieu.

Au reste les fonctions que je vous recommande sont si relevées, que si

les Chérubins pouvoient désirer quelque chose, ils ambitionneroient de travailler au salut des ames rachetées au prix du sang d'un Dieu. Ils se dédommagent même, pour ainsi dire, d'être privés de cet avantage par celui d'éclairer les Anges de la hiérarchie inférieure occupée à répandre sur nous les divines lumiéres.

Ce grand zéle de la Mère de Xaintonge pour porter à la connoissance & au service de Dieu, lui avoit inspiré le desir de se rendre habile dans tous les petits ouvrages qui sont propres à des personnes du sexe ; afin qu'ayant plus d'occasions d'être consultée sur ces legéres sciences, elle eût aussi plus d'occasions d'enseigner la seule importante, qui est celle du salut. Elle auroit voulu que toutes ses filles eussent eu le même goût, esperant qu'à l'appas d'apprendre l'art de ces petits ouvrages, on seroit attiré auprès d'elles, & qu'elles seroient, par là même, plus en voye d'instruire, & de porter à Dieu. Mais elle voulut qu'on le fit toujours avec

patience, & modération.

Les esprits s'aigrissent, disoit-elle, par les manières dures des personnes qui instruisent; & quand on a pris de l'aversion pour elles, rarément profite-t-on de leurs leçons. La vertu ne s'inspire point par le vice. Dès qu'on voit de l'aigreur & de l'impatience, dans ceux & celles qui tracent les devoirs de piété, on est plus porté à suivre leurs exemples, que leurs discours. Jesus-Christ, mes Sœurs, doit être en tout, & partout notre modéle. Jamais dans toutes les instructions qu'il a faites, il n'a paru ni aigreur, ni humeur. Ses paroles n'avoient rien de fâcheux, ni de dur, & quoique parmi les personnes qui avoient le bonheur de recevoir ses divins oracles, il y en eût de grossières, & de mal intentionnées, il ne leur témoignoit ni rebut, ni mépris; il leur parloit avec une égale bonté, & leur expliquoit plusieurs fois les mêmes choses avec une douceur admirable. Quand nos leçons seront marquées à ce coin,

Dieu s'en ſervira pour rappeller les ames à la vertu, & elles n'auront de force qu'autant que nous nous étudierons à les rendre conformes à celles de notre divin maître.

Voyant dans une occaſion quelques-unes de ſes Sœurs affligées, & découragées du peu de progrès que faiſoient des enfants, & quelques autres perſonnes qu'elles inſtruiſoient, elle leur dit : mes Sœurs, y penſez-vous ! Quoi, voulez-vous par vos paroles changer en un moment la nature, & le tempérament de vos élèves. Vous vous rebutés de ce que vous ne voyés pas les fruits que vous vous étiés promiſes. En bonne foi où en ſerions-nous, ſi notre peu de correſpondance aux graces de Dieu, le peu de fruit que nous faiſons des leçons ſecrettes & intérieures qu'il nous a données, le rebutoient. Pourquoi ne traiterions-nous pas les autres comme nous voulons être traitées nous-mêmes ; & puiſque Dieu ſupporte nos infidélités, eſt-ce trop pour nous, de ſupporter les manque-

ments & les imperfections des perſonnes à qui nous donnons nos ſoins. Après tout, le mérite des bonnes œuvres ne dépend pas des diſpoſitions de ceux envers qui on les éxerce, mais de l'intention de celui qui les fait. Dès que vous ne vous êtes point épargnées, & que vous avés agi pour Dieu, vous êtes auſſi ſûres de la récompenſe que ſi vos peines avoient eu le plus brillant ſuccès.

Le zéle de la Mère de Xaintonge étoit auſſi reglé qu'il étoit ardent. Elle ſavoit que le premier devoir du zéle eſt de commencer à l'éxercer ſur ſoi-même, & elle le répétoit ſouvent à ſes filles. A quoi nous ſerviroit-il de chercher à établir le régne de Jeſus Chriſt, ſi nous ne commençons par le faire régner en nous-mêmes; notre première & principale étude doit-être de profiter des occaſions qui ſe préſentent de pratiquer la vertu, & de nous conduire en tout ſuivant les maximes du Sauveur; pour cela nous devons tellement être appliquées aux choſes ex-

térieures, que nous nous en retirions d'un moment à l'autre pour nous tourner vers notre ſouverain Seigneur, par des invocations ſi fréquentes qu'elles ſoient preſque continuelles. La ſolitude d'eſprit nous eſt abſolument néceſſaire pour les éxercices auxquels la charité & la Réligion nous obligent. Une dévotion qui ſuffiroit dans une maiſon cloitrée, ne ſuffit plus quand il faut avoir commerce avec le monde qu'on doit tout à la fois & craindre & édifier. Il ſe pardonne tout, & ne pardonne rien aux perſonnes qui font profeſſion de piété dont il eſt communément rigide cenſeur. C'eſt un ennemi dont il faut ſe défier. Vous donnerés lieu à ſa cenſure, ſi vous ne revenés dans vos cellules auſſi mortes à ſes maximes, auſſi attachées à Jeſus-Chriſt, que vous l'étiés avant que d'en ſortir. Gardés vos ſens. Sans cette réſerve l'eſprit de piété & de dévotion s'évapore bientôt, & le démon trouve entrée dans notre ame. Soit que vous parliés, ou qu'on vous

parle, que vous voyiés, ou qu'on vous voye, montrés que vous faites vos délices de vivre en Dieu, & que rien n'eſt comparable au bonheur d'être bien avec un ſi bon maître. A meſure que le recuëillement nous ſert à nous mêmes, il porte encore les autres à la vertu, & on eſt ordinairement touché en voyant des perſonnes dont l'air & les manières ne reſpirent que la piété.

Telles étoient les pieuſes leçons que donnoit à ſes filles la Mère de Xaintonge encore plus par ſes exemples que par ſes paroles. Car on peut dire que cette grande ame s'attacha toujours avec ardeur à tout ce qui pouvoit la faire avancer dans les voyes de la perfection. Rien n'égaloit l'eſprit de mortification dont elle étoit animée, & qu'elle portoit quelquefois trop loin. Ses maladies ne lui firent jamais rien relâcher de ſes pénitences ordinaires. Elle ne quittoit pas même pendant ce tems-là un rude cilice dont-elle avoit coûtume de ſe revêtir. Elle ne ſe pardon-

noit aucune faute. Les plus légers manquements lui coutoient de longues & ſanglantes diſciplines. Hélas ! Les innocentes cruautés qu'elle exerça ſur elle-même, jointes aux inquiétudes cauſées par les contradictions qu'elle eut à eſſuyer, l'avoient jettées dans un état de langueur dont ſon Confeſſeur comprit la cauſe ; c'eſt ce qui le rendit dans la ſuite plus attentif à modérer la ferveur de cette ame courageuſe. Mais rien ne pût aller contre l'adreſſe qu'elle avoit à refuſer à ſes ſens les plaiſirs les plus innocents. Jamais elle ne donna aucune ſatisfaction ni à ſes yeux, ni à ſon goût ; & l'on s'appercût malgré l'attention qu'elle avoit à ſe cacher, qu'elle répandoit des amers ſur les mets pauvres & ſimples, qu'on lui ſervoit, pour les rendre inſipides & dégoutants. Son attention à pratiquer la mortification intérieure étoit encore plus grande. Maîtreſſe abſoluë de tous les mouvements de ſon cœur, elle ſavoit ſi bien les modérer & les retenir, qu'elle ſembloit

n'avoir plus de passions. Aussi recevoit-elle avec une égale tranquillité, on pourroit même dire, avec une égale satisfaction, les choses fâcheuses & pénibles comme les douces & agréables.

Notre vie, disoit-elle, souvent à ses filles, ne doit être qu'un martyre continuel. Le nom que nous portons nous en avertit, & nous fait souvenir, que puisque nous nous sommes enrollées sous les étendarts de tant d'illustres Martyres, nous devons imiter leur générosité pour Dieu. Notre genre de vie ne l'éxige pas moins. Obligée de tendre à la perfection par notre état de Réligieuses, nous avons encore à nous défendre des amorces du monde avec lequel nos occupations nous donnent du rapport ; & quand ces motifs ne seroient pas assés pressants, le zéle que nous devons avoir pour le salut des ames, suffiroit pour nous y engager. Une infinité de pécheurs se livrent tous les jours à leur sens, à l'amour du plaisir. Se pourroit-il que nous n'eus-

ſions pas le courage de venger le Ciel de leurs infidélités, d'obténir leur retour, & leur converſion, en faiſant de nos corps des victimes de pénitence. Elle éxerçoit ſur elle ces macérations en grand nombre, & les moderoit dans les autres. Je tâche, écrivoit-elle un jour à ſon Confeſſeur, de donner à nos Sœurs un déſir ſi ardent d'immoler leur corps, qu'il n'y ait point d'auſtérité à quoi elles ne ſoient prêtes à ſe porter, mais en même-tems, je les retiens, & je les empêche de ſuivre une ferveur qui pourroit devenir indiſcrette. L'obéïſſance leur ſert de frein, car il n'eſt pas permis de faire aucune pénitence ſans l'agrément du Directeur, ou de la Supérieure. Ainſi elles ont tout à la fois le déſir de ces ſacrifices, & le mérite de ſacrifier leur volonté. La Fondatrice ſuivoit ici les régles d'une vraïe prudence. Tous n'ont pas les mêmes forces, quand même ils ſentiroient la même ardeur à ſe livrer aux rigueurs de la pénitence. Pour les mortifications intérieures

térieure qui consiste à mortifier ses passions, & à se priver de mille petites satisfactions, non seulement des dangereuses, mais quelquefois même des innocentes; la Mère de Xaintonge ne vouloit point de modération.

Ces sortes de pratiques, disoit cette ame fervente, sont comme l'aliment de la vertu; & rarement y fait-on du progrez, si l'on ne s'accoûtume à veiller sur tous les mouvements de son cœur pour les réprimer, & les régler. Le divin amour est généreux, & il aime ces petits sacrifices. Un mot qu'on sait taire, malgré l'envie, & le plaisir qu'on auroit de le dire, un penchant trop naturel qu'on combat, & une infinité d'autres victoires de cette nature qui peuvent se présenter à tous les moments, sont ce petit grain de l'Evangile, qui devient insensiblement un grand arbre sur lequel le Ciel répand sa rosée, & qui porte des fruits abondants. D'ailleurs sans cette attention continuelle sur soi-

même, il eſt impoſſible de ne pas commettre bien des fautes. Par exemple, ſans cela, combien ne s'expoſe-t-on pas à bleſſer la charité. En effet faute de cette attention, qu'arrive-t-il! L'on fait ſentir aux autres qu'on a de l'humeur. L'eſprit particulier dirige, & s'écarte des régles, des coûtumes d'une Communauté. On ignore l'art, ou plutôt l'obligation de ſe gêner en mille rencontres. La vie commune perd ſes attraits. On aime à ſe diſtinguer, & pour faire des œuvres de choix, dangereux fruits trop ſouvent de la vanité, l'on néglige celles que la Régle preſcrit. Toutes ces fautes ſeront, je le veux, auſſi peu conſidérables qu'on le prétend, mais il n'eſt pas moins vrai qu'il n'en faut pas davantage pour ternir l'éclat d'une vertu pure, & ſans tâche. L'attention à réprimer ſes paſſions, à régler ſes ſentiments & ſes vûës, obvie à ces divers inconvénients.

Rien de plus vrai, rien de plus utile que ces différentes maximes. Il n'eſt aucun point de la vie ſpirituelle

ſur quoi la Mère de Xaintonge n'en ait donnée. Pour s'en convaincre, il ſuffit de rappeller ſa façon de penſer, & ſes pratiques ſur la pauvreté, la chaſteté, & l'obéïſſance ; elle a long-tems, & de bonne-heure pratiqué cette première vertu. On a vû dans le cours de cette Hiſtoire tout ce qu'elle a fait en ce genre. Abandonnée de ſes parents, perſécutée à Dole, elle ſe trouva dans une diſette extrême de tout. Situation bien ſenſible à une fille de qualité, qui pouvoit joüir tranquillement des aiſes & des commodités de la vie, dans le ſein de l'opulence paternelle. Cependant loin de ſe plaindre, lors-même qu'elle manquoit du néceſſaire, elle rendoit grace à la providence divine, de ce qu'elle lui donnoit occaſion d'avoir quelque reſſemblance avec Jeſus-Chriſt, qui porta la pauvreté, & le dépouillement de tout, juſques à n'avoir pas, ainſi qu'il le dit lui même, où repoſer la tête. Je ſuis entre les mains de Dieu, diſoit-elle ſouvent, ne ſuis-je pas

bien ! Ce bon maître a-t-il jamais abandonné perſonne ! Cet état avoit pour elle tant de charmes que ce n'étoit qu'avec peine qu'elle s'en voyoit tirer. Le fait que nous allons raconter en eſt une preuve bien marquée.

Monſieur le Préſident Boivin, cet homme ſi célébre de ſon tems par ſon bel eſprit, & ſon érudition, avoit conçû une eſtime particulière pour la Mère de Xaintonge, il aimoit à s'entretenir avec elle, & diſoit que jamais il ne lui avoit parlé ſans avoir remarqué en elle quelques nouveaux traits de bon ſens, & de vertu. L'étant allé viſiter un jour, avant l'établiſſement de ſa Compagnie, il la trouva fort mal logée, & lui ayant témoigné le regret qu'il en avoit, il la preſſa ſi fort d'accepter un logement plus propre & plus commode dans ſa maiſon, qu'elle ſe rendit à ſes inſtances. Mais le jour où elle devoit en prendre poſſeſſion, étant allée pour aſſiſter à la meſſe, elle entendit lire ces paroles de l'Evangile, où Jeſus-

Chriſt dit à ſes Diſciples. *Demeurés dans la maiſon dans laquelle on vous aura premièrement reçû, & ne paſſés pas dans une autre.* Elle prit ce conſeil Evangélique pour elle (car elle ſavoit le latin) & s'étant reproché d'avoir conſenti, en acceptant les offres de Monſieur Boivin, à s'éloigner de ce état de pauvreté dans lequel avoit vécu ſon divin modéle, elle alla remercier le Préſident, & le pria d'agréer qu'elle ne quittât point ſa pauvre & incommode demeure. Dans la ſuite, & lorſqu'elle fut établie Supérieure de ſa Communauté, elle prenoit toujours ce qu'il y avoit de pire dans la maiſon. Bien différente de ces perſonnes en place qui ſe permettent un bien être qu'elles accorderoient difficilement aux autres, & blâmeroient dans eux; elle n'uſoit de ſon autorité que pour ſe priver de tout, afin de faire paſſer dans les perſonnes des pauvres ce qu'elle refuſoit à ſes beſoins. Je ne ſuis jamais plus à mon aiſe, diſoit-elle à ſon Confeſſeur, que quand je ſouffre

quelque incommodité, pour en avoir délivré les autres. Sentiment qu'elle découvrit ſingulièrement à l'occaſion d'un ordre qu'elle avoit donné, de ne refuſer jamais l'aumône à aucun de ceux qui la demanderoient à la porte. Comme la famine affligeoit en ce tems-là le Comté de Bourgogne, quelques unes des Sœurs craignirent de manquer elles-mêmes.

Mes Sœurs, leur dit-elle, notre Sauveur a donné juſques à la dernière goutte de ſon ſang pour nous ſoulager dans nos miſéres, refuſerions-nous de donner quelques morceaux de pain pour le ſoulager dans ſes membres! Elle aimoit à voir ſes filles reſſentir quelquefois les effets de cette pauvreté qui lui étoit ſi chère. Pour être pauvre, comme nous le devons, ajoutoit-elle, il ne ſuffit pas de nous être miſes hors d'état de rien poſſéder, & de jouir de rien ſans permiſſion, il faut encore l'être dans ce qu'il nous eſt permis d'avoir à notre uſage, ne point chercher à l'avoir avec abondance, & ne pas s'y atta-

cher, ſavoir ſouffrir, & manquer. Plus notre cœur ſera vuide de l'attachement aux biens créés, plus il ſera rempli du bien incréé. Auſſi comme le ſien étoit parfaitement détaché des créatures, il étoit entièrement à Dieu.

L'amour qu'avoit cette vénérable Mère pour la pureté, l'avoit unie à jamais à ſon Bien-Aimé. En rendant compte de conſcience à ſon Directeur, elle lui avoüa que depuis que cette pauvre femme dont nous avons parlé, lui eut rendu comme miraculeuſement ſes forces, en lui ſerrant la main à la ſortie d'une Egliſe, le feu de la concupiſcence avoit été entièrement éteint en elle. Auſſi dans le tems où l'enfer ſembloit être plus acharné à la perſécuter en lui ſuſcitant des tentations, elle triompha toujours de ſes ruſes, & de ſes artifices. Elle s'aſſuroit ces victoires par une entière fidélité à ſes moindres devoirs, par ſa mortification, ſon recuëillement, & la garde continuelle de ſes ſens. C'étoient-là les moyens

qu'elle ſuggeroit à ſes filles pour acquerir cette belle vertu, & s'y perfectionner. Elle leur faiſoit ſouvent ſentir, combien le commerce qu'elles étoient obligées d'avoir avec le monde, éxigeoit d'elles là-deſſus de vigilance, & de précaution. On attend, répétoit-elle ſouvent, que nous répandions par-tout la bonne odeur de Jeſus-Chriſt. Notre modeſtie, la réſerve dans nos paroles, dans nos regards, dans tout notre maintien, doivent être aux autres des leçons qui leur apprennent combien nous avons à cœur la pratique d'une vertu qui nous rend ſemblables aux eſprits céleſtes. Une de ſes filles lui ayant dit à cette occaſion que la modeſtie inſpire véritablement la vertu, & qu'elle étoit édifiée toutes les fois qu'elle voyoit un certain Réligieux qui tenoit toujours les yeux baiſſés. Vous en faites l'éloge, repondit-elle, mais cette obſervation fait-elle le votre.

Une autre vertu dans laquelle cette ſervante de Dieu excella encore ſin-

gulièrement, ce fut l'obéïſſance. Rien ſurtout ne la lui rendoit plus chère, & plus précieuſe, que l'exemple du Sauveur dont il eſt dit que durant tout le cours de ſa vie privée, il obéïſſoit à Marie ſa Mère & à Joſeph, & cela dans des choſes très-petites ſans doute, & même très-viles aux yeux du monde, Un Dieu, s'écrioit-elle, Un Dieu notre ſouverain Séigneur n'a pas dédaigné d'obéir, & nous aurions de la peine à être en ce point ſes imitateurs. Il obéïſſoit aux créatures, & c'eſt à lui-même que nous obéïſſons, puiſque c'eſt lui que nous repréſentent nos Supérieurs. D'autres vertus peuvent être ſujettes à l'illuſion, rien de pareil à craindre dans celle-ci. Dieu même ſe tient plus honoré d'une parfaite ſoumiſſion de notre volonté à la ſienne, que de tous les autres ſacrifices que nous pourrions lui faire. Ah! Que la ſeule conſolation de penſer qu'on ne peut s'égarer en pratiquant l'obéïſſance, devroit nous la faire chérir. Je ſuis ſûre que c'eſt la volonté de Dieu qui

m'eſt intimée, quand elle l'eſt par l'organe des Supérieurs. Je ne conſidére point ce que ſont les perſonnes qui commandent, ſi elles ont plus ou moins de vertus, de bonnes ou de mauvaiſes qualités. Je ne vois que l'autorité de Jeſus-Chriſt dont elles ſont dépoſitaires. En quelque main qu'elle paſſe, elle m'eſt toujours reſpectable.

Il ne faut pas croire que ce fuſſent-là dans la Mère de Xaintonge de ſimples ſentiments. Elle y joignoit la pratique la plus exacte. Elle que ſa qualité de Fondatrice mettoit, ce ſemble, en droit de commander, obéïſſoit avec une ponctualité dont il eſt peu d'exemples. Elle déferoit même aux avis qu'on lui donnoit avec une ſoumiſſion d'enfant. En voici un trait capable lui ſeul d'en convaincre. Quand elle partit pour aller fonder la maiſon de Beſançon, la Mère de Boiſſet qui ſavoit, que quoique fatiguée des travaux du jour, elle étoit ſouvent obligée de prendre ſur ſon repos, lui recommanda fort de ſe

ménager ſur ce point, & ſurtout de ne pas écrire pendant la nuit. Il arriva en effet qu'un ſoir ayant écrit beaucoup de lettres, elle s'étoit déja fait apporter de la lumière pour les cacheter, & y mettre l'adreſſe. Mais s'étant ſouvenuë de ce que ſa Supérieure lui avoit recommandé, elle s'arrêta ſur le champ pour ne pas manquer à l'obéïſſance, & renvoya au lendemain ce qu'elle vouloit faire la veille.

Une autre fois s'entretenant avec ſon Confeſſeur, elle ſe rappella qu'il lui avoit été enjoint de prier Dieu à une certaine heure pour une affaire importante. Au moment qu'elle entendit ſonner l'heure, elle interrompit ſon entretien, & le pria de trouver bon qu'elle s'acquittât de ce que ſa Supérieure lui avoit ordonné. On ne l'a jamais vûe ſe diſpenſer d'une ſeule régle, & la Sœur qu'elle avoit chargée de l'avertir des fautes qu'elle remarqueroit en elle, l'ayant ſuivie, & examinée avec attention pendant bien des années, a aſſuré que la

ſeule choſe qu'on eut pû trouver à reprendre dans ſa conduite, c'étoit trop de dureté pour elle-même.

Cette exactitude à l'obéïſſance, cette fidélité aux plus légers devoirs partoient d'un cœur qui étoit tout à Dieu. Quand on lui eſt entièrement dévoüé, on ne trouve rien de petit à ſon ſervice, & le deſir de lui plaire paroit plus dans les menuës obſervances, que dans les grandes qui obligent par elles-mêmes, & dont on n'oſeroit quelquefois ſe diſpenſer. Les perſonnes peu verſées dans les voyes de la vie ſpirituelle auront peine, il eſt vrai, à ſentir toute l'excellence de cette exacte fidélité dans les moindres choſes, mais celles qui y ont fait quelques progrès, en ſentiront tout le prix.

Ce n'eſt pas que l'obéïſſance de la Mère de Xaintonge eût rien de la ſtupide ſimplicité de certaines gens qui prennent tout trop au pied de la lettre, ou ſuivent un aveugle impétuoſité. La prudence la guida toujours, & elle vouloit qu'on en garda

garda les loix. Elle donna ſur cet article de belles inſtructions à une de ſes filles, qui par un excès d'exactitude à obéïr avoit bleſſé la charité. Il eſt quelquefois des choſes, lui dit-elle, que ceux qui commandent n'ont pû prévoir. Les tems, les circonſtances, viennent à changer. La ſageſſe apprend dans ces ſortes d'occaſions à interpréter leur volonté. On ne doit pas le faire ſans de fortes raiſons, mais auſſi on ne doit pas violer une loi pour en accomplir une autre. Les vertus n'ont rien d'oppoſé entre elles. Vous devés les regarder comme ſe prêtant, pour ainſi dire, mutuellement la main, & il faut croire que quand une choſe eſt cauſe d'un mal, ou empêche un vrai bien, elle eſt contre l'intention des perſonnes qui ordonnent.

Les avantages que la Mère de Xaintonge trouvoit à obéïr, étoient cauſe de la peine extrême qu'elle avoit à ſe charger de la conduite des maiſons de ſa Compagnie, & elle ne le faiſoit que par le motif de

l'obéïſſance. Une ſeule réflexion lui adouciſſoit la répugnance qu'elle y avoit. C'étoit l'eſpérance de trouver plus d'occaſion d'exercer la charité, & de faire du bien à ſes filles. Le grand art de gouverner, diſoit-elle quelquefois, eſt d'imiter la conduite de Dieu même dans le gouvernement des hommes. Il commande, mais ce n'eſt qu'après avoir comblé de biens. S'il y a quelque amertume à eſſuyer en lui obéïſſant, il l'adoucit par l'onction de ſa grace. Il haït le crime, il en pardonne pourtant plus qu'il n'en punit. Si on s'écarte de ſes voyes, il y rappelle avec bonté, & en careſſant, pour ainſi dire, les coupables; peut-on manquer en ſuivant une régle que ce ſage Légiſlateur ſemble nous avoir preſcrite; & les Supérieurs ſont-ils de véritables images de Dieu, lorſqu'en leur conduite ils s'éloignent de celle qu'il tient lui-même.

Pour s'y conformer, non ſeulement la Mère de Xaintonge ſaiſiſſoit avec un vrai empreſſement les occaſions que ſes filles lui donnoient de leur

faire plaisir ; mais souvent elle les prévenoit quand elle pouvoit prévoir leurs besoins, & même leurs petites envies pour des choses innocentes. Il n'étoit pas rare de la voir leur offrir des soulagements qu'on n'auroit osé demander. En une occasion où on lui faisoit quelques reproches d'avoir accordé à une Sœur certain adoucissement dont elle auroit bien pû se passer, elle fit cette réponse pleine de sagesse. Dieu ne nous donne-t-il que le pur nécessaire, & quoiqu'il nous propose l'exemple de Jesus-Christ qui a été un prodige de souffrances, & qui par amour pour nous a bien voulu manquer de tout, ne nous présente-t-il pas une infinité de choses dont nous pourrions nous passer ! Ce sont-là des matières de sacrifices qu'il veut que nous fassions de plein gré, pour imiter le divin modèle qu'il nous a proposé, & qui n'a pas dédaigné, pour notre instruction, de se priver des satisfactions dont il pouvoit jouir. Je ferai connoître à cette Sœur en son tems ce que Jesus-

Chriſt demandoit d'elle. Ce que je lui ai accordé l'aura diſpoſée à recevoir mes avis, & à les pratiquer.

Après tout, diſoit-elle dans une autre circonſtance à ſon Confeſſeur, qui trouvoit qu'elle avoit uſé de trop de ménagements avec une de ſes filles, dont l'eſprit peu ſouple & peu ami de cette docilité qu'il faut dans les Communautés, avoit peine à plier : après tout, je ne vois pas que le Sauveur, pour ramener des eſprits plus obſtinés que celui de cette Sœur ſe ſoit ſervi de répréhenſions dures & fâcheuſes. Celles qu'il faiſoit étoit fortes, mais elles étoient douces en faiſant connoître le mal, il laiſſoit apercevoir ſa miſéricorde. Il reprocha à Judas ſon infidélité ; & pour le fléchir, ſa condeſcendance alla juſques à en recevoir un baiſer. Je ne crois pas que rien me diſpenſe à l'égard de cette Sœur, ni d'aucune autre, de ſuivre l'exemple de mon divin Maître. Il a pris les voyes les meilleures pour dompter les cœurs, & ſi quand je prends celles qu'il a

prises lui-même je ne reüssis pas, c'est que mes péchés mettent sans doute obstacle aux desseins de Dieu.

Comme les réprimandes que faisoit cette sage Supérieure ne respiroient que la charité, elle se gagnoit les coupables; & l'empire qu'elle avoit sur les cœurs obtenoit souvent plus qu'elle n'auroit osé exiger pour prévenir, & réparer cette faute. Celles qu'elle pouvoit laisser ignorer, elle le faisoit, & ne reprenoit publiquement que les manquements dont l'exemple étoit contagieux; encore exigeoit-elle souvent qu'on s'imposa soi-même la peine, parce que les coups que nous nous portons nous-mêmes, disoit-elle à la la Mère de Boisset, sont toujours plus doux, que ceux que les autres nous portent. Une faute dans une Communauté, quand elle est connuë, ne doit jamais être impunie; mais elle doit toujours être couverte, & guérie par la charité. La sienne prenoit une nouvelle activité dès qu'elle voyoit manquer à cette vertu.

Un jour qu'une de ses filles qui ve-

noit d'être éluë Supérieure avoit repris une Sœur avec trop d'aigreur ; qu'avés-vous fait, lui dit-elle ! En voulant remédier à un mal vous en avés cauſé un plus grand. Les eſprits s'appaiſent-ils par ce qui les irrite. Peut-être cette Sœur étoit-elle dans un vrai repentir de ſa faute, & vous lui avés donné ſujet d'en commettre une nouvelle, & plus griéve, en prenant de l'averſion pour vous. Le défaut que vous prétendiés corriger étoit léger, & vous êtes tombée dans un autre conſidérable par votre emportement : j'aimerois mieux que la maiſon eût été renverſée, que d'avoir vû la charité bleſſée.

La Fondatrice n'épargna pas non plus une autre de ſes filles, qui lui rapportant une faute qu'elle avoit déja faite connoître à la Communauté, l'exaggeroit avec l'adreſſe trop naturelle à une perſonne irritée. Allés, ma ſœur lui dit-elle, allés au Saint Sacrement prier Jeſus-Chriſt de vous accorder une étincelle de ſa charité, & vous viendrés enſuite me

répéter le fait. Quand la Sœur revint, elle la fit mettre à genoux, & lui demanda avec cet air imposant qu'elle savoit prendre quand il falloit, par quelle autorité, elle s'usurpoit le droit que Dieu s'étoit reservé de lire dans les cœurs, & de publier ce que, par les loix de la charité, elle auroit dû tenir secret. Et vous, mes Sœurs, dit-elle aux autres assemblées, c'étoit à vous à réprimer ce torrent d'aigreur, dès qu'il a commencé à déborder dans le récit qu'on vous a fait. Votre silence a marqué qu'il ne vous agréoit pas, mais il falloit encore marquer qu'il vous offensoit, puisqu'il offensoit la charité. Ensuite elle obligea la coupable, en punition de sa faute, à baiser les pieds de toutes les Sœurs, & à leur demander pardon du scandale qu'elle leur avoit donné.

On voit par ces différents traits, que la Mère de Xaintonge fut inexorable, pour tout ce qui alloit à blesser une vertu qu'elle regardoit, avec raison, comme l'ame des maisons

Réligieuſes. Auſſi ne pouvoit-elle ſouffrir les rapports de quelque façon qu'ils ſe fiſſent. L'expérience lui en avoit fait connoître tout le danger. On eſt en effet naturellement porté à exaggerer. Souvent les choſes en changeant de bouche, changent de nature. Rarement un motif bien pur anime-t-il les perſonnes qui ſe plaiſent à examiner les démarches des autres. Pour faire éviter ces défauts la Fondatrice ne recommandoit rien que d'interpréter en bien les actions, ou les paroles d'autrui, & de leur donner autant qu'il étoit poſſible un tour favorable. Penſer toujours mal de ſon prochain, c'eſt un ſigne de mauvais cœur, qui ne fait ſaiſir que ce qu'il y a de défectueux dans les autres. Celui de la Mère de Xaintonge étoit bon juſques à juger avantageuſement de tout le monde, & à vouloir faire du bien à tout le monde. Il ſuffit pour en être perſuadé de rappeller ſa tendreſſe pour les pauvres, ſes ſoins pour les malades, ſon attention à conſoler les per-

ſonnes affligées, la facilité avec laquelle elle prioit pour ceux-là mêmes qui s'oppoſoient à ſes deſſeins, & la chargeoient quelquefois d'injures. Allés, leur diſoit-elle avec douceur, nous prierons Dieu pour vous, & de bon cœur. Sa condeſcendance l'a ſouvent engagée à ſe laiſſer blâmer, de peur de faire de la peine, en faiſant connoître que ce que l'on diſoit la regardoit. En voici un trait.

Une perſonne lui parlant des bienſéances qu'il y a à garder dans les divers états, blâmoit fort une Demoiſelle de qualité qui voyant que les enfants qu'on portoit à l'Egliſe, empêchoient d'aſſiſter avec attention au Saint Sacrifice, s'arrêtoit à la porte, amuſoit ces enfants, tandiſque celles qui les avoient amenés, entendoient la Meſſe. Cette perſonne croyoit apprendre quelque choſe de nouveau à la mère de Xaintonge, & autoriſer par ce narré ce qu'elle lui avoit dit des loix de la bienſéance. La vertueuſe Fondatrice vit bien qu'on lui parloit de ce qu'elle avoit ſouvent

pratiqué elle-même lorſqu'elle étoit encore à Dijon, mais crainte de cauſer quelque confuſion à celle qui la blâmoit, elle ne fit point connoître que ce fait la regardoit, & ſans loüer cette action, ni la déſaprouver, elle répondit ſeulement, que la charité qui du maître du monde avoit fait un ſerviteur en la perſonne de Jeſus-Chriſt, pouvoit bien tirer une fille de qualité de ſon rang, pour la placer parmi les filles du commun, quand la gloire de Dieu le demandoit.

Ce trait ne ſurprendra point ſi on ſe rappelle l'aveu qu'elle fit à une de ſes premières compagnes qui ne pouvoit aſſés s'étonner de ce qu'ayant été vivement outragée, elle s'étoit poſſedée au point de ne pas proferer une ſeule parole, & de garder un ſilence parfait. Graces à Dieu, lui dit-elle, je ſuis maintenant auſſi maîtreſſe de ma colére, & de mes reſſentiments, qu'un Berger l'eſt d'un chien qu'il tient à l'attache. Cet empire ſur elle-même venoit du ſoin

qu'elle avoit eu de dompter de bonne heure son naturel vif & ardent, en le tenant comme il le falloit dans la gêne, & dans la contrainte. Elle étudioit celui des autres, & s'y conformoit s'y bien que toutes les personnes qui lui parloient, prenoient en elle une confiance dont elle se servoit pour les porter à Dieu.

Elle ne respiroit que son amour, elle ne parloit que de son amour, & peut-être n'y eut-il jamais de cœur plus embrasé du feu divin. On l'a vû quelquefois sortir de l'oraiſon avec un visage tout enflammé. D'autresfois on l'a entendu s'écrier. O amour, divin amour, quand m'auras-tu consumée! Tu sais que je ne vis que pour toi, & en toi. La tendresse de cet amour lui arrachoit des larmes, & on l'en a souvent trouvé baignée dans la ferveur de ses priéres. Elle en sortoit toute transportée du désir de faire connoître, & adorer celui que son cœur aimoit si tendrement. Jamais ni fatigues, ni travaux ne l'arrêtérent quand elle crut

pouvoir y contribuer, & toute ſa vie fut une vie animée du feu divin. Abandon de ce qu'elle avoit de plus cher, ſacrifice de ſa volonté, mortification de ſes ſens, holocauſte de ſon corps par la pénitence, nul moyen qu'elle n'embraſſa, nulle difficulté qu'elle ne franchit, pour ſatisfaire le déſir qu'elle avoit de faire paſſer dans les autres les ſaintes ardeurs dont elle étoit embraſée.

Ah! mes Sœurs, diſoit elle quelquefois à ſes filles, Dieu nous a tant aimées, & tout nous annonce encore ſi hautement ſon amour. Serions-nous aſſés ingrates pour refuſer de lui rendre amour pour amour, tendreſſe pour tendreſſe. Si vous ſaviés combien il eſt doux de ſe livrer au feu divin, vous ne voudriés que lui, vous ne reſpireriés que lui. Elle excitoit continuellement en elle ces ſaintes flâmes par la méditation des principales actions de la vie du Sauveur. On l'entendoit s'écrier pendant la nuit dans ſa chambre, ou dans la chapelle où elle alloit pour prier. O

mon

mon ame, comment n'es-tu pas tout amour pour ton Sauveur! mon Jesus dans une créche, mon Jesus souffrant, mon Jesus expirant sur une Croix!

On eût dit que ces paroles étoient comme autant de traits enflammés, qui fourniſſoient une nouvelle activité au feu ſacré qui l'animoit, & comme ſi ce n'eut point été aſſés, elle alloit, pour ainſi dire, porter ces divines flâmes dans les Cœurs de toutes ſes filles. Elle les ſuivoit dans leurs offices, & les invitoit à s'unir ſans ceſſe à leur bien-aimé, ainſi qu'elle le faiſoit elle-même par de ſaintes & ferventes aſpirations. On l'a vû leur dire avec ces tranſports qui ſeuls ſuffiſoient pour marquer la charité qui l'animoit: vous aimés Dieu, pourquoi ne le lui répétés-vous pas mille fois le jour. Vos paroles, ou plûtôt, l'effuſion de vos cœurs doivent le lui annoncer auſſi bien que vos actions. Croyés-moi, vous languirés dans vos éxercices quels qu'ils ſoient, ſi vous n'y trouvés Jeſus Chriſt, ſi vous n'y parlés

à Jesus-Christ par des actes intérieurs, également fréquents & ardents. D'autrefois elle leur faisoit chanter de pieux cantiques, comme pour les engager d'elles-mêmes à élever leurs cœurs à Dieu ; & elle avoit si bien réüssi à leur inspirer ces différents retours d'amour & d'union, que de toutes celles qui furent formées de sa main, il n'y en eut pas une qui, même à l'extérieur, ne parût fort appliquée à Dieu.

La Mère de Xaintonge ne laissoit pourtant pas ignorer à ses filles, que si ces diverses pratiques servent à nourrir le divin amour, elles ne sont que des moyens qui peuvent aider à le fortifier, & ne font pourtant pas cet amour saint : il n'est réel & effectif, leur disoit-elle, qu'autant que la pratique éxacte de ses devoirs s'y trouve jointe ; car ce n'est point aimer que de transgresser les loix, & les commandements de celui à qui on doit tout ce qu'on est. Dieu en effet juge moins de la disposition de nos cœurs par nos paroles, que par nos

actions ; ou plutôt, les unes ne ſont écoutées, qu'autant que les autres les accompagnent.

Ce que cette ame fervente recommandoit, elle l'enſeignoit par ſes exemples. On l'a pû remarquer dans tout ce que nous avons rapporté juſques-ici, & a-t'on pû voir ſans admiration l'ardeur qu'elle avoit à prouver ſon amour à ſon Dieu par l'accompliſſement de ſes devoirs. Elle étoit indifférente pour tout ce qui ne la portoit pas à ce bon Maître. Quand on s'entretenoit d'autre choſe que de lui dans les converſations, elle ſembloit n'y prendre aucune part, ou ſi elle en prenoit quelqu'une, ce n'étoit que pour les tourner inſenſiblement vers Dieu ; elle avoit même une adreſſe ſingulière à ſavoir faire tomber le diſcours ſur des ſujets de piété, & c'étoit pour elle une ſi grande ſatisfaction d'entendre parler de Dieu, & de ſes ſaintes perfections, qu'en ces moments-là, elle oublioit en quelque façon ſes infirmités & ſes travaux. On peut dire avec véri-

té que tout le reſte ne lui étoit rien, au prix du plaiſir qu'elle goûtoit à le faire connoître, & aimer. On en jugera par le fait ſuivant.

Un homme de conſidération ayant vû par lui-même l'état où étoit la maiſon de Dole dans ſes premiers commencements, conſeilla à la Mère de Xaintonge de prendre quelques ſalaires des filles qu'on inſtruiſoit, afin, diſoit-il, de pourvoir à des beſoins qu'il voyoit multipliés. Demander des ſalaires ! reprit la Fondatrice avec une vivacité qu'on ne lui connoiſſoit point. Eh ! quelle plus grande rétribution pouvons-nous avoir de nos peines que la conſolation de former des chrétiennes qui ſachent aimer, & ſervir Dieu. C'eſt là à mon ſens un ſi grand avantage, qu'au lieu de conſentir à rien recevoir pour faire des leçons de crainte, & d'amour de Dieu, je ſerois portée à donner le peu de revenus que nous avons à celles qui viennent nous écouter, ſi je croyois par-là rendre nos leçons plus utiles, & plus efficaces.

Ainſi la vraie charité eſt-elle prête à tout ſacrifier pour procurer les interêts de Dieu. C'étoit-là l'unique choſe à quoi elle fut vivement ſenſible, & il ſeroit ſuperflu de confirmer les différents traits que nous venons de rapporter par de nouveaux. Ce qui mérite une juſte admiration, ce ſont les bas ſentiments qu'elle avoit d'elle-même, & il n'eſt pas aiſé de décider s'il y eut rien de plus grand en elle, que ſon humilité.

Il falloit avoir fait bien du progrès dans cette vertu pour ſupporter avec une patience ſi héroïque les humiliations, & les outrages, dont elle fut accablée pendant tant d'années. Durant un tems, ce fut une continuelle ſucceſſion d'affronts qu'elle eut à eſſuyer. Les uns la traitérent de viſionaire, les autres de dévote entêtée à qui des idées orgueilleuſes inſpiroient des projets ſinguliers. La populace la pourſuivit à Dole, & tout a été ligué contre elle à Dijon. Ses parents, peu contents de l'abandonner, la décrioient encore. Elle

s'entendoit donner les noms les plus odieux, & plus d'une fois on lui a non seulement dit des choses désobligeantes en face, mais on l'a chargée d'injures, & d'opprobres. Elle y étoit naturellement sensible, parce qu'elle avoit beaucoup d'honneur, & de sentiments. Mais la persuasion où elle étoit que ses péchés lui attiroient ces mauvais traitements, fut toujours cause que jamais elle ne s'en plaignit.

Avant l'Institution de la Compagnie, la Mère de Boisset passant dans une ruë, entendit des personnes du peuple parler fort mal de la Mère de Xaintonge qu'elle accompagnoit; elle voulut les reprendre, & leur imposer silence. Taisons-nous, lui dit doucement la Sainte Fondatrice, je suis encore heureuse, car si ces bonnes gens connoissoient toutes mes misères, ils en penseroient bien davantage. Ce qu'elle disoit d'elle-même dans cette occasion, elle le croyoit. Aussi la vit-on chaque jour se reprocher sincérement la lenteur préten-

duë de ſes progrès dans les voyes de Dieu, en gémir avec amertume, & conjurer le Sauveur avec larmes, de ne pas ſe rebuter pour ſes infidélités. Sentiments qui n'étoient point l'effet de ces ferveurs paſſagères dont la moindre occaſion diſſipe les étincelles mal allumées, ou de cette eſpéce d'affectation qui fait qu'on s'attribuë des vices qu'on n'a pas. L'humilité ne conſiſte point en geſte, ni en poſtures, ni en paroles. L'eſprit qui animoit la Mère de Xaintonge, étoit un vrai eſprit d'anéantiſſement. Elle eût voulu réellement être toujours la dernière de toutes. Elle trouvoit dans les autres des vertus qu'elle penſoit ne pas avoir. Un jour qu'on liſoit à table la vie des Saints, il lui échappa quelques larmes. Celle qui étoit à ſes côtés s'en aperçût, & lui demanda ce qu'elle avoit. Je pleure, répondit-elle, de ce qu'ayant de ſi beaux modèles, j'ai encore ſi peu fait pour Dieu. Une perſonne lui ayant auſſi demandé quel vice elle craignoit le moins. C'eſt, repliquat-elle ſur le

champ, la vaine gloire. Hélas ! comment la vanité, ajouta-t-elle, oseroit-elle m'attaquer ! Mes péchés, & mes imperfections, m'éloignent bien de tout retour sur moi-même. Puis-je jetter les yeux sur mes foiblesses sans sentir l'obligation que j'ai de m'anéantir continuellement devant Dieu. La vertu a un langage qui lui est propre, & qu'on ne contrefait point ; ce que cette vénérable mère disoit, on sentoit qu'elle l'avoit dans le cœur, on le voyoit même dans une infinité d'occasions, car elle ne pouvoit venir à bout de cacher entiérement son adresse à éviter ce qui pouvoit lui attirer quelque estime. Lorsqu'elle étoit Supérieure, elle ne souffroit point qu'on usât envers elle de ces distinctions comme attachées à la première place d'une maison, & elle ne permit jamais que les pures nécessaires, pour le maintien du bon ordre. Elle rendoit à ses Sœurs, & sur tout aux malades les services les plus bas. Elle prenoit sa part des offices les plus pénibles, & les plus hu-

miliants ; elle ſervoit à la cuiſine, lavoit la vaiſſelle, & comme ſi elle eut été dans ſon centre, au milieu de ces emplois vils & rebutants, elle ne quittoit guères ſa retraite que lorſque les intérêts de ſon Inſtitut le demandoient. Ce n'eſt pas qu'elle eût rien de timide, ou de bas dans ſa façon de penſer. La Mère de Xaintonge avoit naturellement l'ame noble, ferme, élevée, ne formant que de grands deſſeins, relevant les petits par de grandes vûës, & ſi elle aimoit ſi fort à s'abaiſſer, ce n'étoit que pour imiter les abaiſſements du Fils de Dieu, qui pendant toute ſa vie mortelle a été un exemple de modeſtie & d'humilité.

Faut-il après ces différents traits s'étonner que la Mère de Xaintonge ait donné de ſi belles leçons ſur une vertu qu'elle pratiquoit ſi fidélement. On eſt communément habile à perſuader ce que l'on fait ſoi-même. Ses entretiens, & ſes lettres alloient à porter ſes filles, à ſuivre un des premiers conſeils que le Sauveur du

monde donna à ſes Apôtres, pour les diſpoſer à travailler à la ſanctification du monde. Imités, leur diſoit ce bon maître, imités la prudence des ſerpents qui cherchent à ſe cacher. Ouï, la prudence d'une ame dévote, répétoit la Mère de Xaintonge après notre divin Légiſlateur, conſiſte à aimer à être ignorée. Quiconque ambitionne de ſe produire, & recherche l'eſtime du monde, méconnoit l'eſprit de notre Sainte Réligion, qui eſt un eſprit d'abnégation, & d'anéantiſſement. Ah ! mes Sœurs, s'écrioit-elle en ces moments, comment ne tombons-nous pas aux pieds de Jeſus-Chriſt autant abattuës par la connoiſſance de nos défauts, que par l'éclat de ſa Majeſté divine. Souvent auſſi elle leur demandoit ſi elles pouvoient trouver quelque choſe d'abaiſſant & d'humiliant, quand elles avoient conſiderées le Sauveur devant Pilate, & ſes iniques Juges. Son cœur s'attendriſſoit dans ces ſortes d'occaſions, & donnoit de l'onction à ſes paroles. Voici quelques maxi-

mes qu'elle avoit ſouvent dans la bouche.

L'humilité eſt la voye la plus ſûre pour arriver à la perfection ; mais l'humilité va juſqu'à aimer le mépris, & déſirer de paſſer devant les hommes, pour ce qu'on eſt en effet devant Dieu. Le moyen d'être grand auprès de lui, c'eſt d'être petit à ſes propres yeux. Jeſus-Chriſt a ſanctifié les oprobres par l'acceptation qu'il en a faite. S'il nous en arrive, nous devons, à ſon exemple, les ſanctifier par le même uſage. Celui qui nous mépriſe, nous fait moins de mal, que celui qui nous flatte. L'un peut corrompre notre cœur, & l'autre le guérir d'une maladie, dont le venin peut infecter juſques aux meilleures actions. Quelques défauts qu'on nous ſuppoſe, on ne connoit pas tous ceux auxquels nous ſommes ſujets, puiſqu'il n'eſt perſonne qui n'ait de l'adreſſe à cacher ce qui ne lui fait pas honneur. Dieu regarde moins en nous les talents, & les autres dons extérieurs qu'il nous

a départis, que notre humilité ; ſurtout ſi l'on eſt aſſés humble, pour vouloir cacher ſon humilité même. Quand on ne penſe jamais mal que de ſoi, on juge toujours avantageuſement des autres, on agit ſelon Dieu. Quelque oubli qu'on faſſe de nous, réjouiſſons nous. Nul tems où nous ſoyons plus préſents à notre divin Maître, que celui où les créatures nous oublient. Si on nous préfere les autres, n'ayons de regret que de nous être peut-être rendus indignes des faveurs du Ciel. Dieu ne ſe communique qu'aux ames véritablement humbles, auſſi l'humilité a t-elle plus fait de Saints que les mortifications, & l'auſterité n'en firent jamais.

Ces maximes qu'enſeignoit de bouche la Mère de Xaintonge, elle les retraçoit, pour ainſi dire, toutes dans ſa conduite ; rien n'étoit plus honnête, ni plus prévenant que ſes maniéres. Comme elle n'avoit de bas ſentiments que d'elle-même, elle étoit toute pleine d'attention pour les

les autres, dont elle avoit peine à recevoir quelque légers ſervices. Cette humilité véritablement chrétienne paroiſſoit juſques dans ſes converſations. Elle y parloit peu, & toujours avec des paroles pleines de modeſtie. Soutenoit-on un ſentiment contraire au ſien, elle ne le combattoit pas, quand il étoit indifférent en lui-même. Mais s'il lui paroiſſoit donner atteinte à l'Evangile. Ce ſentiment, diſoit-elle alors ſans héſiter, ne ſeroit point le mien, & je me croirois obligée d'en ſuivre dans la pratique un tout oppoſé. Elle s'exprimoit pourtant en termes ſi humbles & ſi engageants, que ſans paroître vouloir l'emporter, elle venoit communément à bout de ramener à ſon avis, ceux qui n'en avoient pas d'abord été. Auſſi ne ſortoit-on jamais de ſes converſations ſans en être édifié & touché. Elles étoient gaïes ſans diſſipation, & ſaintes ſans contrainte. Elle y parloit aux hommes, & y étoit toute à Dieu. Ces paroles de St. Paul qu'elle avoit priſe pour deviſe, ſem-

bloient l'annoncer. *Jesus est ma vie, & la mort est mon gain.* Comme si elle eut voulu faire entendre qu'elle vivoit uniquement pour Dieu, & mouroit à tout ce qui étoit autre que lui. Elle auroit voulu voir régner la même ardeur dans tous les cœurs, & pour insinuer à ses filles ses sentiments, & ses saintes pratiques, elle leur répétoit souvent qu'il faut être tout à Dieu, & pour parvenir à cet heureux état, *être tout à soi, & en soi.* Paroles qui bien méditées présentoient un grand fond d'instructions. Voici celles que la Mère de Xaintonge faisoit à ce sujet.

Pour être à soi, disoit-elle, il ne faut tenir à aucune créature. Toute attache que l'on prend hors de Dieu, rend éfclave. Rarement l'ame s'éleve-t-elle vers le Ciel, quand ses affections sont tournées vers la terre. Un cœur partagé ne peut être du gout de Dieu. Quiconque se livre à tout autre, embarasse insensiblement ses façons de penser, d'agir, & par conséquent n'est plus à soi. Pour être

à ſoi il faut avoir aſſés de ſupériorité ſur ſoi-même pour ne pas ſe laiſſer gagner par ce qui peut plaire, amuſer, écarter des voies de la perfection, ou y retarder. Jamais on n'eſt *à ſoi*, quand on ſe laiſſe dominer par ſès paſſions. Il eſt abſolument néceſſaire d'avoir un véritable empire ſur elles, pour être en droit de dire qu'on eſt *à ſoi*; car jamais fut-on à ſoi-même tandiſqu'on obéït à d'autres. Quand on eſt *à ſoi*, on ne ſe laiſſe point conduire par des amitiés particuliéres, ou des goûts étrangers. L'exemples de certaines perſonnes, qui quelquefois prennent un aſcendant dans une Communauté, on ne ſait pourquoi, n'entraine point. On eſt aſſés maître de ſon cœur, & on a aſſés d'équité dans ſa façon de penſer pour voir ce qui convient, ou ne convient pas; pour agir au gré de la vertu, & non à celui du caprice; ou d'une inconſtance trop naturelle, mais honteuſe, & indecente, au ſervice du ſouverain Maître, qui eſt le même dans tous les tems.

On eſt *en ſoi*, lorſqu'une heureuſe habitude à veiller ſur tous les mouvements de ſon cœur, rend tout à la fois, & attentif à les régler, & docile aux diverſes impreſſions de la grace. On n'eſt point *en ſoi*, ſi donnant trop d'effort à ſon imagination, on la laiſſe inconſidérément ſe porter ſur mille objets qui peuvent diſtraire de ſes devoirs, ou exciter de vaine craintes, & de frivoles déſirs. On ſe porte par-tout, par-tout on porte ſa concupiſcence. Saint Jerôme ſe plaignoit de retrouvet le monde dans les déſerts de la Paleſtine. Ainſi dans le ſein de la plus profonde ſolitude, eſt-on expoſé à jetter des regards furtifs ſur les amuſements du monde, à ſe repaître de ſes idées, ſi l'on ne s'eſt fait une loi d'éloigner tout ce qui pourroit y rappeller. Croyés moi, continuoit la ſainte Fondatrice, croyés moi, le ſeul moyen de ne point laiſſer ſortir notre ame de ſa retraite intérieure, c'eſt d'engager Jeſus-Chriſt par ſa divine préſence à réprimer les égaréments de notre ima-

gination. Obligeons-le lui-même, pour ainſi dire, à ſe tenir ſur la porte de nos cœurs, pour empêcher que les créatures n'y entrent, & que nos penſées ne les y introduiſent. S'il n'en défend l'entrée, nous aurons peine à la garder; mais nous ſommes ſûres qu'il le fera, ſi nous l'y invitons par de fréquents retours d'amour, de reſpect, d'adoration, d'offrande, & d'invocation. Enfin la vénérable Mère finit cet important entretien par dire que ſans la pratique aſſidue des maximes qu'elle venoit d'établir on n'acquéroit point cette égalité d'humeur, cette uniformité de conduite, cette modération édifiante, cette pureté de cœur, ſans leſquelles l'ame eſt incapable de contracter avec ſon divin époux aucune intime union. La grace donnoit de la force, & de l'onction, à toutes les paroles de cette ame vraiment ſpirituelle. Ses filles l'entendoient toujours avec un nouveau plaiſir, jamais ſans fruits: & quels ne ſont pas encore ceux qu'on pourroit tirer de ſes ſen-

timents, & de ſon ardeur pour l'oraiſon.

La Mère de Xaintonge étoit ſi convaincuë de la néceſſité de l'oraiſon pour avancer dans les voyes de la perfection, que ſans ce ſecours elle ne croyoit pas qu'on y pût faire de véritables progrès. Soyons filles d'oraiſon, diſoit-elle, autrement nous n'aurons jamais qu'une ſcience ſuperficielle des choſes de Dieu. Une ame qui en eſt véritablement pénétrée, ne goûte que Jeſus-Chriſt ; & ce goût divin ne ſe prend bien que dans l'oraiſon. C'eſt-là que ce bon Maître parle à un cœur, & qu'un cœur lui parle.

Dieu s'étoit communiqué à cette ame fervente dés ſa plus tendre jeuneſſe par le don d'oraiſon dont-il l'avoit favoriſée. Elle s'y perfectiona par l'application qu'elle y eut toute ſa vie. Ni affaires, ni voyages, ni maladies ne lui firent jamais rien retrancher du tems qu'elle s'étoit preſcrit de donner tous les jours à ce ſaint exercice. Sa fidélité à s'en acquitter,

le grand uſage qu'elle en avoit, la ferveur qu'elle y portoit, firent que Dieu ſembloit prendre plaiſir à l'y remplir de ſes plus douces conſolations. Elle y paſſoit les heures entières ſans s'en appercevoir, & ſon ame étoit ſi colée à Dieu, comme elle s'exprimoit, qu'elle avoit peine à s'en détacher. C'étoit un ſaint attrait qui l'uniſſoit à ſon bien aimé, ſans effort, avec douceur. Elle le loüoit, elle l'adoroit, elle contemploit ſes divines perfections. Cette vûe, ſelon l'aveu qu'elle en faiſoit à ſon Confeſſeur, échauffoit ſon cœur, comme le feu embraſe le fer.

Ces ſacrées étincelles une fois allumées ne s'éteignoient plus, & lui donnoient une pente continuelle vers tout ce qui peut porter à la vertu. Quand je ſuis en oraiſon, diſoit-elle un jour en rendant compte de conſcience à ſon Directeur, c'eſt moins moi que mon Dieu qui agit par l'abondance des lumières qu'il me communique. Une ſimple vûë me découvre ce qu'il veut que je faſſe, & mon

cœur se trouve de tems en tems si enflammé, qu'il semble vouloir quitter mon corps pour s'unir à son Sauveur. Sa lumiére m'éclaire, son amour m'échauffe, & je ne fais presque plus que me livrer à ses lumières, & à son amour.

Manière sublime d'oraison dont Dieu gratifie qui il lui plait. Elle n'est pas nécessaire pour la perfection, mais communément elle la suppose. La Mère de Xaintonge n'y aspira point, comme le font quelquefois des personnes dévotes qui voulant prendre leur vol trop-haut se perdent dans leurs vaines idées, & prennent les effets de leur imagination pour des lueurs du Ciel. Cette sainte Fondatrice se laissa conduire par l'attrait de la grace, & de sa part s'en tint toujours aux voies communes & usitées. Toute élevée qu'elle étoit à un haut degré de ce saint exercice, elle ne se présentoit jamais à l'oraison qu'après en avoir préparé le sujet avec soin. Elle le méditoit suivant la méthode ordinaire,

& ne le quittoit que lorſque l'eſprit de Dieu l'entrainoit, pour ainſi dire, à quelque choſe de plus relevé. Elle la recommandoit, cette méthode, à ſes filles, & par ſes inſtructions les mit en garde contre les défauts qui empêchent de bien faire l'oraiſon, ou du-moins d'en profiter.

La diſtraction & la diſſipation d'eſprit ſont de tous ces défauts les plus fréquents. Pour les éviter, la vénérable Mère vouloit qu'on portât à la méditation un ſujet bien prévû, ainſi qu'elle le pratiquoit elle-même; car c'eſt tenter Dieu, & en quelque façon lui manquer de reſpect que de prétendre s'entretenir avec lui, ſans preſque ſavoir dequoi on doit lui parler. Le ſujet bien prévû, il faut vivement ſe le repréſenter au commencement de l'oraiſon. Cela fixe les ſens, & applique l'ame. Cette application pourtant, ajoûtoit-elle, eſt communément plus facile quand on a de l'habitude à traiter avec Dieu. Elle eſt comme le fruit du recuëillement, & de la retraite

intérieure, où l'on doit être pendant la journée ; car si on s'est trop laissé aller aux choses extérieures, Dieu permet en punition qu'elles se représentent dans un tems où lui seul devroit occuper.

Au reste comme la Mère de Xaintonge étoit véritablement expérimentée dans les voies de Dieu, elle savoit qu'avec la meilleure volonté, & la meilleure disposition, on est quelquefois exposé à des sécheresses, des dégouts, des ennuis, dont on ne connoit point la cause. Ce sont des épreuves que Dieu permet, & qu'il envoye même aux ames qu'il chérit le plus. Combien de Saints, & de Saintes ont éprouvés ces ariditès. Sainte Therése en a été tourmentée pendant vingt-deux ans, & une infinité de personnes ferventes l'éprouvent encore tous les jours. Elles doivent servir, ces aridités, & ces sécheresses, à humilier, à faire connoître le peu que l'on est devant Dieu, & non point abattre. C'est un motif de redoubler les efforts que l'on fait,

& non une raiſon pour les diſcontinuer. Un Laboureur, diſoit ſi bien la vénérable Mère, ne ceſſe pas de labourer ſon champ, parceque la roſée du Ciel ne le fertiliſe pas autant qu'il voudroit, ou qu'il y croît de l'ivraïe. Dieu ſe glorifie moins dans les tendres affections de l'ame, que dans la fidélité à s'appliquer à lui. Le fruit de notre oraiſon ne doit pas être d'y chercher des conſolations, mais de la réſignation à la volonté de Dieu, de la patience, de la ſoumiſſion à ſes ordres. L'oraiſon où nous apprenons à vouloir ce que Dieu veut, à remplir nos devoirs, eſt la meilleure pour nous. Il eſt beau de montrer à Dieu que c'eſt lui que l'on cherche, & non ſes douceurs, qu'on le ſert moins par l'attrait ſenſible qu'il donne, que par l'amour & l'attachement qu'on a pour lui. Tant que les diſtractions ſont involontaires, elles ne rendent pas coupables. Si elles ſont volontaires, dès le premier moment qu'on s'en apperçoit, il ne faut que ſe recuëillir doucement devant

Dieu, s'anéantir en sa présence, & demander d'en être délivrée. On doit ensuite chercher ce qui convient davantage aux dispositions présentes de son cœur, tâcher de s'en occuper saintement, ou du moins faire à Dieu cette humble prière. Je voudrois, Seigneur, vous prier, enseignés-moi vous-même la maniére de le faire. Fixés mon ame en vous, & agréés, je vous en conjure, la sincérité de mes désirs. Que votre volonté soit faite. Tout m'est indifférent pourvu qu'elle s'accomplisse, quelque contraire qu'elle soit à mon penchant naturel. C'est-là une priére & une méthode de prier qui renferment les principes de notre sanctification, & qui en certaines conjonctures sont d'un plus grand mérite devant Dieu, que les plus sublimes oraisons.

Les leçons qu'a données la Mère de Xaintonge sur les priéres vocales ne sont pas moins intéressantes, que le sont ses admirables instructions sur l'oraison. Elle s'acquittoit elle-même de celles dont elle payoit

à Dieu

à Dieu tous les jours, s'il eſt permis de parler de la ſorte, le réligieux tribut, elle s'en acquittoit, dis-je, avec cette dévotion, & cette exactitude qui caractériſent les Saints dans tout ce qu'ils font. Bien différentes de ces perſonnes qui ſe ſurchargent de longs formulaires de priéres, & n'en récitent bien aucune, la vertueuſe Fondatrice s'attacha uniquement, à celles que ſon Confeſſeur lui avoit determinées ; mais auſſi en réglant ſagement leur longueur, & leur nombre, elle ſe fit un devoir de ne jamais s'en diſpenſer : on a du tems pour tout, quand on ne le prodigue pas ; ou plutôt quand on en eſt, pour ainſi parler, ſaintement avare. La Mère de Xaintonge en faiſant choix de certaines prières avoit auſſi fait choix de certaines pratiques particulières, qui l'aidoient à mieux remplir ſes pieux exercices. On en trouve une partie dans ce qu'elle a laiſſé à ſes filles, ſur la récitation de l'Office de la Vierge, & ſur l'attention qui y eſt recomman-

dée. La vénérable Mère distingue trois sortes d'attentions qu'on peut avoir en récitant les prières vocales. La première consiste à appliquer son esprit en général aux grandeurs de Dieu, dont on publie les louanges ; la seconde à s'occuper de quelque mistère, qu'on se représente singuliérement. La troisiéme est de prononcer exactement les mots, & de pénser au sens qu'ils contiennent.

Que si la langue est étrangère, comme le latin l'est pour plusieurs personnes, il ne faut pas croire, dit la Mère de Xaintonge, que cela diminue en rien le mérite qu'on a à réciter quelques Pseaumes, ou quelqu'autre prière. Ces Pseaumes, & ces prières renferment tous différents traits de la vie, de la mort, des misérícordes du Sauveur. Cette réflexion suffit pour apprendre à s'en entretenir, & se mettre en état d'obtenir des graces. Un aveugle conduit dans une Eglise, où sont représentés en divers tableaux les mistéres de notre rédemption, ne peut-il pas

demander des graces à Dieu en vertu de ces miſtéres, quoiqu'il ne voye pas la repréſentation qui en eſt faite. Ce n'eſt ni la lecture, ni la récitation de ce qu'on lit, qui font la prière, mais les vœux, & les déſirs du cœur.

La Mère de Xaintonge recommandoit encore la pratique dont elle uſoit elle-même, ſavoir le fréquent exercice de la préſence de Dieu, & des actes de foi. L'effet ordinaire de ces ſortes d'actes, eſt d'écarter les diſtractions qui pourroient ſurvenir. Car quand on eſt bien perſuadé qu'on parle à la Majeſté ſuprême, on ne ſauroit manquer de le faire dans la poſture, & le reſpect qu'elle exige. Cette ame fervente étoit toute pénétrée de ces importantes vérités. Auſſi ne prioit-elle jamais ſans inſpirer par ſon ſeul maintien la dévotion à ceux qui la voyoient prier. Elle en étoit pleine, & tout portoit en cette ſainte fille le caractère, & les traits de la vertu. Moins curieuſe de certaines pratiques extra-

ordinaires que de l'assiduité à remplir les devoirs de son état, elle évitoit soigneusement tout ce qui pouvoit avoir l'air de singularité ; & si dans la suite elle fut élevée à cette haute contemplation dont nous avons parlé, elle dût cette élévation uniquement à l'attrait de la grace, aux mouvements de l'Esprit saint, qui voulut bien être lui-même son Maître dans la vie spirituelle, & à sa fidélité à y correspondre. Delà ces motifs si purs, & en quelque façon si divins, dont-elle relevoit ses moindres actions, & faisoient de chacun de ses jours, des jours pleins, comme parle l'Ecriture, & dignes d'une couronne immortelle. Pour son extérieur il étoit composé & modeste, sans rien avoir de cet air compassé & gêné, capable de décréditer souvent la dévotion auprès de ceux qui n'en jugent que par ces dehors, qui lui sont entiérement étrangers. La douceur, la modestie l'accompagnoient, & elle ne connut jamais ni affectation, ni esprit criti-

que & amer. Défauts incompatibles avec la vrai piété, mais pourtant trop ordinaires à certaines perſonnes qui à raiſon de leur profeſſion ouverte de dévotion, s'attribuent des droits que la charité n'avoüe pas toujours.

La dévotion de la Mère de Xaintonge ne donnoit point dans ces écueils. Elle la nourriſſoit de mille ſaintes & ingénieuſes adreſſes, qui en étoient comme l'aliment, & l'empêchoient de s'acquiter de ſes exercices par une certaine habitude, ſouvent à craindre pour les perſonnes qui voyent chaque jour ſe ſuccéder à peu près les mêmes devoirs. La ferveur ſe renouvelloit dans elle avec les différents jours de la ſemaine qui étoient tous conſacrés par quelque acte particulier de piété. Le Dimanche, étoit dévoüé à la ſainte Trinité; le lundi, aux Patriarches & aux Prophétes; le mardi, aux ſaints Anges; le mercredi, aux Apôtres & aux Diſciples; le jeudi, à Jeſus-Chriſt dans le ſacrement de ſon amour; le vendredi, aux Martirs;

le ſamedi, aux ſaintes Vierges, & particuliérement à leur Reine pour qui elle avoit le dévoüement, & l'affection la plus tendre comme la plus reſpectueuſe. Elle en avoit recû pendant le cours de ſa vie des faveurs véritablement marquées ; & c'étoit avec raiſon qu'elle la regardoit comme la protectrice de ſon Ordre, dont elle lui devoit l'érection. Auſſi parmi les points recommandés à ſes filles, la dévotion à la Sainte Vierge eſt un des principaux. Elle auroit voulu la voir s'étendre toujours de plus en plus dans le cœur des fidéles. C'eſt en effet une ſource de ſalut pour tous ceux dans qui elle ſe trouve, & on ne ſauroit trop s'y attacher en quelque état que l'on ſoit.

On a pû remarquer en pluſieurs endroits de cette hiſtoire la confiance qu'avoit la Mère de Xaintonge aux ſaints Anges. Les ſecours, & les apparitions dont ſon Ange Gardien l'avoit honorée, la lui avoit inſpirée. Elle ne formoit jamais aucune entrepriſe ſans lui en recomman-

der le succès; & quand on la félicitoit de la réüssite de quelque affaire, elle répondoit qu'elle la devoit aux bons Anges, qui avoient bien voulu en prendre soin. Si elle alloit par les ruës, elle saluoit intérieurement les Anges des personnes qu'elle rencontroit, & dès qu'elle voyoit quelqu'un qui se comportoit mal, elle prioit son Ange Gardien d'en avoir pitié, & de vouloir bien redoubler ses soins. Elle savoit tout ce que l'Ecriture rapporte de ces esprits bienheureux, elle le rapelloit souvent à ses filles pour exciter leur confiance; mais elle leur tenoit caché ce qui lui étoit arrivé à elle-même. On l'a neanmoins sû par d'autres voyes, & il conste que les visites qu'elle a reçües de son Ange Gardien, ont été très fréquentes. Elle s'étudioit à se rendre ces esprits célestes favorables, en se faisant un devoir d'imiter ce que les livres saints loüent singulièrement en eux, comme leur obéïssance à exécuter les ordres de Dieu, leur zéle pour le salut des ames, leur ardeur à chanter au pied

du thrône de ce Maître ſouverain ſes divines loüanges.

On ne ſauroit penſer ſans admiration. Combien, à l'exemple de ces Eſprits céleſtes, la Mère de Xaintonge s'étoit fait une habitude de la préſence de Dieu. Elle ne le perdit jamais de vûë, & c'étoit une des pratiques qu'elle recommandoit le plus. De ſaintes & pieuſes induſtries ſervoient à la lui rendre plus aiſée. Elle ſe repréſentoit le Sauveur chaque jour de la ſemaine dans ſes différents miſtéres, mais toujours comme témoin de ſes actions. Toutes les créatures lui parloient de Dieu, & elle le loüoit, le beniſſoit dans toutes les créatures. Elle ne commençoit jamais le moindre ouvrage, elle ne changeoit jamais d'occupation ſans élever ſon cœur à Dieu, & toutes les fois qu'elle entendoit ſonner l'horloge, elle renouvelloit ſes ferventes aſpirations. C'étoit même ſa coûtume de choiſir quelques ſentences de l'Ecriture qu'elle répétoit ſouvent. Ces ſentences étoient comme le cri du jour. Mais

il ne faut pas croire que pour se livrer à ces tendres élevations de cœur, elle eût besoin de se gêner & de se contraindre. Les personnes à qui ces sortes de pratiques sont peu familières se l'imagineront peut-être. Ces retours vifs & ardents échappoient comme naturellement à la Mère de Xaintonge par l'habitude qu'elle avoit prise de se recueillir souvent en elle-même, & de porter toutes ses affections vers Dieu.

Eh quoi! disoit-elle à ses filles, peut-on être long-tems avec une personne à qui l'on est dévoüé, sans lui parler de son dévoüement. Nous sommes toujours avec Dieu, & il est toujours avec nous, puisqu'il est présent partout; & nous ne lui dirions pas à chaque moment que nous voulons être à lui, le servir, l'aimer, faire toutes nos actions pour lui plaire, & le mieux qu'il nous sera possible. Rien ne porte plus en effet à la parfaite observation de ses devoirs que cette pensée. Les yeux de Dieu sont continuellement ouverts sur moi, il pése sans cesse tou-

tes mes paroles, il examine tout ce que je fais, pour ou contre lui. Avec quelle complaisance ne dût-il donc pas voir une ame qui ne vivoit, ne respiroit que pour lui. Eh! qu'un chrétien trouveroit encore, s'il le vouloit, jusques dans les conversations les plus frivoles, dans les vanités du monde, de motifs qui le rappelleroient à Dieu.

C'étoit surtout en rendant des visites fréquentes au Sauveur dans le sacrement de nos autels, que la vénérable Mère de Xaintonge lui exprimoit les sentiments dont elle étoit animée. Pénétrée de respect pour sa Majesté, elle s'anéantissoit à ses pieds, mais aussi embrasée des saintes ardeurs du feu divin, elle s'y livroit toute entière. Tantôt elle lui représentoit ses besoins, tantôt elle lui demandoit de nouvelles graces. D'autrefois ce n'étoit qu'un acte d'une foi vive, d'une adoration fervente, car elle ne passoit jamais devant la Chapelle sans y entrer, & quand elle avoit quelques moments

de libres, elle alloit les consacrer à son divin époux.

Une de ses filles qui l'avoit souvent vûë en peu d'heures, aller adorer Jesus-Christ dans son saint tabernacle, lui demanda quelle méthode il falloit garder dans ces sortes de visites, & si elle devoit toujours être la même; & moi je vous demande à mon tour, répliqua la Mère de Xaintonge, si le divin Rédempteur que nous adorons dans l'Eucharistie n'est pas ce Sauveur si charitable, si compatissant, qui daignoit entretenir avec bonté les Apôtres, & les Disciples. C'est lui sans doute, & vous croyés qu'il a perpetué sa divine présence sur nos Autels pour y continuer de faire avec les vrais fidéles ce qu'il faisoit avec les Disciples. Dites moi, je vous prie, celui-là n'auroit-il pas offensé la bonté de notre adorable chef, qui eût voulu prescrire à Saint Pierre, à Saint Jean, à Sainte Magdeleine, & aux autres, une méthode pour converser avec lui. La foi de ces heureuses personnes

ajoûtat-elle, leur amour, leur reſpect pour notre Seigneur, étoient les diſpoſitions qu'elles apportoient ; & Jeſus-Chriſt touché de ces diſpoſitions les recevoit avec bonté, écoutoit leurs demandes, ſatisfaiſoit à leurs doutes. Ces ames ferventes parloient à leur auguſte Maître d'une manière ſainte & familière, & cette aimable, mais reſpectueuſe familiarité ne lui déplaiſoit point. Elle leur fourniſſoit au contraire une occaſion de ſolliciter, & d'obtenir de nouvelles graces.

Voilà le modéle que vous avés à vous propoſer. La foi doit nous conduire aux pieds du Sauveur, le reſpect, l'amour nous y animer, la confiance nous y ſoutenir, une ſainte familiarité nous enhardir à expoſer nos miſéres, & les ſecours que nous attendons de ſa miſéricorde. En ces heureux moments nous parlerons à notre bon Maître, & nous ſommes ſûres qu'il nous parlera, ſi la vivacité de notre foi, & d'une ſainte tendreſſe lui montre de notre

part

part un cœur droit, ſincère, comme l'étoit celui des Apôtres. Le point eſt d'être attentif à ſa voix, d'écouter, & de profiter de ce qu'il nous dira. Il ne faut ni étude, ni art dans ces ſortes de colloques que j'appelle tout divins, & la diverſité des méthodes dans les viſites du Saint Sacrement, ne doit être que la diverſité de nos diſpoſitions. Un jour nous avons beſoin d'une grace, un jour d'une autre. Une fois ſon amour dans l'Euchariſtie nous touche, une autre ce ſeront les miſtéres de ſa Paſſion. Le feu ſaiſit le premier aliment qu'on lui préſente, & une ame vraiment à Dieu ſe livre au premier trait qui l'enflamme.

Ces leçons que donnoit la Mère de Xaintonge, & qu'elle pratiquoit la première, font aiſément concevoir quelles étoient ſes diſpoſitions à l'auguſte Sacrifice de nos Autels. Elle n'avoit rien de plus empreſſé que d'y aſſiſter auſſi ſouvent qu'elle le pouvoit. On l'a vûë des jours de fêtes entendre toutes les Meſſes qui

ſe diſoient dans une Egliſe ; & qui pourroit exprimer les amoureuſes penſées dont-elle étoit alors occupée. Elle avoit coûtume de dire qu'on ne doit point être préſent à l'immolation de l'Agneau immaculé, ſans être diſpoſé à s'immoler ſoi-même, avec la divine victime qui eſt offerte à la gloire de Dieu ſon Père. Chaque Meſſe, diſoit-elle, doit opérer en nous un changement qui ait du rapport avec ce qui ſe paſſe dans nos ſacrés myſtères ; car comme le pain, & le vin y ſont détruits pour être changés au corps, & au ſang du Sauveur, de même il faut nous détruire nous, & nos habitudes vicieuſes, pour ſubſtituer en nous Jeſus-Chriſt, le faire régner dans nos ames. Tout ſacrifice étranger touche peu le cœur de Dieu. Celui de nous-mêmes, uni à celui de ſon fils, ne peut manquer de lui être agréable. Un holocauſte arroſé de ce ſang divin, a toujours l'effet qu'on en attend.

La vénérable Mère n'étoit jamais plus éloquente, que quand elle parloit

de la divine Euchariſtie. Ses expreſſions devenoient véritablement énergiques, ſa façon de s'expliquer plus vive. Chaque parole annonçoit qu'elle parloit de cœur, & qu'elle avoit été inſtruite par un Maître qui donne bien d'autres leçons que ceux de la terre. Il faudroit en avoir reçû ſoi-même de pareilles, pour retracer au vrai les diſpoſitions que cette grande ame apportoit à la Communion & les pieux ſentiments dont-elle y étoit occupée. Son ardeur ſembloit égaler celle des Chérubins dans le Ciel, & on peut dire que pour répondre au don que lui faiſoit un Homme-Dieu de ſon corps & de ſon ſang, elle rendoit, ainſi qu'elle le conſeilloit aux autres, corps pour corps, cœur pour cœur : ſes entretiens avec ſon bien aimé étoient alors ſi doux, que nonobſtant les violences qu'elle ſe faiſoit pour retenir ſes larmes, on l'en voyoit ſouvent baignée à la ſainte Table. D'autrefois elle paroiſſoit comme immobile, & étoit tellement occupée de ſon bonheur, qu'elle n'a-

percevoit point ce qui ſe paſſoit autour d'elle. Il arriva même qu'ayant été avertie une des fêtes de la Pentecôte, que des perſonnes de la première diſtinction l'attendoient, elle n'entendit rien, & ce ne fut pas ſans peine qu'on vint à bout d'interrompre ces ſaints & amoureux colloques. Auſſi les déſirs qu'elle avoit de communier étoient-ils ſi grands, qu'à ce ſujet elle adoptat parfaitement, dès qu'elle en eut oüi parler, la penſée de ſaint Auguſtin, ſur le deſir ardent dont-il bruloit de voir Jeſus-Chriſt : car comme ce ſaint Docteur diſoit, ſi pour avoir la conſolation de voir ce divin Sauveur, il me falloit paſſer par les feux de l'enfer, je n'héſiterois pas un moment de le faire ; de même, diſoit auſſi la vénérable Fondatrice, ſi pour avoir le bonheur de communier, il me falloit paſſer par les flâmes, je ne balancerois pas un inſtant à m'y jetter. Preuve bien ſenſible du feu ardent qui la conſumoit au dedans. Quelque vif pourtant que fût ce feu di-

vin, cette ame généreuſe ſavoit, quand il le falloit, en arrêter les ſacrées étincelles ; car auſſi docile aux ordres de ceux qu'elle avoit choiſis pour les guides de ſa conſcience, qu'elle étoit pleine d'ardeur pour le ſacré banquet, elle s'en éloignoit toutes les fois qu'ils le jugeoient à propos, & cela ſans laiſſer échapper aucune plainte, & ſans témoigner la moindre inquiétude. Elle pratiqua même plus d'une fois, non ſans faire un vrai ſacrifice, ce qu'avoit pratiqué avant elle ſainte Théreſe, qui remercioit ſes Confeſſeurs quand ils la privoient de la Communion, de ce qu'ils avoient plus d'égard en cela à la gloire de Dieu, qu'à ſon attrait particulier.

Ce déſir ardent de Communier étoit lui ſeul une préparation bien marquée, pour cette grande action ; mais la Mère de Xaintonge y en apportoit encore bien d'autres. La veille du jour qu'elle devoit faire ſes dévotions, elle s'occupoit plus particulièrement de Dieu, & ſe tenoit

dans une nouvelle récollection. Sa dernière penſée du ſoir, & ſa première du lendemain étoit ſur le bonheur qu'elle alloit avoir de s'unir à ſon divin Sauveur. Empreſſement ſaint, & capable d'attirer bien des graces! J'oſe pourtant dire que ces différents traits ſont à peine une légère ébauche de ce que la ferveur ſuggéroit à la vertueuſe Fondatrice. J'en juge par les diverſes méthodes qu'elle avoit imaginées pour la Communion. En voici un précis, il ne peut qu'édifier.

Une des principales pratiques que mettoit en uſage la vénérable Mère, c'étoit d'adorer les attributs de Dieu qui éclattent ſingulièrement dans l'Euchariſtie, cette puiſſance ſouveraine qui multiplie les miracles dans l'inſtitution du Sacrement, cette bonté étonnante qui place à jamais le Sauveur au milieu de nous, cette patience admirable d'un Homme-Dieu qui ne ſe rebute point d'être continuellement ſur nos Autels, pour y attendre nos hommages, y repan-

dre ſes graces. Ces conſolantes penſées occupoient la Fondatrice, elles enflammoient ſon cœur, & lui faiſoient déſirer de pouvoir glorifier ſon Sauveur dans le Sacrement de ſon amour, autant qu'il le méritoit.

Une autrefois la Mère de Xaintonge conſidéroit notre divin Rédemteur dans ce miſtére, comme la ſource de toute ſainteté. C'eſt de-là, ſe diſoit-elle à elle-même, que les Apôtres ont tiré leur zéle, les Martyrs leur courage, les Vierges leur pureté. A la vûë de cette ſource intariſſable de graces, elle tomboit dans un ſaint étonnement, d'où elle ne ſembloit revenir que pour conjurer Jeſus-Chriſt avec plus de ferveur, de vouloir bien la faire participer à cette heureuſe abondance de dons & de faveurs.

La troiſiéme méthode conſiſtoit à ſuivre les demandes de l'oraiſon dominicale, à les méditer ſuivant le rapport qu'elles ont avec l'Euchariſtie, à prier le Sauveur de nous ac-

corder les vertus & les ſecours renfermés dans l'oraiſon que lui-même nous a enſeignée.

Dans une quatriéme pratique tirée du Symbole des Apôtres, la Mère de Xaintonge conſidéroit l'Homme-Dieu qui né d'une Mère Vierge, mort ſur une Croix, prend comme une nouvelle naiſſance dans ce Sacrement, y éprouve d'une façon myſtique une ſeconde mort par la conſommation des eſpèces, & trop ſouvent, hélas ! s'y voit accablé de mille outrages, ainſi qu'il le fut ſur le Calvaire. Ces images que la vénérable Mère ſe repréſentoit vivement, l'attendriſſoient, & lui faiſoient déſirer avec ardeur, d'aimer aſſés le Fils de Dieu, pour le dédommager par ſon amour, de toutes les irrévérences, & de tous les ſacriléges qui ſe commettoient.

En d'autres jours de Communion, elle s'éxercoit à conſidérer notre divin Maître, qui comme un charitable Médecin veut nous guérir avec bonté de tous nos maux, & pour re

méde nous donne ſa propre chair ; cet excès de miſéricorde, & de tendreſſe, la pénétroit juſques au vif. Abîmée en quelque ſorte dans ces amoureuſes réflexions, elle ne pouvoit comprendre comment il reſtoit encore des foibleſſes dans une ame nourrie de ce céleſte aliment.

Une préparation à la Communion différente des précédentes que mettoit en uſage la Fondatrice, étoit de contempler des yeux de la foi le Sauveur, qui ſur nos Autels nous fait les mêmes leçons qu'il faiſoit aux peuples ſur la montagne. Elle le remercioit des inſtructions qu'il avoit daigné nous donner, lui demandoit pardon d'en avoir ſi peu profité, & lui promettoit de l'écouter à l'avenir plus fidélement. En effet quand elle avoit le bonheur de communier, ce qu'elle faiſoit pluſieurs fois la ſemaine, elle ſe rendoit long-tems attentive à ſa divine voix, & rien de plus parfait que ſa docilité à éxécuter les ordres du Ciel, quels qu'ils fuſſent, agréables, ou déſagréables à la nature.

En d'autres tems enfin la Mère de Xaintonge, avant que d'approcher de la ſainte Table, ſe repréſentoit le Corps de Jeſus-Chriſt dans ſon Sacrement tel qu'il étoit ſur le Calvaire, diſtillant ce ſang adorable qui devoit être le prix de notre rédemption. A ce douloureux, & touchant ſpectacle dont elle ſe formoit l'idée, & que la vivacité de ſa foi lui rendoit très-préſent; que de tendres ſoupirs ne laiſſoit-elle pas échapper! & qui pourroit dire combien de fois elle déſira non ſeulement d'être inondée de ce ſang divin, mais de pouvoir marquer au Sauveur autant de tendreſſe que lui en marqua Magdeleine lorſqu'elle en recueillit les gouttes ſacrées.

Le divin amour eſt ingénieux, & il ſait inſpirer aux ames véritablement dévotes une infinité de pieuſes façons, & de moyens pour exprimer les divers ſentiments qui les animent. Auſſi la vénérable Mère avoit-elle beaucoup d'autres méthodes, ſoit devant, ſoit après la Commu-

nion, qu'il ſeroit peut-être trop long de retracer ici, mais qui toutes marquoient l'abondance des faveurs qu'elle recevoit dans la participation de nos divins miſtéres. La meilleure action de grace, diſoit-elle, que l'on peut rendre à ſon adorable Maître, de ce qu'il a bien voulu ſe changer en nous-mêmes, c'eſt de nous changer en lui, de ne plus vivre que de l'imitation de ſes vertus, & de ſon eſprit.

Après tout ce que nous venons de rapporter, il eſt aiſé de comprendre, quel ſoin avoit la Mère de Xaintonge de purifier ſon cœur avant que de s'approcher de la Sainte Table. Elle ne ſe confeſſoit jamais qu'elle ne le fit comme ſi c'eut été pour la derniére fois de ſa vie.

Rien n'échappoit à ſes recherches & à ſon exactitude. Les ames pures, & qui aiment ſincèrement Dieu, ſe reprochent juſques aux plus petits manquements. Les ſiens étoient ſi légers que ſes Confeſſeurs ne trouvant pas matière d'abſolution dans ſes ac-

cuſations, étoient obligés de la faire accuſer de quelques fautes de ſa vie paſſée. Sa contrition étoit pourtant ordinairement ſi vive, qu'elle ne ſe confeſſoit guères ſans répandre des larmes ſur elle-même. En une occaſion où il lui étoit échappé de manquer à, je ne ſai quel léger devoir, elle parût ſi pénétrée de douleur que ſon Confeſſeur fut contraint de lui dire, qu'au fond la choſe étoit peu conſidérable. Eſt-ce donc peu de choſe, répondit-elle, que de ne pas chercher à plaire en tout à celui qui nous a tant aimé. Je donnerois volontiers ma vie pour expier cette faute. Sentiments dignes d'un cœur auſſi généreux que le ſien, & qui ſe manifeſtoient admirablement dans toutes les rencontres.

En parlant du Sacrement de miſéricorde à ſes filles; Jeſus-Chriſt, leur dit la vénérable Mère, avec cette foi vive qui animoit toutes ſes actions, Jeſus-Chriſt fait dans ce Sacrement ce qu'il faiſoit ſur la Croix, puiſqu'il y applique les mérites de ſa mort

mort aux perſonnes qui ſe préſentent avec les diſpoſitions requiſes au ſacré tribunal. Pourquoi donc étant venuës, auſſi ſouvent que nous l'avons fait, ſur ce miſtérieux Calvaire en avons-nous rapporté de ſecrétes inclinations au mal! Hélas, nous ne pouvons l'imputer qu'à nous-mêmes; car ſi ayant connu & les racines & l'arbre qui produiſent de ſi pernicieux fruits, nous nous fuſſions armées d'une réſolution ſincère de les faire mourir, ſi nous euſſions demandé comme il faut, au Sauveur de nos ames d'être aidées, au moment que nous recevions le prix de ſon Sang, nous aurions extirpé & les racines, & l'arbre. Le meilleur moyen pour approcher avec fruit du Sacrement de Pénitence, c'eſt de le faire avec une délibération efficace de retrancher tout ce qui eſt oppoſé à Jeſus-Chriſt, & d'embraſſer tout ce qu'il agrée. Si Judas fût venu ſur le Calvaire à deſſein de ſe jetter aux pieds du Sauveur après s'être ſéparé de ſes ennemis, avec leſquels il avoit de

ſi criminelles liaiſons, il eût obtenu grace du meilleur de tous les Maîtres. Profitons de ſon fatal exemple en renonçant de cœur & d'eſprit aux ennemis de notre divin Rédempteur. Attachons-nous à lui par les réſolutions les plus fermes de le ſuivre, & de l'imiter dans tout ce qui dépendra de nous.

Tant de vertus, & de leçons ſi intéreſſantes ne pouvoient manquer de donner la plus haute idée de la Mère de Xaintonge, Auſſi peut-on dire qu'elle étoit en vénération à tous les grands hommes de ſon ſiécle qui l'ont connuë. Saint François de Sales, ſur ce qu'il en avoit oüi dire, en avoit conçû une eſtime particulière, il la porta même juſques à ne rien oublier pour attirer cette digne Fondatrice dans ſon Diocéſe. Meſſeigneurs les Evêques de Lauſane, & de Bâle n'en parloient jamais qu'avec admiration. Ce dernier ſembla être recompenſé des biens qu'il avoit faits aux filles de la Mère de Xaintonge, par l'avertiſſement que Dieu lui don-

na dans leur Eglise, de l'heure de sa mort prochaine ; car y célébrant les saints mystéres le jour de Sainte Ursule, il en eut un pressentiment si vif, qu'occupé du moment où il touchoit, au lieu de dire ces paroles *Ite missa est*, il dit celles-ci, *Requiescant in pace*. Comme s'il eut voulu avertir les fidéles de sa mort, qui contre toute apparence arriva le lendemain.

Le Père Cotton, cet homme si connu en France par ses talents supérieurs, & la confiance dont l'honnora Henri IV, en avoit conçû une haute idée. Il est aisé d'en juger parce que j'en ai déja dit, & par le trait que je vais rapporter.

De retour à Paris, après son voyage de Lorraine, un Seigneur s'étant avisé de lui demander ce qu'il avoit vû de remarquable dans sa route. Ce que j'ai vû de remarquable, répondit sur le champ le Père Cotton, C'est un prodige de sainteté, la Mère de Xaintonge. Monsieur le Président Boivin, ce Magistrat si généralement estimé, & si digne de

l'être, rapportoit ſouvent des maximes de la Fondatrice, & puis il ajoûtoit, ainſi penſe la Sainte.

Les Pères de Villars, & Gentil, perſonnages diſtingués dans leur Compagnie, qui ont été long-tems les Confeſſeurs de cette vénérable Mère, ne pouvoient ceſſer de rappeller ce qu'ils avoient admiré en elle, & ils ont aſſuré en pluſieurs occaſions qu'ils avoient trouvé dans leur vertueuſe pénitente, tout ce qui ſe voit de plus frappant dans la vie des plus grands Saints. Je finis ce portrait par celui qu'en fait le Père Binet.

La Mère de Xaintonge, diſoit-il, étoit un de ces miracles de vertu, que Dieu montre de tems en tems au monde, comme ces aſtres dont l'éclat brillant ſe fait remarquer. Tout étoit grand en elle, l'excès de ſa généroſité pour Dieu, la nobleſſe de ſes ſentiments, la bonté de ſon cœur, l'étenduë de ſon eſprit. Sage dans ſes réſolutions, ferme à les éxécuter, incapable de fléchir quand il s'agiſſoit de ſon devoir, & de la gloire de

Dieu ; elle fut compatiſſante pour tout le monde, excepté pour elle-même, gagnant autant d'ames à Dieu par ſes exemples que par ſes paroles. Ce fut une des plus belles mémoires qu'il y ait jamais eu. Elle n'oublioit rien de ce qu'elle avoit une fois appris, & ce qu'elle ſavoit, elle le cachoit ſouvent par humilité.

Voici en effet un trait qui marque le ſoin que la Mère de Xaintonge avoit de dérober à la connoiſſance des hommes, ſes qualités acquiſes. Elle entendoit fort bien le latin. Jamais ſes filles ne s'en étoient doutées & l'auroient probablement toujours ignorées, ſans un petit incident qui arriva. Des députés de Monſeigneur l'Archevêque de Beſançon étoient allés par ſon ordre, faire la viſite de la maiſon de Dole. Elle étoit véritablement une école de vertu, & d'édification. Cependant le Théologal qui étoit du nombre des députés, s'étoit laiſſé prévenir contre cette maiſon, on ne ſait pourquoi ; c'étoit un de ces hommes qui aiment le bien, mais

qui n'en connoiſſent qu'une voye. Oubliant la nature de l'Inſtitut des perſonnes qu'il viſitoit, il eut preſque voulu, qu'engagées dans les fonctions de zéle, elles euſſent mené la vie retirée du cloître. Quoiqu'il en ſoit, il ordonna au Secretaire de dreſſer l'acte de viſite, & comme il vouloit donner quelque choſe à ſa façon de penſer, il le dicta en latin, comptant que la Mère de Xaintonge qui étoit préſente, ignorant cette langue, ignoreroit auſſi ſa mauvaiſe volonté; mais il fut bien ſurpris, lorſqu'ayant dicté quelque choſe de peu honorable pour une maiſon où les vertus & l'honneur ſembloien avoir fixé leur ſéjour, la Mère de Xaintonge l'interrompit, & lui répéta avec exactitude en François tout ce qu'il avoit dicté en latin, lui proteſtant d'une façon également ferme, & modeſte, qu'elle ne ſouffriroit point qu'on parlât avec auſſi peu de ménagement de ſes Sœurs. L'étonnement de ces Meſſieurs ne fut pas petit; il augmenta pourtant quand ils vi-

rent la sageſſe, & la force avec laquelle la Fondatrice diſſipa bientôt les impreſſions qu'ils s'étoient laiſſées donner. Ils revinrent de leurs idées, & rendant juſtice à la Mère, & aux filles, ils conçûrent une ſi haute opinion de la vénérable Mère, que de retour à Beſançon, ils ne pouvoient ſe laſſer d'entretenir le Prélat qui les avoit envoyés, de ce qu'ils avoient vû, & admiré.

On fut ſouvent dans le cas d'un pareil étonnement en conſidérant les actions de la Mère de Xaintonge, dont pluſieurs ſemblent tenir du miracle. Sans néanmoins les donner ici pour telles, l'Egliſe n'ayant encore rien prononcée ſur ces faits, j'oſe avancer qu'un grand nombre paroit ne point être dans le cours ordinaire de la nature. Ce ſont de nouvelles preuves de la ſainteté de cette ſervante de Dieu, moindres cependant que ne le furent ſes ſentiments, & ces vertus. Au reſte la plus-part de ces faits ſe trouvent dans le manuſcrit de la Sœur de Saint Maurice, dont nous avons

parlé, laquelle a atteſté qu'elle rapportoit uniquement ce qu'elle avoit vû de ſes yeux, entendu de la bouche de ſa Fondatrice, ou appris de témoins dignes de foi.

Dieu a ſouvent fait connoitre à cette vénérable Mère ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur de ſes filles. Une d'entr'elles étant fort travaillée de diſtractions pendant l'oraiſon, alla à la Chapelle, eſpérant que la ſainteté du lieu la rendroit plus attentive, mais elle y porta ſon imagination, & ſes égarements d'eſprit. La Mère de Xaintonge la ſuivit, & s'étant approchée, lui dit à l'oreille. Puiſque vous avés de la peine à vous appliquer à Dieu, humiliés-vous devant lui de vos foibleſſes; l'aveu que vous ferés de vos miſéres, en vous rappellant le peu qu'on eſt devant ſa divine Majeſté, le touchera en votre faveur, & vous inſpirera plus de reſpect, & d'attention. Le même jour étant allée trouver une Sœur qui s'occupoit de projets peu conformes à la charité, elle l'avertit de

prendre d'autres ſentiments, & de demander pardon à celui qui ne recommande rien tant que la paix, & la douceur, de s'être ſi fort livrée au fiel, & à l'amertume. La Sœur avoüa ſa faute, & comprit que la Fondatrice n'en avoit eu connoiſſance que par une lumière ſupérieure.

Une autre de ſes filles fit encore une épreuve à peu près ſemblable. Celle-ci étoit extrêmement tourmentée par des peines intérieures, & par je ne ſçais quels motifs, n'avoit jamais voulu s'en ouvrir à perſonne. Elle en étoit agitée plus qu'à l'ordinaire, lorſque la Mère de Xaintonge entra dans ſon office, lui retraça ſon état préſent, la conſola, & après lui avoir donné des avis propres à ſa ſituation, lui dit, je vais prier Dieu de vouloir bien diſſiper la tempête, & j'eſpère d'être exaucée, ce qui arriva en effet. Car à peine cette ame fervente s'étoit-elle miſe en prières, que le calme & la tranquillité reprirent ſubitement la place du trouble, & de l'inquiétude

dans le cœur de la Sœur affligée, pour qui elle s'étoit intéreſſée. Celle en faveur de qui s'opéra cette merveille, l'a ſouvent raconté dans la ſuite. Les viſites & les apparitions qu'a reçues la Mère de Xaintonge des bons Anges étoient très fréquentes. Pluſieurs de ſes filles, comme elles l'ont aſſurées, entendant diſtinctement une voix étrangère dans ſa chambre, & y entrant, l'ont trouvée ſeule. Une novice ſurtout ſe convainquit du fait d'une façon bien marquée. Elle avoit commis, aſſés loin de la Supérieure, quelque faute. L'eſprit de candeur, dont on eſt ordinairement animé dans les commencements de la vie Réligieuſe, la porta à s'en aller accuſer à la Fondatrice avec une ſainte ſimplicité ; mais au moment qu'elle étoit prête d'entrer chés elle, elle entendit quelqu'un qui racontoit un fait à la vénérable Mère ; diſtinguant parfaitement deux voix, elle s'arrêta, & voulut attendre que la Mère de Xaintonge eut finit ſon entretien, pour lui faire ſon aveu, lorſque

celle-ci lui cria d'entrer, & lui dit en riant, en verité ma Sœur vous avés un aimable Ange Gardien. Eh bien, vous venés m'avoüer que vous avés fait telle faute. Jesus-Christ veut bien vous la pardonner, pourquoi ne vous la pardonnerois-je pas! Allés à ses pieds lui demander votre grace, & souvenés-vous que l'esprit de Dieu est un esprit de paix, & non de trouble. L'inquiétude où vous êtes livrée est une seconde faute, & peut-être plus grande que la première. La Novice demeura immobile, & saisie d'étonnement de ne trouver qu'une personne dans une chambre où elle en avoit ouï deux, & de voir que la Supérieure fût déja instruite d'une faute dont elle n'avoit point eu de témoins.

De nouveaux & merveilleux événements confirmoient chaque jour l'idée qu'on avoit de la Mère de Xaintonge. Elle rencontra dans les ruës un jeune homme de ses parents qui pour lors étudioit à l'Université de Dole. Il étoit tout occupé de ses

plaisirs, & ne pensoit guéres qu'à joüir des agréments de son âge, elle l'arrêta, & lui dit en le saluant. Sçavés-vous ce que vous faites maintenant, ce que vous pleurerés dans la suite. Ce monde qui est l'objet de votre empressement, sera celui de votre mépris. Dieu veut bien avoir pitié de vous, & dans peu vous serés un bon Réligieux. Ce jeune Gentil-Homme qui ne pensoit à rien moins qu'à quitter le monde, se divertit de la prédiction de sa parente; mais quelques mois après, tout différent de lui-même, il fut si fort détrompé des vanités du siécle qu'il entra dans la Compagnie de Jesus, où il est mort saintement. C'est ainsi que la vénérable Mère fit à Monsieur Tinseau, homme en crédit, & en considération à Besançon, une prédiction qui se vérifia dans la suite, & qu'il répétoit bien des années aprés. Ce charitable Monsieur avoit travaillé avec beaucoup de zéle à aider la Fondatrice dans l'établissement qu'elle étoit venuë faire. Un jour

jour qu'il lui avoit rendu un ſervice important, elle lui dit, Monſieur, vous croyés n'avoir de part aux bons offices dont nous vous ſommes redevables, qu'autant que la gloire de Dieu, & la charité vous y ont fait entrer: & moi, je vous promets que vous y aurés un intérêt perſonnel. Et quel interêt puis-je y avoir, reprit le bienfacteur, j'ai deux filles qui ſont en bas âge, & qui ſûrement n'ont pas envie de prendre parti dans votre maiſon. Ma femme, & moi nous ſommes déja ſur le retour des années, & je ne crois pas que jamais nous ayons des enfans à donner à votre Inſtitut. Dieu répliqua la vénérable Mère, à qui vous avés penſé, a penſé à ſon tour à vous, & comptés ſur ce que je vous dis. L'événement a montré la vérité de la prédiction. Monſieur Tinſeau eut encore une fille, qui dans la ſuite ſe conſacra à Dieu avec ſes deux ſœurs dans la maiſon des Urſulines de Beſançon

La réputation de ſainteté où éto

la Mère de Xaintonge faiſoit que bien des gens entreprenoient des voyages exprès pour ſe recommander à ſes prières, & obtenir des graces du Ciel. Madame de Montrond femme d'un Gentil-homme d'Arbois, ne pouvoit conſerver aucun de ſes enfans qui mouroient tous dans leur premières années. Elle prit le parti de ſe rendre à Dole, & d'aller expoſer ſa peine à la Sainte, ainſi qu'on l'apelloit. La Mère de Xaintonge l'ayant écoutée attentivement ſe recuëillit quelques moments ; & puis s'étant ſubitement levée, elle fit le ſigne de la Croix ſur cette Dame. Allés, lui dit-elle, avec cet air de confiance que donne la certitude d'être éxaucé, allés remercier Dieu, l'enfant que vous portés vivra, & d'autres encore que vous mettrés au monde. Madame de Montrond s'en retourna pénétrée de reconnoiſſance, & vit avec conſolation la prédiction ſe vérifier.

L'année avant la mort de la Fondatrice, une Demoiſelle de Dole avoit

fort envie d'entrer dans sa Compagnie, mais Monsieur son Père homme emporté, & prévenu des idées du siécle s'y étoit constamment opposé; il avoit même plusieurs fois maltraité sa fille, quand elle avoit voulu le presser de lui accorder son consentement. Cette Demoiselle désolée de ne pouvoir suivre la voix du Ciel, alla trouver la Mère de Xaintonge, la conjura de vouloir bien traiter de cette affaire avec Dieu, comme de la sienne propre; car pour moi, ajoutat-elle, après tant de démarches inutiles, je n'espère plus de réüssir. Eh bien, allons en parler à notre Seigneur, reprit la vénérable Mère.

Mais aprés avoir passé quelque tems à l'Eglise, elle se leva subitement, & dit à cette Demoiselle, venés, nous avons ville gagnée. Sur le champ elle alla écrire au Père de la Demoiselle qui fit d'abord difficulté de se charger de la lettre, de peur de s'exposer à quelques nouveaux mauvais traitements. Elle le fit pourtant sur l'assurance positive du con-

traire que lui donna la Mère de Xaintonge. En effet cet homme emporté fut si changé à la lecture de cette lettre, qu'il dit à sa fille avec un air de douceur qui lui étoit peu ordinaire. Allés, puisque Dieu le veut, je vous accorde votre demande. Je regarde même comme un bonheur pour vous, & pour ma famille, de vous voir sous la conduite de celle, à la prière de qui, Dieu, ce Maître souverain des cœurs, m'a inspiré en un instant des sentiments si opposés à ceux que j'ai eu jusques ici.

La Mère de Saint Maurice qui nous a transmis la mémoire de ces faits si intéressants sur sa Fondatrice, éprouva aussi sa puissante protection auprès de Dieu. Voici ce qu'elle raconte d'elle même. Depuis neuf mois j'étois travaillée d'une fiévre double tierce qui me quittoit peu. La Faculté avoit épuisée son art trop impuissant. Désespérant de me guérir, elle conclut à ce qu'on me laissât consumer tranquillement le peu qui me restoit de force, en attendant la mort, sans me fa-

tiguer davantage par des remédes devenus tous inutiles. Je me ſentis dans cet abandon général fortement preſſée de me recommander à celle dont j'avois ſi ſouvent admiré les vertus ; je me fis porter ſur le tombeau de notre vénérable Mère placé dans notre Egliſe à Dole, & le même jour je recouvrai une ſanté que tous les ſecours humains n'avoient ſçû me procurer.

Voici un fait non moins avéré que les précédents. Une fille de la Mère de Xaintonge alloit dans un village pour y faire quelque récolte. Elle étoit accompagnée d'une ſervante auſſi peu inſtruite qu'elle de la route qu'il falloit tenir. Après avoir marché quelque tems, elles ſe perdirent dans un grand bois, où elles furent ſurpriſes du mauvais tems, & bientôt de la nuit. A meſure qu'elles avançoient dans l'épaiſſeur de la forêt, elles s'égaroient toujours davantage, & à chaque nouveau coup de tonnerre, tomboient preſque mortes de peur. Déja on ne voyoit point d'au-

tre parti à prendre que de ſe réſoudre à coucher dans cette forêt, malgré les dangers qui ſembloient menacer à tout inſtant, lorſque l'Urſuline s'adreſſa du fond du cœur à la Fondatrice, & la conjura intérieurement de la tirer de cette extrémité. A peine eut-elle achevé ſa priére qu'elle apperçut dans le fort de la forêt, à la faveur d'une lumière ſubite, une maiſon où elles pouvoient ſe retirer. Elle en pouſſa un cri de joyé ; ſa compagne qui ne voyoit point cette lumière, à ce cri, en pouſſa elle-même un de frayeur ; mais guidée par ce flambeau bienfaiſant, l'Urſuline marcha la première, & ſe fraya un chemin où il n'y en avoit jamais eu, pour arriver à la maiſon qu'elle avoit entrevûë. L'étonnement des bonnes gens qui l'habitoient, fut extrême. ils ne pouvoient comprendre comment elles ne s'étoient pas perdues dans des endroits inacceſſibles, & ſemés de précipices.

Il ſeroit trop long de rapporter les différentes faveurs que l'on doit à la

protection de la Mère de Xaintonge. Elles ont été multipliées, & des plus avérées. J'en termine le récit par deux traits ſinguliers, qui ne ſont pas moins certains que ceux dont nous venons de retracer le précis.

L'an 1638. Madame de Bréville de Salins, allant à Arbois, ſe bleſſa à la jambe par une chute de cheval. Le mal fut d'abord jugé dangereux. Et quelque appareil qu'on mît ſur la playe, il ne fut pas poſſible d'empêcher la cangréne de s'y mettre, & d'y faire du progrès. Les choſes en étoient venuës au point qu'on ne vit plus d'autre reſſource que de lui couper la jambe. Le moment de cette douloureuſe opération arrivé, la malade demanda en grace, qu'on lui donna encore quelques heures pour ſe déterminer, & qu'on la laiſſât ſeule. Elle avoit autrefois connu la Mère de Xaintonge, & ſavoit combien de faveurs on avoit déja obtenue de Dieu par ſa protection Elle ſe ſentit vivement portée à conjurer la vénérable Mère de lui obtenir ſa guéri-

ſon. Elle fit ſa prière avec cette ferveur dont on eſt animé quand on déſire ardemment d'être éxaucé. Malgré l'agitation où elle étoit, & l'ardeur de ſes vœux, elle s'endormit aſſ ésprofondément. Pendant ſon ſommeil il lui ſembla voir une perſonne d'une grande beauté qui ôtant tout les linges mis ſur ſa jambe, la lui frotta avec une liqueur qu'elle tiroit d'une phiole, rebanda la playe, & placa la phiole dont elle s'étoit ſervie ſur la table. Le plaiſir qu'avoit la malade de voir qu'on l'aſſuroit d'une guériſon parfaite, la réveilla. Son premier mouvement fut de remuer la jambe, & de vouloir remercier ſa bienfaitrice, mais elle n'aperçut plus que la phiole qu'elle reconnut diſtinctement. Alors la malade pouſſa un grand cri qui fit accourir Monſieur Mathon Eccléſiaſtique diſtingué, & oncle de Madame de Bréville. Il fut extrêmement ſurpris du narré que lui faiſoit ſa niéce, mais il le fut bien plus, lorſque tenant, & éxaminant cette phiole merveilleuſe, il la vit

disparoître de ſes mains, ſans ſçavoir comment elle lui avoit été enlevée. Cependant les Chirurgiens extrémement curieux de voir, ſi ce que la malade avançoit étoit véritable, débandérent ſa jambe, & la trouvérent parfaitement guérie. Ils dépoſérent du fait, & toute la parenté de cette Dame en fut témoin.

Un prodige ſi marqué rend croyable ce que la Mère Nicole Broc Urſuline à Dole, raconte d'elle-même. Cette fille que ſa piété reconnuë, & que ſon bon eſprit rendoient également recommandable, a aſſuré qu'ayant beaucoup de peine à ſe charger de l'emploi de Maîtreſſe des Novices, elle pria ſa Fondatrice d'obtenir de Dieu, qu'on la délivra de ce fardeau Elle redoubloit ſes inſtances, lorſque la Mère de Xaintonge lui apparut dans un état de gloire & de lumière, & lui dit, qu'elle devoit ſe croire heureuſe, d'avoir l'occaſion d'en porter d autres à Dieu. Formés ſeulement ces jeunes plantes, ajouta-t-elle, dans l'eſprit de l'Inſ-

titut, eſprit de zéle, mais en même-tems de charité & de douceur. Cette viſion fit une impreſſion ſi vive ſur la Mère Broc qu'elle n'en parloit jamais ſans répandre un torrent de larmes.

Il ſeroit aiſé de groſſir cette Hiſtoire de nombre de faits ſemblables, & on le feroit, ſi les vertus que nous avons retracées ne donnoient une plus haute idée de cette vénérable Fondatrice, que ne pourroient le faire tous ces faits merveilleux. Son humilité nous a caché bien des traits, & des graces particulières; car dans ſa dernière maladie elle ordonna que ſes papiers fuſſent brulés, ce qui ne fut que trop fidélement éxécuté. Tous furent jettés au feu, à la réſerve de quelques uns qui échappérent, & qui ont ſervi aux mémoires dont nous avons tiré différentes anecdoctes pour cette Hiſtoire. Les Confeſſeurs de cette Servante de Dieu pour la plus-part moururent avant-elle, & à en juger par l'eſtime qu'ils en faiſoient, il y a lieu de croire, que s'ils lui euſſent

ſurvêcu, ils auroient contribué à la gloire de cette ſainte Fille, en faiſant connoître les prodiges que la grace avoit opéré en elle.

Quoiqu'il en ſoit, les exemples des Saints ne doivent point exciter en nous une ſtérile admiration. Ce ne ſont pas ſeulement de ces portraits hardis tracés par un habile artiſte, dont le deſſein, le coloris, les graces attirent les yeux d'un curieux. Ce ſont des modéles qui font notre condamnation, ſi nous ne cherchons pas à en être des copies vivantes. La ſainteté doit être l'objet de nos vœux; & le ſoin de l'acquerir, notre étude unique. Le tems vient à bout de conſumer les plus beaux monuments. Les ſeuls traits de la vertu ſont lumineux & immortels. Puiſſent-ils ſe graver dans le cœur de tous ceux qui liront cet Ouvrage. C'eſt le ſeul but qu'on s'eſt propoſé en le donnant au Public.

FIN.

UB

6743997
18 Ag 17